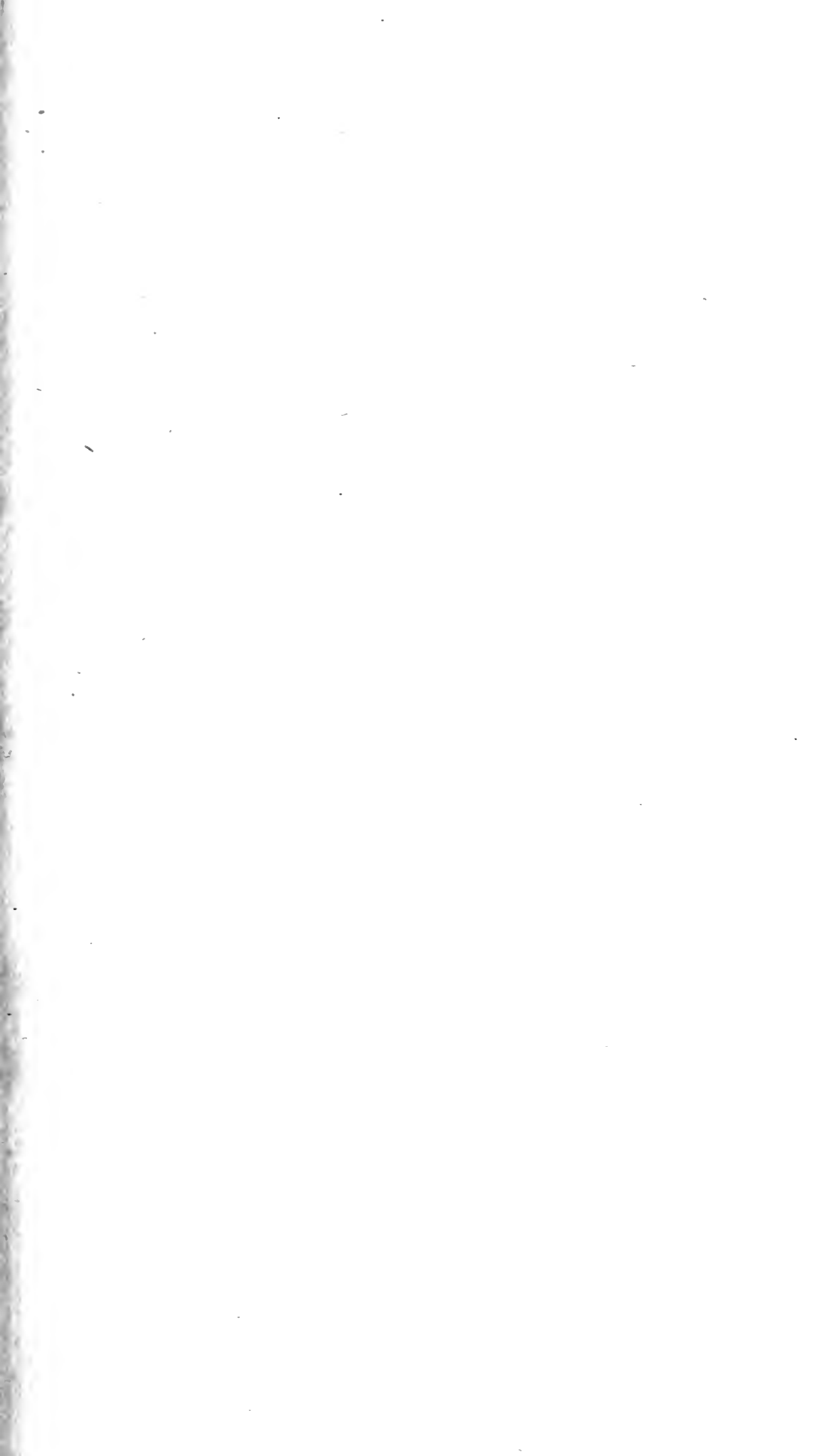


U d'of OTTAWA



39003002163474

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

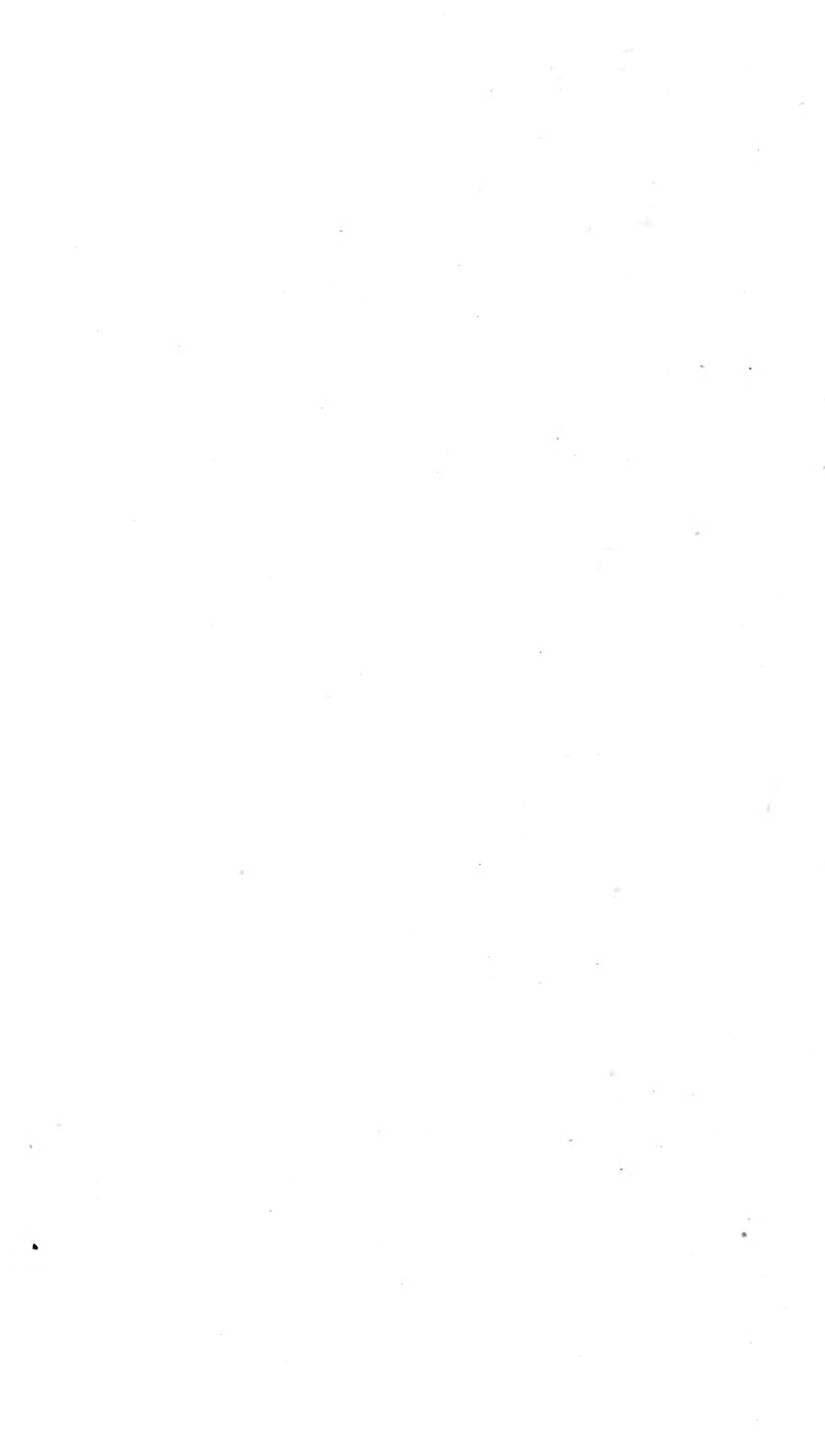






# ANTHOLOGIE

SATYRIQUE



# ANTHOLOGIE

## SATYRIQUE

*Répertoire des meilleures poésies et chansons  
joyeuses parues en français  
depuis Clément Marot jusqu'à nos jours*

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES



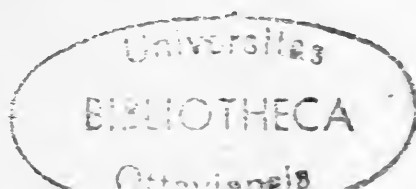
TOME HUITIÈME



LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

—  
1878



PD  
1193  
53A6  
1876



# ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES



## CHANSON

Sur L'AIR : *Votre lan la*

Sur Madame de Monastrol

O charmante Monastrole,  
Oui, je suis au désespoir;  
Ma faiblesse me désole,  
J'ai touché sans m'émouvoir,  
Votre lan la, lan derirette,  
Votre lan la, lan derira.

*Maurepas, III, 138.*

## CHANSON

SUR L'AIR DES *Triolets*

SUR LA FAMINE DE 1652

O Dieu ! le bon tems que c'estoit  
 A Paris durant la famine !  
 Tout le monde s'entrebaisoit.  
 O Dieu ! le bon tems que c'estoit !

La plus belle se contentoit  
 D'un simple boisseau de farine.  
 O Dieu ! le bon tems que c'estoit,  
 A Paris durant la famine !

*Maurepas, IV, 223.*

## PARODIE D'UNE CHANSON

SUR L'AIR DES *Triolets*, et qui commence par ces mots :

“ *Oh ! la belle comparaison de... Beaufort à Guiche.* ”

A... de Rambures, femme de..., comte de Polignac, laquelle avoit, dit-on, donné rendez-vous chez elle, dans la même après-dinée, à... Montboucher, marquis de Bordage, et à... Bauyn, sieur d'Angervilliers, conseiller au Parlement de Paris, pour leur accorder à tous deux les dernières faveurs ; il arriva que le suisse de cette comtesse leur refusa la porte à l'un et à l'autre, et qu'en étant informée, elle fit monter son suisse dans sa chambre, et comme il étoit assez bien fait et jeune, se fit payer par lui de ce qu'il lui avoit ôté en empêchant de Bordage et d'Angervilliers de venir au rendez-vous.

Oh ! la belle comparaison  
 De deux blondins à notre suisse ! (1)

(1) De Bordage et d'Angervilliers étoient tous deux blonds.

Le suisse porte un saucisson ;  
Oh ! la belle comparaison !  
Et les deux blondins, ce dit-on,  
A peine font une saucisse.  
Oh ! la belle comparaison,  
De deux blondins à notre suisse !

*Maurepas, II, 235.*

---

## LES CHIENS MUSELÉS

AIR : *J'ons un curé patriote*

Oh ! quel attirail fantasque !  
Sommes-nous dans les jours gras ?  
Quoi ! tous les chiens ont un masque !  
— C'est pour qu'ils ne mordent pas.  
— Si l'on eût su tout prévoir,  
Ah ! combien on pourrait voir  
De chrétiens (*bis*)  
Muselés comme des chiens,  
Oui, muselés comme des chiens !

} (*Bis en  
chœur.*)

Voyez-vous ce bon apôtre  
A l'œil tendre, au ton mielleux,  
Flattant l'un, caressant l'autre,  
Et les déchirant tous deux !  
Sa dent ne ménage rien,  
Amis, muselez-le bien ;  
C'est un chien  
Sous la forme d'un chrétien.  
Oui, c'est un chien ; oui, c'est un chien.

Et ce triste parasite,  
Faux ami, franc animal,  
Qui vous dédaigne et vous quitte

Dès que vous le traitez mal !  
Pour qu'il ne mange plus rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce fat, dont l'âme impure,  
Reniant son créateur,  
Sans frémir, de la nature  
Ose blasphémer l'auteur !  
Arrêtez-moi ce païen ;  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce poète à la rame,  
Fier d'un succès acheté,  
Qui conserve au mélodrame  
Sa féconde nullité !  
Pour qu'il ne déclame rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet avocat sans âme,  
Acheté, vendu vingt fois,  
Pour un criminel infâme  
Invoquant l'appui des lois !  
Pour qu'il n'invoque plus rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce bavard empirique,  
Empoisonneur patenté,  
Des drogues de sa boutique  
Infectant notre santé !  
N'en déplaise à Galien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce Zoïle qui tue  
Jusqu'au germe des talents,  
Qui chaque jour prostitue  
Et sa plume et son encens !  
Pour qu'il ne morde plus rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.



Et ce fléau de la scène  
Dont l'intrépide sifflet  
A Thalie, à Melpomène,  
Tous les soirs donne un soufflet !  
Pour qu'il ne siffle plus rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet ami charitable  
Qui d'un époux malheureux  
Va, par un rapport coupable,  
Sottement ouvrir les yeux !  
Pour qu'il ne dise plus rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet acteur emphatique  
Dont le pas fait tout trembler,  
Qui, burlesquement tragique,  
Aboie au lieu de parler ;  
Oh ! le plaisant tragédien !  
Amis, muselez-lē bien, etc.

Et ce sot que rien n'enflamme  
Et que n'ont jamais tenté  
Ni les grâces d'une femme,  
Ni la croûte d'un pâté !  
Nous n'en ferons jamais rien,  
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce traiteur sec et maigre  
Qui, réformant chaque plat,  
Pour vin donne du vinaigre,  
Et pour lièvre sert du chat ;  
Pour l'honneur épicurien,  
Amis, muselons-le bien, etc.

DÉSAUGIERS.

## LA MUSETTE D'AMOUR

PAR M. DE LA HARPE

O ma tendre musette !  
Musette des amours !  
Toi qui chantais Lisette,  
Lisette et les beaux jours !  
D'une vaine espérance  
Tu m'avais trop flaté :  
Chante son inconstance  
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme,  
Qui brille dans ses yeux.  
Je croyais que son âme  
Brûlait des mêmes feux.  
Lisette, à son aurore,  
Respirait le plaisir :  
Hélas ! si jeune encore,  
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix, pour me séduire,  
Avait plus de douceur ;  
Jusques à son sourire,  
Tout en elle est trompeur ;  
Tout en elle intéresse ;  
Et je voudrais, hélas !  
Qu'elle eût plus de tendresse,  
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre Musette !  
Console ma douleur ;  
Parle-moi de Lisette :  
Ce nom fait mon bonheur.  
Je la revois plus belle,

Plus belle tous les jours ;  
Je me plains toujours d'elle,  
Et je l'aime toujours.

---

## INSATIABLE

SONNET

O mon vampire étincelant !  
Sous ton fiévreux baiser de brune,  
Mon front songeur se fait plus blanc  
Que ta sœur de nuit, l'âpre lune.

Dans tes bras forts, ce nœud gordien  
Dont l'étreinte souple me broie,  
Mon âme, à moi, tu le sais bien,  
C'est ta vivace âme de proie...

— Encor un baiser, mon chéri !...  
Pourtant, cette nuit, ô Péri,  
J'ai cru lasser tes bras avides

Et clore tes yeux de velours...  
Tes lèvres mendieront toujours.  
C'est la bouche des Danaïdes !

THÉODORE HANNON. (*Les vingt-quatre coups  
de sonnet. Bruxelles, 1876.*)

---

## L'AMOUR DE NOTRE ÉPOQUE

POÉSIE SATIRIQUE

On aimait autrefois ; de nos jours on calcule ;  
Dans les veines le sang plus froidement circule ;

Froidement on raisonne ; et si l'on est épris,  
Avant de l'être, on sait quel en sera le prix...

De nos progrès l'amour a complété la liste ;  
Lui-même s'est aussi fait matérialiste,  
Comme on vend de l'étoffe on vend le sentiment ;  
Et, dans ce cas, la chance est pour celui qui ment !

Ce qu'on voit de la femme à laquelle on aspire,  
Ce n'est pas son front pur, son suave sourire !  
On admire sa dot, les titres au porteur.....  
Voilà qui charme l'œil et subjugué le cœur !

L'amour n'est plus ce dieu dont l'ardente prunelle  
Incendiait les cœurs d'une seule étincelle ;  
L'amour est maintenant au rang des dieux vaincus ;  
Il émousse ses traits sur des rouleaux d'écus !

Qu'est-ce qu'un mariage ? une brillante affaire ;  
Amitié, sentiments !... tout est chez le notaire.  
Voyez la jeune fille : elle ne vaut pas mieux ;  
Son désir le plus grand est d'épouser un vieux.

Un vieux riche s'entend ; qui soit malade et crève  
Et par un testament réalise son rêve ;  
Sot, hideux, dégoûtant, n'importe ce qu'il est,  
L'héritage est toujours un bon coup de filet.

Ici c'est un mari qu'aucun dégoût n'arrête,  
Heureux, ravi de voir sa femme malhonnête !  
La corrompant lui-même, amorçant les amants,  
Tirant gain et profit de ses déportements !

De la femme à laquelle on dit cent fois : Je t'aime !  
Ce qu'on aime aujourd'hui le moins, c'est elle-même ;  
Et la femme est dupée, et la femme, au total,  
Dans les bras d'un mari n'est plus qu'un capital.

Qu'elle soit dans sa mise ou coquette, ou sévère ;  
Qu'elle soit vertueuse ou qu'elle soit légère ;  
Que, triste naufragée, elle ait même laissé  
Quelques traces de honte aux écueils du passé.

De la honte ! eh qu'importe ? Il faut bien qu'on y songe ;  
L'argent pour l'effacer est la meilleure éponge.  
Et puis... ne doit-on pas, en faveur de l'argent,  
Être pour tout le reste un peu moins exigeant ?

Sur ce sol mal choisi pour fonder un ménage,  
L'édifice tremblant s'écroule au moindre orage !  
Et le mari, poussé par de folles ardeurs,  
Des lorettes du jour marchande les faveurs ;

Et la femme, elle aussi, glissant sur la décence,  
De la légèreté tombe dans la licence ;  
Au moment où Monsieur se prodigue au dehors,  
Madame, avec profit lui fait payer ses torts.

De ce couple sans foi, qu'aucun lien n'attache,  
Il ne reste plus rien !... qu'une éternelle tache ;  
Et l'Hymen désolé pleure sur des débris,  
Ne voyant bientôt plus ni femmes, ni maris...

Certes, nous sommes loin de l'union chérie ;  
La famille bourgeoise et la galanterie  
Ont fait place au calcul ; amitié, passion  
Ne sont plus qu'intérêt et spéculation.

Mais l'amour... Quand c'est lui qui rapproche deux âmes,  
Quand c'est lui qui les fond de ses plus chastes flammes ;  
Quand de deux cœurs épris, l'amour n'en fait plus qu'un...  
L'avenir est d'azur, tout est fleurs et parfum !

Aimez, riches, aimez ! L'amour donne à vos fêtes  
Plus de charmes encor que l'éclat des toilettes ;

Plus que tous les jardins, les ombrages profonds ;  
Plus que le lustre d'or qui pend à vos plafonds !

Et vous, pauvres, aimez!... De célestes lumières,  
L'amour seul peut remplir vos obscures chaumières ;  
Aimez, car c'est l'amour qui donne la saveur  
Au morceau de pain noir qu'achète un dur labeur.

Oui, c'est l'amour qui rend, douce philosophie,  
Les sentiers moins ardu et moins lourde la vie.  
L'amour est un rempart contre les coups du sort :  
Quand on aime on est grand, quand on aime on est fort.

BOILEAU. 1867.

### CHANSON

Sur L'AIR : *Nous devons nous aimer*

SUR MADAME DE R...

1677.

On devroit, par charité,  
Baiser Isabelle ;  
Elle a la taille assez belle,  
Mais elle a le nez d'un pied.

*Maurepas, V, 13.*

### CHANSON

Sur L'AIR : *Quand le péril est agréable*

Sur... de Clermont, comte de Tonnerre, premier gentilhomme de la  
chambre de Philippe, fils de France, duc d'Orléans, etc., et sur...  
de....., appelée mademoiselle de Saint-Quentin.

On dit comme chose certaine  
Que Tonnerre aime Saint-Quentin ;

Il est poltron, elle est putain,  
Et c'est la même haleine (1).

*Maurepas, II, 147.*

## CHANSON

Sur L'AIR DE LA *Béquille du père Barnaba*

Sur les religieux de Sainte-Croix de la Bretonnerie.

On dit que la Beaujeu  
Donnoit en amourette  
A tous venans beau jeu,  
Tant elle étoit coquette ;  
Mais la prudente fille  
Faisoit surtout grand cas  
De la longue béquille  
Du père Barnaba.

Chanoines réguliers,  
Votre dépositaire  
A mangé vos deniers  
Avec une commère.  
Maintenant on l'étrille ;  
Ah ! combien de faux pas  
Fait faire la béquille  
Du père Barnaba !

Sur tout diversement  
Dans Paris on raisonne,  
On veut absolument  
Que l'on vous capuchonne,  
Ou qu'on vous décanille ;

(1) Ils sont fort puants l'un et l'autre.

## ON DIT QUE LA DU RIEUX

Moi, je crois qu'il faudra  
 Vous couper la béquille  
 Du père Barnaba.

*Maurepas, IV, 92.*

---

## ASTÉRIE MALADE

On dit que la belle Astérie  
 Est malade et ne peut guérir;  
 Mais son mari vient de mourir :  
 Elle sera bientôt guérie.

GOMBAULD. (*Flèches d'Apollon.*)

---

## CHANSON

Sur L'AIR : *C'est la pure vérité*

Sur la Du Rieux

On dit que la Du Rieux  
 Aux hommes fait les doux yeux;  
 Ce n'est qu'une médisance.  
 On dit que sans répugnance  
 Ell' se laisseroit baiser,  
 Si l'on faisoit les avances :  
 C'est la pure vérité.

*Maurepas, V, 149.*

---



## CHANSON

Sur L'AIR DE *Joconde*

Sur l'affaire de Madame de Brancas avec M. Poisson, seigneur de Vendières, frère de Madame la marquise de Pompadour, maîtresse du roy.

On dit que la grande Brancas  
Prend auguste alliance ;  
Elle se jette dans les bras,  
Avecque complaisance,  
D'un seigneur formé par l'Amour,  
Le marquis la Vendière,  
Le mieux en crédit de la cour,  
Et du roi le beau-frère.

Ce vert galant fait si grand cas  
De telle jouissance,  
Accompagné de tant d'appas,  
Avecque tant d'aisance,  
Qu'il va disant qu'un seul des coups  
Du beau cul de sa mie  
Surpasse tous ceux qu'à Rocoux  
De son père on publie.

*Maurepas, VI, 104.*

## CHANSON.

Sur L'AIR : *C'est la pure vérité*

1712

On dit que le grand Louis  
Fait aujourd'hui tout par lui ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
Qu'une vieille en pénitence,

Veuve d'un petit crotté,  
Tient le gouvernail de France ;  
C'est la pure vérité.

On dit que chez la Dancourt,  
On y joue un jeu d'amour ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
Son carrosse et sa dépense  
Sont les fruits de sa beauté ;  
Mais son automne s'avance ;  
C'est la pure vérité.

On dit que dans l'opéra  
La Maupin a fait cela ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que, par complaisance,  
Dans sa loge elle a mené  
Bouillon avant qu'on commence ;  
C'est la pure vérité.

On dit que la Desmatins  
Fait jouer soir et matin ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
Avec elle, en assurance,  
Pour un louis on peut jouer  
La partie et la revanche ;  
C'est la pure vérité.

On dit qu'avec son amant  
Iris perdit son argent ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit qu'après la séance,  
A un jeu mieux concerté,  
Il lui rendit sa finance ;  
C'est la pure vérité.

On accuse la Raisin  
D'aimer un jeune marin ;

Ce n'est qu'une médisance.  
On dit, par reconnaissance,  
Qu'il lui permet de monter  
Sur le bord en assurance ;  
C'est la pure vérité.

*Maurepas, V, 243.*

### CHANSON

Sur l'Air : *C'est la pure vérité*

On dit que le Luxembourg (1)  
Sert de réduit à l'amour ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit qu'à l'intempérance  
Un autel on a dressé  
Que nuit et jour on encense ;  
C'est la pure vérité.

On dit que chez les Condé,  
Les amans sont bien traités ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que par complaisance,  
La maman, de son côté (2),  
Prend aussi part à la danse ;  
C'est la pure vérité.

On dit que certain roué  
La duchesse a su charmer ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que, pour son attente,  
Ce qui n'est pas écrasé,

(1) Madame de Berry.

(2) Madame la duchesse.

Faute de mieux, la contente ;  
C'est la pure vérité.

On chante, belle Conti,  
L'excès de votre appétit ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
Aux yeux de toute la France,  
La Fare, que vous aimez,  
Met le faux en évidence ;  
C'est la pure vérité.

On dit que la Suryon (1)  
Voudroit bien changer de nom ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que, par prévoyance,  
Et pour fuir l'oisiveté,  
Marton l'instruit par avance ;  
C'est la pure vérité.

On dit, malgré sa beauté,  
Que Lambesc l'a gâté ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit qu'avec indulgence  
Ses parens l'ont fait traiter,  
Quand elle eut conté sa chance ;  
C'est la pure vérité.

On dit que sa sœur Duras  
Peuplerait bien un haras ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit qu'elle met d'avance,  
Aux dépens de sa beauté,  
Plus d'un étalon en danse ;  
C'est la pure vérité.

(1) Mademoiselle de la Rocheguyon.

On dit que la Bauffremont  
A tous dit pis que leur nom ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que sans conséquence,  
Elle peut tout hasarder  
Sans craindre la médisance ;  
C'est la pure vérité.

On dit que le grand Villars  
Doit sa fortune au hasard ;  
Ce n'est qu'une médisance.  
On dit que sans conséquence,  
Sa femme, de son costé,  
A mérité récompense ;  
C'est la pure vérité.

*Maurepas, III, 165.*

---

## CHANSON

Sur L'AIR DES *Ennuyeux*

Sur Honoré Courtin, maître des requestes

1666

On dit que le petit Courtin  
Reprend ses premières brisées,  
Et qu'il revoit, soir et matin,  
De Bordeaux les fesses usées ;  
Mais son vit a-t-il la vertu  
De foutre un con trente ans foutu ?

Le sage ambassadeur Courtin  
Refout la Bordeaux de plus belle ;  
Chaque jour dans sa vieille main  
Son vit se redresse pour elle ;

Jamais vit et con, de nos ans,  
Ne se sont foutus plus longtems.

*Maurepas, IV, 266.*

### CHANSON

Sur L'AIR : *O gay !*

On dit que milady Gourdon  
A bien plus d'une aune de con.  
    Qu'elle en ait un cent,  
    Ou bien un arpent,  
    Il ne m'importe guère.  
Je ne la fous guère, ô gay,  
    Je ne la fous guère.

Dedans Bordeaux, quelquefois,  
On fait l'amour dans un bois.  
    Là, mille ruisseaux  
    Répandent leurs eaux  
    Dans la grande rivière.  
Et l'étalon dans le préau  
Sangle la poulinière, ô gay,  
    Sangle la poulinière.

Dans cet aimable séjour  
Tout le monde fait l'amour ;  
    Jamais la rigueur  
    N'occupe le cœur,  
Dedans cette province ;  
Et quand les fèves sont en fleur,  
C'est un plaisir de prince, ô gay,  
    C'est un plaisir de prince.

Malgré les beautés d'Erbaut,  
La comtesse a dit tout haut :

Veut-on m'obliger,  
Il faut déloger,  
Ou je serai malade.  
Ne puis être, sans m'affliger,  
Loin de mon camarade, ô gay,  
Loin de mon camarade.

Pour quitter cette maison,  
Il faut plus d'une raison.  
Disons franchement  
Notre sentiment ;  
Est-c' le sujet qui m' presse  
De m'en retourner promptement ?  
C'est pour voir ma princesse, ô gay,  
C'est pour voir ma princesse.

Dieu nous garde d'aller diner  
Chez le chevalier Durancher'  
On y meurt de faim,  
Dans des plats d'étain  
De si mauvaise mine,  
Que Job, en son vivant si saint,  
Eût maudit sa cuisin' de chien,  
Eût maudit sa cuisine.

Pour la soupe, à Genouillac,  
C'est du poison sur l'estomac ;  
Là, pour tout ragoût,  
Une feuell' de chou  
Couvroit un poulet maigre,  
Assaisonné d'un pauvre clou  
Et d'un peu de vinaigre, ô gay,  
Et d'un peu de vinaigre.

*Maurepas, IV, 291.*

---

## CHANSON

SUR L'AIR : *Nous vivons dans l'espérance*

1742

On dit que Son Excellence  
La sultane de Choisi (1),  
Continu' sa contredanse  
Avec notre grand sophi (2),  
Et qu'on est dans l'espérance  
D'un petit Mamamouchi.

On dit que Son Eminence (3)  
De Versailles prend congé ;  
On est dans l'impatience  
D'en savoir la vérité,  
Et voir finir sa puissance  
Et son imbécilité.

On dit qu'une autre éminence (4)  
Du Saint-Père a pris congé  
Et vient gouverner la France ;  
Nouvelle calamité :  
Toute ultramontaine engeance,  
Entraîne fatalité.

On dit que, sous la régence  
De ce grand opérateur,  
De Rome viendra dispense  
Pour coucher avec sa sœur,

(1) Mademoiselle de Mailly.

(2) Le roi.

(3) Le cardinal de Fleury.

(4) Le cardinal de Tencin.



En sûreté de conscience,  
A l'exemple du pasteur.

*Maurepas, VI, 20.*

---

CHANSON

Sur L'AIR : *Fillette, à l'âge de quinze ans,*  
*adieu bon temps !*

Sur une danseuse de l'Opéra de Paris, nommée mademoiselle Pezant

1681

On dit que vous l'avez bien grand,  
Votre devant,  
Belle Pezant,  
Cabre (1) n'en a point eu les gands,  
De l'ouverture  
Que la nature  
Vous fit devant.

*Maurepas, II, 31.*

---

CHANSON

Sur L'AIR DE *Joconde*

Sur le cardinal de Tencin

On dit qu'on objecte au Tencin,  
Qui vise au ministère,  
Qu'autrefois il eut pour catin

(1) Louis Cabre, Provençal, l'un des quatre premiers chambellans de Philippe, fils de France, duc d'Orléans, etc., qui étoit alors amoureux de la Pezant.

## ON DIT QU'UN CERTAIN

La fille de son père.  
 — Rassurez-vous, dit-il au roi,  
 Qu'une sœur tient en peine,  
 Puisque vous en baisez bien trois (1)  
 Je puis baiser la mienne.

*Maurepas, VI, 26.*

---

## CHANSON

Sur Drillon, par Maucroix

1695

On dit qu'on voit Drillon prétendre  
 De son galant faire son gendre ;  
 Cela veut dire que Drillon,  
 En sage mère de famille,  
 Fera de son vieux cotillon  
 Une robe neuve à sa fille.

*Maurepas, V, 126.*

---

## CHANSON

Sur L'AIR DES *Feuillantines*

Sur le marquis de Gesvres

On dit qu'un certain marquis,  
 Dans Paris,  
 Ne fait que dormir au lit.  
 La femme crie et tempête :  
 Oh ! quel vi...  
 Oh ! quel vilain petit maitre !

(1) Mesdames de Mailly, Vintimille, la Tournelle, toutes trois sœurs.

Elle crie à ses parens,  
Leur disant :  
Je n'aurai jamais d'enfans ;  
Il faut que je l'abandonne,  
Car mon con...  
Car mon confesseur l'ordonne.

*Maurepas, III, 132.*

---

## CHANSON

SUR L'AIR DE *Joconde*

Sur Mesdemoiselles Loison

On entend en tous lieux chanter,  
Dessus l'air de *Joconde*,  
Les Loison qu'on vient de baigner  
Dedans la mer profonde ;  
Un petit chien les a mordu,  
Ma foi, c'est grand dommage !  
N'ont-elles pas la rage au cu ?  
En faut-il davantage ?

Le remède est-il assuré ?  
Estes-vous bien guérie ?  
Pour d'autres il est assuré ;  
Mais de vous on publie,  
Blondine et charmante tonton,  
Que la vertu suprême  
Ne pourra rien sur votre con,  
Qu'il mordra tout de même.

Pour vous, tontine aux yeux brillans,  
La cure est délicate,  
Le mal a gagné le dedans,  
C'est en vain qu'on se flatte ;

La mer garantira vos jours  
 Des accès à la teste ;  
 Mais en bas vous aurez toujours  
 Une méchante beste.

Votre danois n'est enragé,  
 Comme le dit un suisse,  
 Que pour vous avoir trop léché  
 Le deffaut de la cuisse !  
 Vous avez donc causé le mal,  
 C'est justement tout comme ;  
 Qui fait enrager l'animal  
 Peut faire enrager l'homme.

*Maurepas, V, 272.*

---

## PHILOSOPHIE

On entre, on crie,  
 Et c'est la vie !  
 On crie, on sort ;  
 Et c'est la mort...

EDMOND TEXIER, (*Parnasse XIX<sup>e</sup> siècle.*)

---

## BABIOLE HISTORIQUE

On lisait, à Paris, cette enseigne cocassé  
 D'un perruquier-traiteur qui s'appelait Ignace :  
 " Soupe à deux sous l'assiette et la légume en sus,  
 On coupe, en même temps, les cheveux par-dessus. "

Le capitaine LAMAROSSE.

---

## L'AMANT TOUJOURS JEUNE

On m'a bien dit, mais vainement,  
Qu'il est fou d'aimer à mon âge.  
Moi je pense différemment;  
Dès que je suis aimé, j'ose me croire sage.  
Avant de déclarer mes feux,  
Je lis mon âge dans les yeux  
De celle que mon cœur adore :  
A vingt ans, s'il déplaît, l'amant est déjà vieux ;  
Tant qu'il plaît, il est jeune encore.

SAINT-MARC.

## LA SOLLICITEUSE

On m'a conté qu'un président de Rennes,  
Homme savant, juge plein d'équité,  
Mais fourrageant de tout côté  
Et la Chloris et la Climène,  
Avait entre ses mains le procès d'un meunier,  
Que ce bonhomme avait eu de son père,  
Et qu'il croyait, au train que prenait cette affaire,  
Ne devoir se finir que sous son héritier.  
Le fond en était d'importance.  
Le meunier, négligeant le soin de son moulin,  
Chez son juge, soir et matin,  
Sollicitait avec instance;  
Pour tout cela rien n'avavançait,  
Et beaucoup d'argent dépensait.  
Pauvres plaideurs, que vous êtes à plaindre !  
Eussiez-vous entrepris le plus juste procès,  
Vous avez toujours lieu d'en craindre,  
Le bon et le mauvais succès.

Ce qu'on met à plaider jamais ne se retire.

Que faire donc ? Si l'on n'ose plaider,

On nous prend notre bien : nous faut-il le céder ?

Oui ; par là de deux maux vous évitez le pire.

Fatigué de tant de délais,

Le triste meunier désespéré

Maudit son juge et le palais,

Et donne au diable son affaire.

Un sien ami, rusé compère,

Le voyant dévoré du chagrin le plus noir,

Eut pitié de sa peine, et se mit en devoir

De la lui rendre plus légère,

Et, par un avis salulaire,

Lui fit reprendre et la vie et l'espoir.

— Le président, dit-il, donne dans la grisette,

Il faut flatter sa passion ;

On en aurait prompt expédition

Si l'on faisait agir quelque fine coquette.

Heureusement depuis deux jours

En cette ville on en voit une,

De mise encor, grande, bien faite, brune.

Voilà pour ton affaire un excellent secours.

Informe-toi de sa demeure,

Et va chez elle tout à l'heure ;

Tu lui diras, sans chercher de détours,

Que sa beauté t'est nécessaire,

Et peut te rendre un service important,

Que tu lui paieras bien, s'entend.

Pour de l'argent que ne fait-on pas faire ?

Comprends-tu mon dessein ? — Non, reprit le plaideur.

— Eh bien ! laisse-moi donc cette intrigue à conduire.

— Oh ! volontiers, de tout mon cœur ;

A ce que vous ferez je suis prêt à souscrire.

Chez un marchand, tout de ce pas,

Ils s'en vont acheter vêtements de village,

Corset, jupon, cornette, enfin tout l'équipage

Qu'il faut pour relever de champêtres appas.

De là mes bonnes gens vont trouver la donzelle :

Par bonheur elle était chez elle.

L'intrigant en deux mots l'instruit de son projet.

Qu'était-il donc ? Attendez, s'il vous plaît,

Ami lecteur ; vous allez tout apprendre.

— Il faut donc, lui dit-il, que, mettant ces habits,

Pour la sœur du meunier chacun vous puisse prendre.

Pour vous encourager, prenez ces deux louis,

Et comptez sur autant après la réussite.

Vous irez chez son juge, et parlerez pour lui.

Jeune fille qui sollicite

Est rarement refusée aujourd'hui.

N'ayant rien de meilleur à faire,

A ce qu'on lui propose elle donne les mains.

Savante en l'art de séduire et de plaire,

Sous ce simple habit de bergère,

Elle eût charmé tous les humains.

Sur son teint délicat, et le lis, et la rose

Se trouvent confondus ; nez fripon, œil friand,

Tétin blanc, rondelet ; ferme ? c'est autre chose ;

Je n'en voudrais être garant ;

Maintien sage, doux et modeste ;

Qui ne l'aurait connue, eût voulu voir le reste.

Oh ! que d'appas usés, par cette invention,

Des plus fins connaisseurs ont fasciné la vue !

Et telle encor qui paraît ingénue,

Nous asservissant à sa loi,

Par d'autres faux dehors depuis longtemps nous dupe,

Qui pour un malotru leva cent fois la jupe :

J'en parle savamment, et suis digne de foi.

Mais là-dessus s'étendre davantage,

Ce serait n'être pas fort sage.

A tant de gens convient ce que je dis de moi,

Que chacun, l'adoptant pour soi,

Croirait qu'on veut lui faire outrage.

Trêve pourtant à la réflexion.

Plein d'une impatience extrême,

Avec sa sœur d'adoption,  
Chez le président, le jour même,  
Le meunier va sonder le guet.  
Mieux reçu qu'à son ordinaire  
Il passe jusqu'au cabinet.  
On lui parle de son affaire,  
Et sur-le-champ au secrétaire  
On ordonne d'en faire extrait.  
Quoi ! sitôt ? Oui, sitôt ; c'est que le juge alerte  
Avait jeté les yeux sur notre fausse Agnès,  
Et que, charmé de cette découverte,  
Il en convoitait les attraits.  
— Bonhomme, dis-moi, je te prie,  
Quelle est cette gentille enfant ?  
— C'est ma sœur. — C'est ta sœur ? Elle est belle et jolie,  
Et je lui trouve un air persuatif, touchant.  
De ton procès est-elle instruite ?  
— Oui, monseigneur. — Eh bien ! que seule dans la suite  
Elle vienne ici m'en parler ;  
Tu pourras ne t'en point mêler.  
Reste dans ta maison et veille à ton ménage,  
Je te rendrai justice et même promptement.  
— Transporté d'un si doux langage,  
Le meunier fit un long remerciement.  
Le lendemain, avant l'heure prescrite,  
La solliciteuse revint,  
Et, trois ou quatre jours de suite,  
Bonne et longue audience obtint.  
Touché de plus en plus des charmes de la belle,  
Il lève enfin le masque, et lui dit franchement :  
— Si vous voulez ne m'être point cruelle,  
Dès demain votre frère aura son jugement.  
Je ne suis homme à beaucoup de paroles ;  
J'ajoute encor trente pistoles  
Que vous aurez en ce moment.  
La chose aurait été plaisante  
S'il eût fait ce discours à fille de vertu ;



Mais comme il n'en est point que cette offre ne tente,  
La plus sage eût, ma foi, follement combattu.

Argent, procès gagné, plaisir, tant de machines,

Ont de secrets et de puissants appas ;

La plus sage, je crois, aurait franchi le pas.

Ainsi qu'on ne se fâche pas

Si j'avance qu'en pareil cas

C'est tout un de tenter sages et libertines :

Cela soit dit, et finissons.

Elle fit toutes les façons

De la prude la plus austère.

— Avez-vous donc cru, monseigneur,

Que j'aime assez peu mon honneur

Pour le sacrifier à l'intérêt d'un frère ?

Ah ! périssons plutôt que jamais... A ces mots,

Ses yeux se couvrirent de larmes ;

Elle fit maints et maints sanglots,

Et tout cela pour rehausser ses charmes.

Le magistrat, plus tendre et plus ardent,

Pousse sa pointe ; elle lui rend les armes.

Un demi-jour est à peine assez grand

Pour ralentir le feu qui le dévore.

Il se lasse, il s'anime, il cesse, il se reprend.

Jamais autant de fois Zéphir ne baisa Flore ;

Jupiter près d'Alcmène était moins pétillant,

Mars sut moins à Vénus témoigner de tendresse,

Et jamais tous ces dieux que l'on nous vante tant

N'ont fait pour mortelle ou déesse

Ce que pour sa Laïs fit notre président.

Observateur de sa promesse,

A l'espoir du meunier répondit le succès :

Mais le juge n'eut point la coupable faiblesse

De trahir son devoir en jugeant ce procès.

Le droit était certain, il sut rendre justice.

Le meilleur de ceci, qu'il ne faut oublier,

La pudique sœur du meunier

Avait un certain bénéfice

Que l'ingrate Vénus attache à ses faveurs.  
 On l'appelle à Paris, comme partout ailleurs,  
 Chaude..... On m'entend assez sans que plus je m'explique.  
 C'est un vilain acquêt, suivant la voix publique,  
 Elle en fit telle part au pauvre président  
 Qu'il eut lieu d'en être content.  
 Le meunier vint faire sa révérence,  
 Et marquer sa reconnaissance.  
 Dès que le magistrat le vit :  
 — Adieu, bonhomme, adieu, point de discours frivoles ;  
 Nous avons tous gagné : ta sœur trente pistoles,  
 Toi ton procès, et moi du mal au vit.

GRÉCOURT.

## SIXAIN

POUR SERVIR DE DEDICACE

On m'avait conseillé de bâtir une épître  
 A quelque grand seigneur de magnifique titre ;  
 Mais j'ai ry du conseil, et je n'en ay fait rien.  
 Dieu m'a fait naistre libre, et je veux toujours l'estre :  
 Je considère plus ma liberté qu'un maistre.  
 Juge, sage lecteur, si j'ay fait mal ou bien.

C. LE PETIT. Extrait de *l'Escole de l'intérêt*, 1862, éd. Gay.

## LES BELGES ET LA LUNE

On n'a jamais connu de race si baroque  
 Que ces Belges ! Devant le joli, le charmant,  
 Ils roulent de gros yeux et grognent sourdement ;  
 Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les choque.  
 Dites un mot plaisant, et leur œil devient gris  
 Et terne, comme l'œil d'un poisson qu'on fait frire ;

Une histoire touchante, ils éclatent de rire,  
 Pour faire voir qu'ils ont parfaitement compris.  
 Comme l'esprit, ils ont en horreur les lumières.  
 Parfois, sous la clarté calme du firmament,  
 J'en ai vu qui, rongés d'un bizarre tourment,  
 Dans l'horreur de la fange et du vomissement,  
 Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de bière,  
 Aboyaient à la lune, assis sur leur derrière !

Extrait de : *Charles Baudelaire. Souvenirs, correspondances, bibliographie, 1872, p. 193.*

### L'INCARNATION

On ne me fera jamais croire  
 Un Dieu dans un corps matériel,  
 A son curé, disoit Victoire;  
 Dois-je démentir Gabriel ?  
 Le pasteur dit : — Craignez la foudre ;  
 L'énigme, je vais vous résoudre,  
 Car votre salut m'est trop cher.  
 L'amour règne au ciel et sur terre,  
 Et tout entier, par un mystère,  
 En le vit l'amour s'est fait chair.

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

### POUR MADAME \*\*\* (1)

#### STANCES

On ne vous verra plus en posture de pie,  
 Dans le cercle accroupie,

(1) *Recueil de poésies de divers auteurs. Paris, A. Besoigne, 1670, petit in-12, page 12.*

Au grand plaisir de tous et de vostre jarret.  
Vostre cul, qui doit estre un des beaux culs de France,  
Comme un cul d'importance,  
A reçu chez la Reyne enfin le tabouret.

Comme on connoist souvent une chose pour l'autre,  
D'un cul comme le vostre  
J'ay connu le destin, voyant vostre beau nez,  
Et, sans estre devin, j'ay predit que sans doute,  
Ce cul qui ne voit goutte  
Seroit veu dans le rang de nos culs couronnez.

Nostre Reyne, princesse aussi juste que sage,  
N'a pu voir davantage  
Un cul plein de merite et tres homme de bien,  
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise  
Au costé de sa chaise,  
Debout ou mal assis, comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans doute la face  
Ne fit jamais grimace,  
Devoit asseurement estre un cul duc et pair;  
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul si sage,  
Qui vaut bien un visage,  
N'eust pas eu, chez la Reyne, où reposer sa chair.

Que les hommes n'ont pas pareille destinée  
Et que vous estes née  
Sous un astre puissant et favorable aux culs!  
Tandis que le vostre est près de ceux des princesses  
Assis sur ses deux fesses,  
Le nostre n'est assis que sur des os pointus.

*Bibliophile fantaisiste, 1869, p. 68.*

On n'épouse point sans balance,  
Et l'on pèse l'argent bien plus que les vertus ;  
Aussi, de tous côtés, on ne voit que cocus  
Recherchant moins l'honneur que beaucoup de finance.

*Alm. des Cocus, 1741*

---

### SUR M<sup>me</sup> LA DUCHESSE DE BERRY

On nous a fermé les portes  
Du jardin du Luxembourg ;  
C'est la grosse joufflotte  
Qui nous a joué ce tour.  
Elle eût mieux fait, la bougresse,  
De boucher le trou  
Le plus voisin de sa fesse,  
Où les gardes font joujou.

*Mémoires de Maurepas, I, p. 125.*

---

### LA LUTTE DE JACOB

AIR : *De tous les capucins du monde.*

On nous conte par cas étrange  
Que Jacob lutta contre un ange.  
Cet ange était une putain  
Qui, n'étant pas encor guérie,  
Le régala d'un bon poulain  
Dont il clocha toute sa vie.

DUMANOIR. (*Contes théologiques, p. 192.*)

---

## CONSEILS

On raconte qu'Hymen un jour  
Voulant régler son vaste empire,  
Sur les lois qu'il devait prescrire,  
Prit les avis de l'Amour.  
Ecoutez quelques mots du code  
De ce charmant législateur :  
Pour arriver au bonheur,  
Retenez sa méthode.

Que l'épouse dans son printemps,  
Possédant bien son art de plaire,  
Et vive sans être légère,  
Sache aimer à dix-sept ans ;  
Que d'une âme novice encore,  
Son regard peigne la candeur,  
Et promette à son vainqueur  
Le plaisir qu'elle ignore.

Pour mieux jouir du doux moment  
Où l'Amour lui-même préside,  
Que d'abord la beauté timide  
Résiste, mais faiblement.  
Employez la force et l'audace,  
Tendre amant, fuyez le repos,  
Et combattez en héros  
Pour emporter la place.

Bientôt un feu délicieux  
Pare son front et la colore ;  
Et le désir qui la dévore  
Etincelle dans ses yeux.  
C'est le moment de la victoire,  
Guerrier, couronnez vos exploits,

Et moissonnez à la fois  
Le plaisir et la gloire.

Ainsi dans les fastes charmans  
Qu'écrivit une main divine,  
J'ai lu vingt fois à la sourdine  
Tous les secrets des amans.  
Pratiquez ce galant mystère,  
Et dans neuf mois un bel enfant  
Pourra rendre à sa maman  
Les baisers de son père.

ANDRIEUX.

### VERS

Sur la mort de l'abbé Castille

On tient, dans la nouvelle école,  
Le cu bien plus sûr que le con;  
Mais l'abbé de Castille est mort de la vérole :  
Auquel des deux se fera-t-on ?

*Maurepas*, IV, 311.

### LE CURÉ TRECY

CURÉ DE LA MADELEINE

AIR : *On dit que je suis sans malice*

On vient de terminer l'angoisse  
Des dévotes de la paroisse,  
Et leur esprit est rassuré  
Depuis qu'on leur a procuré  
Monsieur Trécy pour leur curé.



Si ces dames vont à la messe,  
Et même souvent à confesse,  
Sans avoir le moindre souci,  
C'est grâce à leur curé Trécy.

Ce saint homme est assez bon diable,  
Fort tolérant, très charitable ;  
Il aime tant tous les chrétiens  
Qu'il regarde comme les siens  
Les enfants de ses paroissiens.  
Les jeunes et les vieilles vierges,  
Bien souvent brûlent de beaux cierges  
Pour que le ciel longtemps ainsi  
Conserve leur curé Trécy.

Il cherche dans chaque ménage  
A faire cesser le tapage,  
Et c'est grâce à lui qu'un époux,  
Fût-il dur, brutal et jaloux,  
Devient bon, confiant et doux.  
Bonnes épouses, tendres mères,  
Au ciel adressez vos prières,  
Et peut-être qu'un jour aussi  
Vous aurez un curé Trécy.

Sans de trop longues pénitences  
Il accorde les indulgences.  
Ce saint homme est avec le ciel  
Beaucoup mieux que l'abbé Châtel  
N'est avec le père éternel,  
Puisque d'un diable, chose étrange,  
Ce bon pasteur peut faire un ange.  
A toutes les dames ici  
Je souhaite un curé Trécy.



## BALLADE POUR LES PARISIENNES

On voit partout chez les Teutons  
Et chez le mormon polygame,  
Des Iris et des Jeannetons  
Fort dignes de l'épithalame.  
Et Vienne a, tout comme Bergame,  
Des anges dont on est épris.  
Quant à ce qu'on nomme la femme,  
C'est un article de Paris.

Elle est bouchère et non mouton ;  
C'est le plus divin amalgame  
De lis, de roses, de festons.  
Il ne faut pas qu'on la diffame.  
Elle ment comme un vrai programme.  
Pour sa folle dent de souris,  
Malheur à tout ce qu'elle entame.  
C'est un article de Paris.

Avec ses appétits gloutons  
Et sous son linge à fine trame,  
Elle avale des feuilletons  
Et se délecte au mélodrame.  
Celle pour qui tomba Pergame,  
Changeait moins souvent de maris  
Qu'elle, soit dit sans épigramme.  
C'est un article de Paris.

TH. DE BANVILLE.

## CHANSON

Sur L'AIR DES *Pendus*

Faite à l'occasion de ce qui s'est passé au magasin de l'Opéra,  
le 4 juin 1731

Or, escoutez, grands et petits,  
Venez entendre le récit  
D'une histoire sûre et certaine  
Des sectateurs de Melpomène  
Rendant à des filles en rut  
Les honneurs dus à Belzébut.

La fille de Castelno  
Et la brillante Camargo,  
La Duval, Le Bref et la Bulle,  
Filles au-dessus du scrupule,  
Se servant indifféremment  
Et du derrière et du devant.

Elles allèrent après l'opéra,  
Avec l'escroc monsieur Campra,  
Au magasin trouver Gruère.  
— Soyez les bienvenues, mes chères !  
Parbleu ! vous dinerez ici ;  
Royer, Magnac y sont aussi.

A diner on but largement  
D'un bourguignon assez friand ;  
Comme les chaleurs étoient fortes,  
L'on fit ouvrir fenêtres et portes ;  
Sans s'embarrasser d'être vu,  
On s'est déshabillé tout nu.

D'abord l'impudique Pélissier  
Etala son flasque fessier,

Des tétons mollets et sans grâce,  
Un ventre qui fait la grimace,  
Croyant par là dédommager  
Celui qui donnoit à manger.

Mais pour la faire enrager  
Sans se faire beaucoup prier,  
La Camargo, toute de zèle,  
Plus jeune et plus fraîche qu'elle,  
Nue et montrant tous ses appas,  
A battu plusieurs entrechats.

La Bulle avec discrétion,  
Imitant leur dévotion,  
Défit blanc jupon et chemise,  
Mais, hélas ! quelle fut leur surprise  
De voir endroit dont la grandeur  
A saint Christophe aurait fait peur !

Leurs crins sur leurs chefs se hérissant,  
Chacun se lève en frémissant ;  
Las de voir cette horrible ornière,  
On lui fit tourner le derrière,  
Et dédaignant son bel agnus,  
Tous vinrent lui baiser l'anus.

Mais la fringante Camargo,  
Croyant l'avoir encore plus beau,  
Etala gentille nature.  
Manon (1) de dépit en murmure,  
Et preste à se courroucer :  
— Par moi l'on devoit commencer.

Son ami Royer l'apaisa,  
Sur la parole la baisa,

(1) La Pélissier.

Puis l'ajustant à la levrette,  
Chose incroyable et malhonnête,  
Sans avoir horreur du péché,  
On dit qu'il l'a gamahuchée.

Avec ses lunettes, Campra  
De fort près regardant cela,  
Et se sentant toujours de Rome,  
Et vieux citoyen de Sodome,  
Si Royer ne l'eût repoussé,  
Sans doute il l'eût gomorrhisée.

Or, prions le doux Rédempteur  
Qu'il convertisse les pécheurs  
Aussi bien que les pécheresses  
Qui font parade de leurs fesses !  
Espérons tous du bon Jésus  
Qu'il perdra les philotanus.

*Maurepas, IV, 56.*

## CHANSON

Sur L'AIR DES *Pendus*

Sur mademoiselle Testard, qui disoit être tourmentée par un  
esprit invisible, sitôt qu'elle vouloit dormir

Or, escoutez, petits et grands,  
Un cas étrange et surprenant,  
Arrivé dedans cette ville,  
A l'endroit d'une jeune fille  
Qu'un lutin est venu saisir  
Pour en faire à son bon plaisir.

Les savans et les médecins  
Y ont perdu tout leur latin,

Car c'est un esprit qui frétille ;  
Il est souple comme une anguille,  
Et se glisse en catimini  
Sous sa jupe et sous son habit.

Dans le fauteuil et dans le lit,  
C'est là souvent qu'il fait du bruit ;  
Mais, comme un esprit qui badine,  
Il ne frappe qu'à la sourdine  
Et ne lui cause aucun ennui  
Que de gratter contre son huis.

Les uns disent que c'est un sort  
Qu'un amant qui l'aima très-fort  
Lui a donné par jalousie,  
Pour afin qu'on ne la marie  
A quelque autre trop vieux époux  
Qui ne seroit pas de son goût.

D'autres veulent que ce lutin  
Ne soit pas un vrai diabolin ;  
Mais un certain petit caprice  
Causé par un peu de malice,  
Et qu'un gros de matrimoine,  
Saura bien mettre à la raison.

Vous, pères, mères, honnêtes gens,  
Dont les filles passent vingt ans,  
Mettez-les bien vite en ménage ;  
Car si vous tardez davantage,  
Un lutin sans faute viendra  
Qui très-fort les lutinera.

Or, prions tous le Rédempteur,  
Et son esprit consolateur  
Qui console les pauvres filles  
Qui sont encore d'âge nubile,

Et qui souffrent un grand tourment  
En attendant le sacrement.

*Maurepas, III, 122.*

## LES CONTES

Orphelin sous un ciel avare,  
Radcliffe m'a donné son lait;  
Puis, de la reine de Navarre  
Je devins amant et varlet.  
Shérazade est ma favorite,  
Et la nuit, rimeur ennuyé,  
    Sur ma petite  
    Couche d'ermite,  
    Quand je m'agite,  
    Si par pitié  
La sultane entrerait chez moi, vite,  
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre  
Aux doux murmures du printemps,  
Bons amis, qui peuplez ma chambre,  
Parlez donc, j'écoute et j'attends.  
Tombant des tréteaux de la foire  
Ou glissant du sofa des cours,  
    Que votre histoire,  
    Soit blanche ou noire,  
    Chante la gloire  
    Ou les amours,  
Vieil enfant, je promets d'y croire :  
Contez amis, contez toujours.

En tremblant, voilà qu'un beau page  
A sa dame écrit ses douleurs ;

Il écrit, et sur chaque page  
Répand moins de vers que de pleurs.  
Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe ;  
Mais en roucoulant sous les tours,  
    Tendre colombe,  
    Quand il succombe,  
    Un baiser tombe  
    Sur ses yeux lourds.  
Ce baiser l'enlève à la tombe...  
— Contez amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,  
Vois, de sang les draps sont tachés ;  
Aux trous de la tapisserie,  
Vois les yeux des brigands cachés.  
Hélas ! suffoqué par la crainte,  
Contre eux il sanglote au secours !  
    Mais minuit tinte !...  
    De leur atteinte,  
    O vierge sainte,  
    Sauvez ses jours !  
— Rallumons notre lampe éteinte,  
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?  
Ce sont les nymphes d'un couvent.  
Long chapelet aux grains d'ivoire  
Que dévide un moine fervent.  
Le jour, en chaire, il moralise,  
Mais sans bruit, au déclin du jour,  
    Hors de l'église,  
    Il catéchise  
    Quelque Héloïse  
    En jupons courts...  
— Un instant, que j'embrasse Elise,  
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,  
Epanchons nos cœurs, et parlons  
De nos sœurs et de nos amantes.  
Parlons de cheveux noirs ou blonds.  
Doux secrets que le monde ignore,  
Allez, partez, les murs sont sourds.

En vain l'aurore,  
Qui vient d'éclorre,  
Brille et veut clore  
Nos longs discours.

Jusqu'à la nuit contons encore,  
Jusqu'à demain contons toujours.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

---

### LE POTAGE AUX HANNETONS

O temps des grands amours, ô jeunesse passée!...  
Le petit restaurant était au fond des bois.  
Quel calme!... Dans la soupe, aussitôt que versée,  
Un lot de hannetons s'abattaient chaque fois.

On les sentait craquer sous la dent agacée,  
Leurs pattes du palais éraflaient les parois,  
Comme un fil de la vierge, en la masse écrasée,  
Un long boyau filant s'enroulait à nos doigts.

Vous en souvenez-vous, ô ma maîtresse blonde,  
Combien l'odeur était âcre et nauséabonde?  
Et ce goût, qui toujours vingt-quatre heures vous suit!...

Ce sont des jours pourtant que je pleure, madame,  
Et leur souvenir tremble au lointain de mon âme,  
Comme une pure étoile en l'ombre de la nuit.

BAUDELAIRE.

---



## SUR UN BEAU TÉTON

O téton, le plus beau du monde,  
Comme lui de figure ronde ;  
O téton qui n'est pas mollet,  
Et qui, par ta blancheur extrême,  
Pourrais passer pour du lait même ;  
O téton que je ne puis voir  
Qu'à travers le jour d'un mouchoir,  
Et qui doit faire pâmer d'aise  
Celui qui te touche ou te baise ;  
Téton que l'on voit se hausser,  
Téton que l'on voit se baisser  
Au moment que Philis attire ;  
Qui pousses l'air qu'elle respire ;  
Téton dont le bout est vermeil ;  
Téton dont le bout est pareil  
A la framboise la plus belle  
Que produit la saison nouvelle ;  
Téton, quand on en vient à bout,  
Il semble que l'on ait dit tout.  
Mais pour t'achever de décrire  
Tu me permettras de te dire  
Que tu serais, sans ton jumeau,  
De tous les tétons le plus beau.  
Tu sembles t'enfler de colère  
Quand je te compare à ton frère,  
Mais il te ressemble à tel point,  
Qu'on ne vous discernerait point.  
Sans une agréable distance  
Qui forme votre différence.

SERCY.

## LE CUL DE CAMARGO

O toi, beau cul, qu'une gentille audace  
 Fait voltiger à nos yeux ebaubis,  
 Cul que Gruer contemple face à face,  
 Et qu'en l'orchestre, ainsi qu'au paradis,  
 Le vieux Rebel voit mouvoir avec grace ;  
 O cul sacré, que Cassini, dans peu,  
 Ira lorgner au nombre des étoiles,  
 Toi que le vol d'une menade en feu,  
 Offre déjà sans nuage et sans voiles ;  
 Mes yeux t'ont vu, beau cul, digne du jour  
 Où t'ont produit Terpsichore et l'Amour,  
 Reçois l'encens que ma main te dispense,  
 Cul de Cupis (1), que Voiture eût chanté,  
 Je te consacre à l'immortalité.  
 Mais dans la lice un cul rival s'avance :  
 Amour sourit, autour de lui flottant ;  
 Belle Sallé, faites-en voir autant,  
 A vous sans faute est le prix de la danse.

Attribué à l'abbé de GRÉCOURT.

(*Bibliophile fantaisiste*, p. 1.)

## CHANSON

Sur L'AIR D'Albaneze, *champêtre asyle*,  
 ou : *Dans cette aimable solitude*.

O toi qui n'eus jamais dû naître,  
 Gage trop cher d'un fol amour,  
 Puisses-tu ne jamais connoître

(1) Nom de la Camargo.

L'erreur qui te donna le jour !  
Que ton enfance  
Goûte en silence  
Le bonheur qui pour elle est fait,  
Et que l'envie  
Toute ta vie  
Ignore ou taise ton secret. (*Bis.*)

La nature, au nom de ta mère,  
T'offrira ses premiers bienfaits,  
Un air pur, un lait salubre,  
De doux fruits, un ombrage frais.  
Que ton enfance  
Goûte en silence, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,  
C'est l'honneur qui t'en fait la loi ;  
Ne crains pourtant pas l'indigence,  
L'amour l'écartera de toi.  
Que ton enfance  
Goûte en silence, etc.

Souvent une main inconnue  
T'offrira quelque don nouveau,  
En secret une mère émue  
Viendra pleurer sur ton berceau.  
Connois ta mère,  
L'honneur sévère  
Lui défend de se découvrir :  
Mais par tendresse,  
Mais par faiblesse  
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,  
Peut-être un jour tu la verras  
Tour à tour dans ses bras te prendre  
Et te remettre entre mes bras,

Connois ta mère,  
L'honneur sévère, etc.

Par le chevalier de BOUFFLERS (1).

---

### QUI PERD GAGNE

— Où donc courez-vous ? — Au Palais.  
Vous le savez, j'ai gagné mon procès.  
Pour avoir séduit Isabelle  
Je vais payer vingt mille écus comptant.  
— Vous appelez cela gagner ? — Assurément :  
Je ne craignais que d'épouser la belle !

HUBERT. (*Drôleries poétiques*. 1861.)

---

### FRAGILITÉ

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,  
Vous avez ce fatal pouvoir  
De nous jeter par un sourire  
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,  
Un regard distrait ou moqueur,  
Peuvent donner à qui vous aime  
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense,  
Car, grâce à notre lâcheté,

(1) Elle est adressée au fils naturel qu'il a eu de M<sup>me</sup> la princesse Cr<sup>\*\*\*</sup>, née San<sup>\*\*\*</sup> Do<sup>\*\*\*\*</sup>.

Rien n'égale votre puissance  
Sinon votre fragilité.

ALFRED DE MUSSET.

---

## UNE AVENTURE DE M. CARRÉ

MARCHAND BONNETIER

AIR : *Vive une femme de tête*

Oui, je porte un nom sans tache,  
Aux grands titres préféré.  
A la pointe Saint-Eustache  
On connaît Monsieur Carré.

Ma clientèle est fort bonne ;  
J'espère coiffer bientôt  
Les docteurs de la Sorbonne  
Et le bon roi d'Yvetot.

Je vends à plus d'une belle  
De très-jolis bas à jour,  
Et des bas de floselle  
Aux voltigeurs de l'amour.

Dans la chaleur qui m'entraîne  
Pour le musée en plein vent,  
De l'*Enlèvement d'Hélène*  
J'ai décoré mon auvent.

Ma femme fait ma marotte ;  
Elle plait par ses appas,  
Et dans le comptoir tricotte,  
Pour faire voir ses beaux bras.

La garde nationale,  
Par son exercice, nuit

A mon ardeur conjugale  
Qui se refroidit la nuit.

Pauvres maris que nous sommes !  
A la barrière on nous met ;  
Hier à celle des *Bons-Hommes*  
J'ai monté comme un *bizet*.

Je n'avais pu de la veille  
Visiter mon magasin ;  
Chez ma femme qui sommeille  
Je me rends de grand matin.

Je frappe, sonne et ressonne,  
Madame ne répond pas :  
" Ouvrez, dis-je, je l'ordonne,  
" Ou je vais faire fracas. "

Elle ouvre, mais quel scandale  
S'offre à mes yeux courroucés !  
Sur la couche nuptiale  
Deux oreillers sont froissés.

Je remarque sur la table  
Les débris d'un gros pâté,  
Auprès d'un vin délectable  
Dont je n'avais pas goûté.

Contre moi, quand tout complotte,  
Quand tout vient me tourmenter,  
J'aperçois une culotte  
Qui doit m'en faire porter.

Mais, pour moi quel rabat-joie !  
Ah ! je crains d'en trop savoir ;  
Mon fidèle Azor aboie  
A la porte du boudoir.

Je m'y porte à toutes jambes,  
Par la fenêtre je vois  
Un amant des plus ingambes,  
Qui se sauvait par les toits.

Que la foudre te confonde!  
Va, maudit ébouriffé ;  
Moi, qui coiffais tout le monde,  
A mon tour je suis coiffé.

M. CASIMIR-MÉNESTRIER.  
(*Enfant du Carnaval*, 1818.)

---

### LA GRISETTE

Oui, je suis grisette,  
On voit ici-bas  
Plus d'une coquette  
Qui ne me vaut pas.

Je suis sans fortune,  
Je n'ai pas d'aïeux ;  
Oui, mais je suis brune  
Et j'ai les yeux bleus...  
Oui, je suis, etc.

Un vieux duc me presse,  
Je résisterai,  
Et serai duchesse  
Lorsque je voudrai...  
Oui, je suis, etc.

Libre en ma demeure,  
J'écris à Julien :  
« Ah ! viens de bonne heure,

## OUI, JE SUIS GRISETTE

« Tu feras le mien... »  
Oui, je suis, etc.

On nous fait la guerre,  
Et pourtant, je crois,  
Nous n'en avons guère  
Qu'un seul à la fois...  
Oui, je suis, etc.

Moi, je fais l'épreuve  
D'un hymen complet,  
Et je deviens veuve  
Quand cela me plaît...  
Oui, je suis, etc.

Une prude jeûne  
Avec des façons,  
Et moi, je déjeune  
Avec des garçons...  
Oui, je suis, etc.

Pour avoir dimanche  
Bonnet et ruban,  
J'ai la robe blanche  
Que je mets en plan...  
Oui, je suis, etc.

Fi d'un bal qu'éclaire  
Le feu des quinquets!  
Vive la Chaumière!  
On a des bosquets...  
Oui, je suis, etc.

Je suis ouvrière,  
Voilà tout mon bien,  
Et j'aide ma mère  
Qui ne gagne rien...  
Oui, je suis, etc.



J'aurais bien su rendre  
Mon sort fortuné ;  
J'en ai tant vu vendre  
Ce que j'ai donné...  
Oui, je suis, etc.

Mais simple et modeste,  
Je ne veux pas d'or,  
Et ce qui me reste,  
Je le donne encor...

Oui, je suis grisette !  
On voit ici-bas  
Plus d'une coquette  
Qui ne me vaut pas.

FRÉD. DE COURCY. 1828.

### CONSEILS A UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme aimable et jolie,  
Je voudrais, Julie,  
Faire comme vous.  
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,  
A toute la terre  
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde  
Que ma taille ronde,  
Mes chiffons chéris ;  
Et de pied en cap être la poupée  
La mieux équipée  
De Rome à Paris.

Je voudrais garder, pour toute science,  
Cette insouciance  
Qui vous va si bien ;

Joindre comme vous, à l'étourderie  
 Cette rêverie  
 Qui ne pense à rien.

Je voudrais encor avoir vos caprices,  
 Vos soupirs novices,  
 Vos regards savants.

Je voudrais aussi, tant mon cœur vous aime,  
 Être en tout vous-même  
 Pour deux ou trois ans.

ALFRED DE MUSSET.

---

### A VEUILLOT

O Veuillot! plus immonde encore que sinistre,  
 Laid à faire avorter une ogresse, vraiment,  
 Quand on te qualifie et te nomme cuistre,  
*Istre* est un agrément.

VICTOR HUGO. (*Parnasse du XIX<sup>e</sup> siècle.*)

---

### HYMNE A LA VOLUPTÉ

O Volupté, mère de la Nature!  
 Belle Vénus, seule divinité,  
 Que dans la Grèce invoquait Épicure;  
 Qui du chaos chassant la nuit obscure,  
 Donnes la vie et la fécondité,  
 Le sentiment et la félicité,  
 A cette foule innombrable, agissante,  
 D'êtres mortels à ta voix renaissante:  
 Toi que l'on peint désarmant, dans tes bras,

Le Dieu du ciel et le dieu de la guerre,  
Qui d'un sourire écarte le tonnerre,  
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas  
Les doux plaisirs qui consolent la terre ;  
Descends des cieux, déesse des beaux jours,  
Viens sur ton char entouré des amours,  
Que les zéphirs ombragent de leurs ailes,  
Que font voler tes colombes fidèles,  
En se baisant dans le vague des airs.

Viens échauffer et calmer l'univers ;  
Viens : qu'à ta voix, les soupçons, les querelles,  
Le triste ennui, plus détestable qu'elles,  
La noire envie, à l'œil louche et pervers,  
Soient replongés dans le fond des enfers,  
Et garottés de chaînes éternelles.

Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix ;  
Que l'univers en aimant se maintienne.  
Jetons au feu nos vains fatras de loix,  
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.

VOLTAIRE.

## LA COMPLAINTÉ DU PRIX DE ROME

DANS L'AMOUR

PAROLES DE LEGOUVÉ, MUSIQUE DE PALADILHE

Oyez les tristes contre-temps  
D'un mélancolique jeune homme,  
D'un jeune homme de soixante ans  
Que l'on appelle un prix de Rome.

Dans ma jeunesse j'ai produit  
Un fruit merveilleux, magnifique,

Mais, hélas ! il eut, ce beau fruit,  
Un grand défaut !... il fut unique !

On ne le comparait jamais  
Qu'à la pomme des Hespérides !  
C'est toujours une pomme... mais  
Vieille pomme, pleine de rides !

Quel est ce produit étranger ?  
Une banane ? une patate ?  
Le fruit d'un nouvel-oranger ?  
Hélas ! non, c'est une cantate !

O cantate ! je te maudis !  
Grâce à toi parmi les illustres  
Pour un jour, je m'épanouis !  
Mais grâce à toi, depuis dix lustres,

Je suis à l'état de printemps !  
Je promets, je poins, je commence !  
Je suis l'aurore et l'espérance,  
Une aurore de soixante ans.

Voilà les tristes contre-temps  
Du sexagénaire jeune homme,  
Toujours à l'état de printemps  
Que l'on appelle un prix de Rome.



## L'INCRÉDULE

**P**apistes, Siamois, tout le monde raisonne ;  
L'un dit blanc, l'autre noir, et ne s'accordent point.  
Chacun des deux me dit : Ma croyance est la bonne !  
    Qui croirai-je du Talapoin,  
    Ou bien du docteur de Sorbonne ?

Aucun, mais je demande un juge sur ce point,  
Qui soit juge sincère et n'épouse personne.  
Ce sera le bon sens, qui leur dit en deux mots :  
Vous êtes, tous les deux, bien fourbes ou bien sots !

J.-B. ROUSSEAU.

---

## LE COCHE VERSE

CONTE

Par le coche une abbesse un jour  
Retournait dans son abbaye.  
Souvent cette abbesse jolie  
Voyageait au pays d'amour :  
De Jésus épouse infidelle,  
Parfois dans les bras d'un amant  
Elle manquait à son serment,  
Et du fruit défendu pour elle

Se nourrissait paisiblement.  
Je lui pardonne : elle était belle ;  
Tout est permis à la beauté,  
Tout est permis à la jeunesse ;  
Et c'est à la seule vieillesse  
De faire vœu de chasteté.

Le coche qui traînait ses charmes  
De laides femmes était plein :  
Difficile était le chemin.  
Le char pesant versa soudain,  
Et de ce troupeau féminin  
L'on peut deviner les alarmes.

Mille cris aigus et perçants  
Ont avertit le voisinage.  
On accourt : cocher et passants  
Réparent vite le dommage.  
Pieds, jambes, têtes, bras, enfin  
Tout ce qui tombe sous la main  
Est retiré par la portière,  
Et Dieu sait de quelle manière !

L'abbesse en ce commun effroi  
Criait : — Messieurs, prenez-y garde,  
Et qu'avec soin on y regarde :  
Les cuisses blanches sont à moi.

DE PARNY.

### LA GOURMANDISE

Par le sacriste était servie  
Sœur Macrine d'un vit de huit :  
A dix le père en Dieu le suit  
Et lui laisse encor de l'envie,

Un troisième vit, fier champion,  
Au père aussi dame le pion :  
C'est vit pied de roi, vit de suisse.  
Le jardinier est son héros ;  
Encor son vit n'est de service  
Que dans l'attente d'un plus gros.

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

---

### L'HONNEUR VILAIN

Par maint et maint clystere il gaigna maint escu  
Qui lui fit espouser une femme assez belle ;  
Pour la mettre en honneur il la fit damoiselle,  
Mais l'honneur est vilain quand il vient par le cu.

*Cabinet satyrique, II.*

---

### L'HEUREUX REFUS

Par mégarde j'allais baiser  
Cette Lise, qui n'est plus Flore :  
Elle daigne me refuser ;  
Je vois que Lise m'aime encore.

*Epigr. d'Ec. LE BRUN.*

---

### SUR UN TABLEAU DU POUSSIN

Parmi les sacrements dont l'élégant Poussin  
Sur la toile exprima le divin caractère,  
Au mariage seul ni son docte dessin,

Ni son art n'ont forcé la critique à se taire.

Tiens-toi, lecteur, pour avisé,  
 Considérant cette aventure,  
 Qu'un mariage est mal aisé  
 A faire bon, même en peinture.

PANARD. (*Anthologie française*, 1816.)

## LES DEUX PSYCHÉS

Par passe-temps un cardinal oyait  
 Lire les vers de Psyché, comédie ;  
 Et les oyant, pleurait et larmoyait,  
 Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.  
 — Quoi ! Monseigneur, à cette rapsodie,  
 Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché,  
 Et l'autre jour, au Martyre prêché  
 De Saint-Laurent, parûtes si paisible !  
 — Ho, ho, dit-il, tudieu ! cette Psyché  
 Est de l'Histoire, et l'autre est de la Bible.

J. B. ROUSSEAU. (*La Lyre gaillarde*.)

## CHARITÉ DES DAMES DE...

Par principe de charité  
 Dans le cœur femelle incrusté,  
 Le beau sexe de cette ville  
 Compâtit tant aux souffreteux,  
 Qu'entre elles c'est à qui mieux mieux  
 Suivra les lois de l'Évangile  
 Et soulagera son prochain ;  
 Par quoi tout va son petit train.



Serait-ce pas commode affaire,  
Qu'ainsi partout, on voulut faire ?

PIERRE BRUSSEL (*Promenade, etc.*)

---

## LA PROMENADE SENTIMENTALE

OU

LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT

Partant pour la Villette,  
Le jeune et beau François,  
Dit un jour à Fanchette :  
« Veux-tu t'en v'nir au bois ? »  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour prom'ner sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent, l'temps s'barbouille,  
Si ben qu'ça tombe à seau,  
Et qu'l'averse les mouille,  
Qu'tout collait sur leur peau.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour sécher sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,  
Passant d'avant z'un bouchon,  
D's'y rafraîchir d'queuq' chose,  
N'fût-ce q'd'un pied d'cochon.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour traiter sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

De son cou blanc comm' cire,  
L'vent fait voler l'mouchoir,  
Et j'n'ai pas besoin d'dire  
Tont c'que ça laisse voir.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour voiler sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Bentôt novell' disgrâce !  
En sautant un ruisseau,  
L'sabot d'Fanchette s'casse,  
Et v'là son pied dans l'eau.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour chausser sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche !  
L'parasòl d'un benêt  
D'l'a pauv' Fanchette accroche  
Et déchire l'bonnet.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour coiffer sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu'Fanchette endève  
L'carrosse d'un péquin  
D'un coup d'brancard lui crève  
Tout l'dos d'son casaquin.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour nipper sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,  
Sur Fanchett' s'élançant,

L'y caresse la joue,  
Qu'elle en est toute en sang.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour panser sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

La voyant z'évanouie,  
Chacun dit qu'un mat'las,  
La rendra z'à la vie,  
V'là François dans d'beaux draps !  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour coucher sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,  
Et l'y d'mand' par pitié,  
Qu'pour prix de tout' sa peine,  
All' devienne sa moitié.  
Va donc, z'amant fidèle,  
Dit-elle en s'r'habillant,  
Faut, pour avoir une belle,  
Avoir queuq' sous vaillant.

*Envoi z'aux z'amateurs*

V'là ma chanson finie,  
Mais com' c'n'est pas l'Pérou,  
A tout' la compagnie,  
Moi, j'la donn' pour un sou ;  
Et faut qu'l'amant fidèle,  
Qui r'fus'rait z'en passant  
D'en régaler sa belle,  
N'ait pas un sou vaillant.

DÉSAUGIERS.

## LE SÉDUCTEUR CONVAINCU

Partout on crie à la séduction ;  
 C'est quelquefois à tort. Une donzelle,  
 Sur ce chapitre, intentait action  
 A certain gars qui démentait la belle.  
 Aucune preuve... aucun témoin... le cas  
 Était douteux... Pour sortir d'embarras,  
 On les appelle ensemble, on les confronte.  
 — Quoi ! dit la fille, oses-tu, libertin,  
 Nier la chose ? Ah ! rougis, meurs de honte,  
 Tu m'as séduite encore ce matin !

*Drôleries poétiques.*

---

Par un matin, d'une jeune dévote,  
 Frère Richard le petit cas oyoit,  
 Et par un trou promenoit sous sa cotte  
 Sa douce main dont il la chatouilloit,  
 De quoi la niaise en larmes lui disoit :  
 — Priez pour moi... mon père... je suis morte.  
 Le diable m'entre... au corps... par cette porte  
 Que vous savez. — Gardez de résister,  
 Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte,  
 Quand dans tel lieu sera las d'habiter.

---

## BADINAGE IN-PROMPTU,

en voyant la statue de la Pucelle d'Orléans dans la place  
 publique de cette ville

Passants, respectez celle  
 Que vous voyez céans,

C'est la seule pucelle  
Qui soit dans Orléans.

*Étrennes gaillardes*, 1784, p. 20.

## LE JACQUEMARD DE SAINT-PAUL

Passons, et d'un crayon fidelle,  
Peignons à la postérité  
Ce Gaudenot (1) emmaillotté,  
Qui fait là-haut la sentinelle :  
Que les dames ont mis ton nom,  
Jacquemard, dans un beau renom,  
Et qu'elles aiment à l'entendre ;  
Non pas qu'il soit si doux qu'on dit,  
Mais à cause qu'il se peut prendre,  
Par métaphore, pour un vit.

CL. LE PETIT. (*Chronique scandaleuse*, XCIII.)

Paul ne termine rien et Paul commence tout,  
Je ne crois pas que Paul achève quand il fout.

Trad. de Martial. (*Pièces désopilantes*, 1867.)

## PENDANT LA GUERRE DE 1870

Pendant la dernière guerre,  
Le même hôpital recueillit

(1) *Gaudenot*, du latin *gaude nos*, est synonyme de *godemiché*, magot, figure grotesque, marmouset.

Un uhlan à l'humeur guerrière,  
Un mobile aimable d'esprit.

Lorsque vint la convalescence,  
Piqué d'un lubrique aiguillon,  
Le mobile prit la licence  
D'embarguer son compagnon.

Et sourd aux cris dont il l'assomme,  
Il dit dans son lascif élan,  
Je puis t'estimer en tant qu'homme  
Mais j'te méprise en tant qu'ulhan (1) !!!

*Anonyme très connu.*

## LE BOUILLON

Pendant l'hiver (notez l'époque)  
Un jour Guillot de froid transi,  
Et pressé de la faim aussi,  
Revint des champs à la bicoque.  
Un plantureux potage, en riant appareil,  
Fumait, en attendant, dans une large écuelle.  
Gillette, fraîche jouvencelle,  
Sœur du manant, avait un lot pareil.  
L'innocente femelle alors troussait ses cottes,  
Les levant un peu plus que jeu :  
C'était pour profiter d'un assez mauvais feu  
Qui n'était fait qu'avec des mottes,  
Et pour ranger sur ses genoux  
Une pyramide de choux.  
Guillot imite la femelle.  
Même il avait encor de meilleures raisons  
Pour apporter vers les tisons

(1) T'enculant.

Son potage et son escabelle.  
Guillot ne songeait, au moment,  
Qu'à dévorer son restaurant.  
Le diable, qui de tout se mêle,  
Et principalement entre mal et femelle,  
Conduisit, comme par hasard,  
D'abord l'indifférent, puis l'avidé regard  
Sur la cuisse ronde et polie.  
Jamais ne fut morceau plus délicat ;  
Un lis aurait eu moins d'éclat.  
Plus loin, perspective jolie :  
Là, sur les bords d'un vif émail,  
Il vit cette grotte enchantée  
Par qui Vénus est tant vantée,  
Et tout l'amoureux attirail.  
Enfin en promenant sa vue,  
Il découvrit jusqu'au bosquet touffu,  
Qui jusque-là n'avait été tondu,  
Et dont l'ombre couvrait une plage dodue.  
Dans l'interim Guillot sentit  
Priape, qui se dégourdit  
Jusques au point d'aller insulter son écuelle  
Qui, stable auparavant, chancelle,  
Le camard ignore la loi  
Par qui notre mère nature  
Est souvent mise à la torture,  
Et met scrupule en désarroi.  
Guillot trémousse et se remue  
Pour donner à sa soupe un autre fondement ;  
Mais l'incestueux mouvement,  
Causé par tant d'objets qui lui frappaient la vue,  
Ne le permet aucunement.  
Ma mère, cria-t-il dans cette peine extrême,  
Dites donc que ma sœur baisse son cotillon :  
Car, s'il demeure encor de même,  
Je répandrai tout mon bouillon.

GRÉCOURT.

Penseriez-vous que dans un lit  
 Cette fille fist la farouche ?  
 Elle sçait bien manier un vit  
 Et mettre la langue à la bouche.

Par MOTIN. (*Parn. satyr. II, 24.*)

### BLASON DU PET ET DE LA VESSE

Pet furieux, et vous, Vesse autentique,  
 Qui bataillez, pour la chose publique,  
 Du trou du cul à l'encontre du nez,  
 Je sens mes doigts tremblans et estonnez,  
 En commençant d'escripre vos louanges.  
 Ce nonobstant, vos haults faitz non estranges  
 M'ont asseuré et mis en appetit  
 D'en mettre en vers au moins quelque petit.

O doncques, Pet bruyant et plein d'audace,  
 Garde n'avez que le nez vous defface ;  
 Vienne hardyment, luy et tous ses suppostz,  
 Jà n'obtiendra vos sieges et repos,

Et s'il se plainct des fins tours de la Vesse,  
 La disant traistre et que, plus par finesse  
 Que par vaillance, elle gaigne sur luy,  
 Bien se declaire avoir le cueur failly  
 De la blasmer de ce qu'elle ne trousse  
 Et que le vainq, sans plus, quand elle poulse.

Vaut-il pas mieulx vaincre ainsi doucement,  
 Que canonner et peter rudement ?  
 Je dy que si, veu que d'ung seul tonnerre  
 Que faict le cul, fuyt la pouldre et la terre,



Voire le poil dont il est atourné  
Tremble de peur, tant se trouve estonné.

Vray est qu'un Pet d'un cul qui a beau marge  
Fait bon ouyr, et le corps fort descharge ;  
Mais si la Vesse est coulisse à sortir,  
Non moins que luy, ou plus, se faict sentir :  
Dont l'ung vault l'autre et n'est qui sceut eslire,  
N'au vray choisir, le meilleur ou le pire,  
Et en tous temps et lieux ont liberté  
D'user toujours de leur auctorité,  
Sans exempter pape, roy, duc ne prince ;  
Tout leur est ung autant que le plus mince.

Doncq de rechef, o gros Pet de prouffit,  
Pet où le sens de plusieurs ne souffit,  
Pour collander assez, vous et la Vesse,  
Pet de nourrice, alors que son filz berce,  
Pet de tripiere et Vesse de nonnain,  
Pas n'a grand froid qui vous a dans son sain.  
Vesse eschauffant les reins de ma maistresse,  
En vous louant excusez ma simplesse,  
Car de sçavoir ay grand nécessité,  
Pour vous louer comme avez merité.

Pet conculcant ce qu'au chemin rencontre,  
Bien entonné en voix de haulte contre,  
Non point chantant gresle à ton de faulset,  
Car entre gens on n'entend rien que c'est ;  
Ne ung Pet aussi, d'un grand tas de facheuses,  
Serrant le cul, tranchant des precieuses,  
Mais un pet rond, hardy, qui rien ne crainct,  
Non point un Pet fainct, fardé, ne contrainct.  
Vesse flairant comme un Pet de bergere,  
Pet parfumant le con d'une lingere,  
Vesse venteuse, et vous, Pet fouldroyant,  
Que mainte dame au nez lasche en riant ;

Vesse en soufflant roide et impetueuse :  
 Aucunes fois aquatique et fangeuse,  
 Pet bondissant hault et cler sans discord,  
 Tousjours joyeux, chantant jusqu'à la mort :  
 Vous estes deux d'une valeur immuable,  
 Et de puissance et force inexpugnable.

EUSTORG DE BEAULIEU. (*Bibliophile fantaisiste.*)

---

### D'UNE BOSSUE MARIÉE A M. DE LA TOUR

Petite elle est, mais elle est forte,  
 Et n'en veux preuve plus avant :  
 Sur son dos un mont elle porte  
 Et une tour sur le devant.

*Labyrinthe d'amour.*

---

### ÉOLIENNES

CHŒUR

Pétons avec fracas ;  
 Jamais de vesse  
 Traïtesse.  
 Pétons avec fracas,  
 La gaité veut des éclats.

Vive la pétomanie !  
 Tous les péteurs sont gens francs .  
 Vouons à l'ignominie  
 La vesse et ses adhérents.

Partout le rire accompagne  
 Du pet les airs sans façon ;

Il part, tel que le champagne,  
Qui, joyeux, chasse un bouchon.

Les rois pètent sur le trône,  
Les bergers sur le gazon ;  
Et quand là-haut Jupin tonne,  
C'est qu'il pète en faux bourdon.

Ses petades vengeresses  
Font trembler les scélérats ;  
S'il ne faisait que des vesses,  
Les méchants n'entendraient pas.

Fier et libre, de la presse  
Le pet veut la liberté ;  
Comme un ministre, la vesse  
Veut fuir la publicité.

Quand la vesse scélérate  
Dans l'ombre se glisse... eh bien !  
Au grand jour le pet éclate ;  
L'honnête homme ne craint rien.

Le pet dit : Sonnez, trompettes ;  
Il vole au bruit du clairon.  
La vesse en notes, secrètes,  
Prélude à la trahison.

Le pet au front d'une belle  
Verse une aimable rougeur ;  
C'est Zéphyr qui d'un coup d'aile  
Double l'éclat d'une fleur.

Le pet aussi fut par l'homme  
Mis au rang des immortels ;  
A-t-on oublié qu'à Rome  
Le dieu Pet eut des autels ?

Pétons avec fracas, etc.

*Deuxième éolienne*

## CHŒUR

Vessons, vessons tout bas ;  
Qu'en tous lieux sans cesse  
On vesse ;  
Vessons, vessons tout bas ;  
Le sage fuit le fracas.

Gloire à la vessomanie !  
Que la vesse a de douceur !!!  
En vain on la calomnie ;  
Sans elle point de bonheur.

La vesse en qualité gagne  
Tout ce qu'en bruit perd le pet :  
Du chambertin le champagne  
N'aura jamais le bouquet.

Devant les grands, les puissances,  
Le pet ose s'écrier :  
Mais, plus souple, aux circonstances  
La vesse sait se plier.

Voyez le pet fanatique  
Semer la division,  
Quand la vesse politique  
Ménage l'opinion.

Dans son inquiet délire  
Le pet se croit tout permis ;  
Mais la vesse ne soupire  
Que pour un cercle d'amis.

En vain un laurier classique  
Vise le pet orgueilleux ;  
La vesse a du romantique  
Tout le charme vaporeux.

Le pet vante sa prouesse...  
Que de fois, dans le danger,  
Ne le vit-on pas en vesse  
Trop heureux de se changer !

Le pet, par trop de jactance,  
Du bien qu'il fait perd le fruit ;  
La vesse est la bienfaisance,  
Elle soulage sans bruit.

La vesse, simple et discrète,  
De sa pudeur s'embellit,  
Et comme la violette,  
Son parfum seul la trahit.

Vessons, vessons tout bas, etc.

*Troisième éolienne*

CHŒUR

Pétons avec fracas,  
Qu'avec ivresse  
L'on vesse !!!  
Pétons avec fracas,  
Et parfois vessons tout bas.

Pourquoi diviser l'hommage  
Que tous deux ont mérité ?  
Si le pet est le courage,  
La vesse est la volupté.

Que fièrement le pet parte !  
Ah ! la vesse a bien son prix !  
Et si l'on pétait à Sparte,  
L'on vessait à Sybaris.

L'un est la voix de la guerre,  
L'autre est l'accent du désir ;

On pète dans la colère ;  
On vesse dans le plaisir.

Pétons avec fracas, etc.

ANONYME.

## SUR LOUIS XIV ET MADAME DE MAINTENON

AIR : *De tous les capucins du monde.*

Peut-on, sans être satirique,  
Rire d'un règne si comique ?  
Voyez cette sainte putain  
Comme elle gouverne l'empire,  
Si nous ne mourrions de faim,  
Il en faudrait crever de rire.

*Mémoires de Maurepas.*

## SUR UN PET LASCHÉ EN BONNE COMPAGNIE

### STANCES

Philis, effacez la rougeur  
Qu'une trop sévère pudeur  
A peinte sur vostre visage ,  
Laissez dire le médisant :  
Pour atteindre un long et bel âge  
Il faut donner à son cul vent.

Cet accident n'est pas mortel,  
Il n'est rien de si naturel,  
Ni certes de plus ordinaire.

Hé ! que vous peut-on reprocher,  
Sinon d'avoir mis en lumière  
Ce qu'un scrupule fait cacher ?

Une autre, plus fine que vous,  
Eut serré cuisses et genoux,  
Pour le convertir en femelle ;  
Mais, fi de gens si raffinez !  
Ce qu'à l'oreille l'on nous cele  
Nous couste bien plus cher au nez.

L'occasion prise au collet,  
Vous entonnastes le motet,  
Comme nous gardions le silence,  
Et chacun resta convaincu  
Que l'on devoit telle audience  
Aux doux accens de vostre cu.

Ah ! Philis, ce beau ton de voix  
Nous réduisit tous aux abois  
Et sortit avec tant de grace,  
Que je m'escriay tout confus  
Heureux, avecque cette basse,  
Qui pourra faire le dessus !

Mais, ô folle exclamation !  
N'entrons point en tentation  
Sur si délicate matiere ;  
Autant en emporte le vent !  
Si Philis ouvre le derriere,  
C'est pour mieux fermer le devant.

SERCY. (*Bibliophile fantaisiste.*)

---

## STANCES

Sur le cul de mademoiselle de Marolles, dont la juppe fut  
retroussée en versant dans un carrosse, à la campagne

Philis, je suis dessous vos loix,  
Et sans remede à cette fois,  
Mon ame est vostre prisonniere :  
Mais sans justice et sans raison,  
Vous m'avez pris par le derriere,  
N'est-ce pas une trahison?

Je m'estois gardé de vos yeux ;  
Et ce visage gracieux  
Qui peut faire paslir le nostre,  
Contre moy n'ayant point d'appas,  
Vous m'en avez fait voir un autre ;  
Dequoy je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur :  
Ses attraits percèrent mon cœur,  
Ma liberté se vit ravie ;  
Et le méchant en cet estat,  
S'estoit caché toute sa vie,  
Pour faire cet assassinat.

Il est vray que je fus surpris,  
Le feu passa dans mes esprits,  
Et mon cœur autrefois superbe,  
Humble se rendit à l'Amour,  
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,  
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil confus dans les Cieux,  
En le voyant si radieux,



Pensa retourner en arriere,  
Son feu ne servant plus de rien ;  
Mais ayant veu vostre derriere,  
Il n'osa plus montrer le sien.

En découvrant tant de beautez,  
Les Sylvains furent enchantez,  
Et Zephyre voyant encore  
D'autres appas que vous avez,  
Mesme en la présence de Flore,  
Vous baisa ce que vous sçavez.

La Rose, la reyne des fleurs,  
Perdit ses plus vives couleurs,  
De crainte l'œillet devint blesme,  
Et Narcisse alors convaincu,  
Oublia l'amour de soi mesme,  
Pour se mirer en votre cu.

Aussi rien n'est si précieux,  
Et la clarté de vos beaux yeux,  
Vostre teint qui jamais ne change,  
Et le reste de vos appas,  
Ne méritent point de louange  
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts  
Qui me causeront mille maux,  
Car il est farouche à merveilles :  
Il est dur comme un diamant,  
Il est sans yeux et sans oreilles,  
Et ne parle que rarement.

Mais je l'ayme, et veux que mes vers,  
Par tous les coins de l'Univers,  
En fassent vivre la mémoire,

Et ne veux penser désormais  
 Qu'à chanter dignement la gloire  
 Du plus beau cu qui fut jamais.

Philis, cachez bien ces appas,  
 Les mortels ne dureroient pas,  
 Si ces beautez estoient sans voiles ;  
 Les Dieux qui regnent dessus nous,  
 Assis là-haut sur les Estoiles,  
 Ont un moins beau siège que vous.

VOITURE.

---

### DE PHILIS ET MARTIN

Philis, la nuit première avoit  
 Le cas si breneux d'avanture,  
 Que Martin à peine pouvoit  
 Ouvrir le guichet de nature.  
 C'est que petite est la serrure.  
 Non, dit Martin, tout au rebours ;  
 La ville est grande, je m'assure,  
 Qui a de si sales faux-bourgs.  
 Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des Muses*, p. 96.)

---

### CONTE

Pierre et Margot, pleins de luxure,  
 Batifolant à l'encoignure  
 D'un passage, où maint survenant  
 Eût pu les voir se démenant ;  
 Pierrot sans soins ni prévoyance,  
 Avec son engin rubicond,

Veut, se dit-il, entrer en danse ;  
Mais Margot, peureuse, répond :  
— Si quelqu'un nous voyait aux prises ?  
Le monde est gausseur et malin ;  
Il faut nous garrer des surprises.  
Le rustaud poursuivant son train,  
Dit : — Hé bien ! j'aurai l'œil à gauche,  
Toi, vise à droite. Elle y consent.  
Il vous la trousse, et la poussant  
Contre une borne, la chevauche.  
La ribaude, à ces durs assauts,  
Remuant et croupe et gigots,  
Et sentant venir la déroute :  
— Oh ! dit-elle en roulant les yeux,  
Pierrot, fais le guet pour nous deux,  
Car, pour moi, je n'y vois plus goutte.

*Le Joujou des demoiselles. 1757.*

---

## LA CONSANGUINITÉ

Pierrot, dispos et réjoui,  
Lorgnant de près les épousailles,  
Se présentait aux fiançailles  
Pour s'essayer à dire oui.  
Entre vous deux, leur dit le prêtre,  
Consanguinité pourrait être ?  
Ce qu'il en est, dites-le-moi.  
— Dà, dit Pierrot, entre les seigles,  
Un jour m'arrivit, sur ma foi,  
D'la foutre un tantet dans ses reigles.

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

---

## LA NÉCESSITÉ DE LIRE LES PLACETS

Placet en main, gentille aventurière  
 Eut de Sartines audience un beau soir ;  
 De son œil vif l'efficace prière,  
 En sa faveur dispose l'homme noir  
 Qui doucement vous l'entraîne au boudoir.  
 Sur un sopha la belle tombe et crie :  
 « Eh, monseigneur ! lisez donc le placet ? »  
 Puis en pâmant, elle dit : C'est... c'est... c'est...  
 Contre Préval qui ne m'a point guérie (1).

P. D. E. LEBRUN. *Bibliophile fantaisiste*, p. 190.

---

Pleust à Dieu qu'eusse autant d'argent  
 Ou de pièces d'or, mes fillettes,  
 Que vous avez par vostre art gent  
 Fait branler de fers d'esguillettes !

*Labyrinthe d'amour.*

## L'ÉTEIGNOIR

Plus d'un auteur, dans son délire,  
 Chanta l'amour, chanta le vin,  
 D'autres savent monter leur lyre  
 Pour un sujet triste ou badin.  
 Moi je vais chanter et pour cause,  
 Certain bijou bordé de noir ;  
 Puis en dedans de couleur rose }  
 Ce bijou, c'est un éteignoir. } *bis*

(1) Préval, célèbre médecin du temps.

Un soir je rencontre une fille  
Qui portait ce bijou précieux.  
Dans ma main ma chandelle brille,  
Le hasard me servit au mieux.  
Et puis, je lui dis : O ma belle,  
Comble mes vœux, et dès ce soir  
Eteins le feu de ma chandelle  
A l'aide de ton éteignoir.

Je veux te rendre ce service,  
Me dit-elle d'un air charmant  
Je suis peut-être un peu novice,  
Mais je me fie à mon amant.  
Brûlant d'une flamme nouvelle,  
J'approche, tout rempli d'espoir,  
Mais trop grosse était ma chandelle  
Ou trop petit son éteignoir.

Cette impossibilité m'irrite,  
D'une main je prends l'éteignoir,  
Et pour en finir au plus vite,  
J'enfonce, ah ! dam ! il fallait voir.  
Achève, achève, me dit-elle,  
As-tu donc un divin pouvoir ?  
Je sens s'allonger ta chandelle  
Et s'agrandir mon éteignoir.

Le lendemain, le même ouvrage  
Nous occupa quelques instants.  
Pendant six mois, avec courage,  
A ce jeu nous fûmes constants.  
Malgré notre ardeur mutuelle,  
Je m'aperçus qu'un certain soir  
Trop petite était ma chandelle  
Ou trop grand était l'éteignoir.

Si même chose vous arrive,  
 Amant, pour être à l'unisson,  
 Tenez-vous bien sur le qui-vive  
 Et suivez toujours ma leçon.  
 Dût-on vous traiter d'infidèle  
 Dans le fond d'un gentil boudoir,  
 Amante, changez de chandelle,  
 Ainsi que l'amant d'éteignoir.

*Chanson belge populaire et moderne.*

### LE BIEN VIENT EN DORMANT

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,  
 Catin desus son lit dormoit à demi-nue,  
 Dans un état si beau qu'elle eût même tenté  
 L'humeur la plus pudique et la plus retenue.  
 Sa juppe permettoit de voir en liberté  
 Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,  
 Le centre de l'amour et de la volupté,  
 La cause du beau feu qui m'enflamme et me tue.  
 Un si sensible objet, en cette occasion,  
 Bannissant mon respect et ma discrétion,  
 Me fit foutre à l'instant cette belle dormeuse.  
 Alors elle s'éveille à cet effort charmant,  
 Et s'écrie aussitôt ; — Ah ! que je suis heureuse !  
 Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant.

Pour moi, père Joly, vous direz une messe.  
 Voici cinq francs. — Pourquoi ? — Pour avoir un enfant.  
 — Suivez-moi, belle dame, et gardez votre pièce :  
 Je puis bien, sans le ciel, vous faire ce présent.

*Am. sérieux et badins, p. 35.*



## REMEDE A LA TENTATION

**Q**uand de la chair le fougueux aiguillon  
Se révoltant veut forcer sa prison,  
Que faites-vous demandoit certain frère  
A son prieur ? je me mets en prière,  
Répondit-il ; moi je me jette à l'eau,  
Dit un béat : moi, dit le jouvenceau,  
Parbleu, messieurs, pour une bagatelle  
Je n'y sais pas chercher tant de façons,  
Je vais au but et pour toute raison  
Au malin corps fais sauter la cervelle.

*Légende joyeuse. 1764.*

## ÉPIGRAMME

Quand Jean, si rempli d'amitié,  
Nomme sa femme sa moitié,  
Je trouve qu'il a bonne grâce ;  
Car sitôt qu'il est endormi,  
Un autre succède à sa place.  
Elle n'est à lui qu'à demi.

MALLEVILLE.

## CHANSON NOUVELLE

Quand j'estoye petite garce,  
Las que devint mon cotillon ;  
L'on m'envoyait garder les vaches  
Au verd buisson, mon cotillon ;  
Danser sus mon buissonnet,  
Las ! que devint mon cotillonnet ?

L'on m'envoyait garder les vaches,  
Las ! que devint mon cotillon ?  
Je n'allais pas garder les vaches  
Au verd buisson, mon cotillon, etc.

Je n'allais pas garder les vaches,  
Las ! que devint mon cotillon ?  
Je m'en allay jouer sur l'herbe  
Au verd buisson, etc.

Je m'en allay jouer sur l'herbe,  
Las ! que devint mon cotillon ?  
Et mon amy si me regarde  
Au verd buisson, etc.

Et mon amy si me regarde,  
Las ! que devint mon cotillon ?  
Que fais-tu là, mauvaise garce ?  
Au verd buisson, etc.

Que fais-tu là, mauvaise garce,  
Las que devint mon cotillon ;  
Mon père avoit quatre vaches  
Au verd buisson, etc.



Mon père avoit quatre vaches,  
Las que devint mon cotillon ;  
Et ma mère vingt et quatre,  
Au verd buisson, etc.

Et ma mère vingt et quatre,  
Las que devint mon cotillon ;  
Et je les mis en herbage  
Au verd buisson, etc.

Et je les mis en herbage,  
Las que devint mon cotillon ;  
Ma fille, mais que tu sois sage,  
Au verd buisson, etc.

Ma fille, mais que tu sois sage,  
Las que devint mon cotillon ;  
Tu les auras en mariage  
Au verd buisson, etc.

Tu les auras en mariage,  
Las que devint mon cotillon ;  
Mère n'y seray point sage  
Au verd buisson, etc.

Mère n'y seray point sage,  
Las que devint mon cotillon ;  
Car j'ay perdu mon pucelage  
Au verd buisson, etc.

Car j'ay perdu mon pucelage,  
Las que devint mon cotillon ;  
A ung garson du village,  
Au verd buisson, etc.

A ung garçon du village,  
 Las que devint mon cotillon ;  
 Je l'ay baillé pour un fromage  
 Au verd buisson, etc.

Je l'ay baillé pour un fromage,  
 Las que devint mon cotillon ;  
 Je le mis sur une table  
 Au verd buisson, etc.

Je le mis sur une table,  
 Las que devint mon cotillon ;  
 Nostre chat vint qui le happe  
 Au verd buisson, etc.

Nostre chat vint qui le happe,  
 Las que devint mon cotillon ;  
 Au chat, au chat, malle rage,  
 Au verd buisson, etc.

Au chat, au chat, malle rage,  
 Las que devint mon cotillon ;  
 Tu as mangé mon pucelage  
 Au verd buisson, mon cotillon ;  
 Danser sus mon buissonnet,  
 Las que devint mon cotillonnet?

(Sensuyt plusieurs belles chansons fort  
 joyeuses. 1543.)

---

### A MIMI

AIR : *Tien voilà ma pipe, etc.*

Quand je t'aurai, Mimi,

Je t'aurai bientôt mis ;  
Et quand je t'aurai mis,  
J'aurai bientôt remis.  
Quand j'aurai mis, remis,  
Autant que j'ai promis,  
Je t'aimerai, Mimi,  
Comme avant d'avoir mis.

LE CHEV. DE BOUFFLERS. (*Contes théologiques.*)

---

### A ANGÉLIQUE

Quand je te caresse, Angélique,  
Tu dis que ma barbe te pique ;  
Aymes-tu tant le poil follet ?  
Baise le trou par où je pette  
Et si tu n'en es satisfaite,  
Fais-toy baiser par mon vallet.

Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des muses.*)

---

### ÉPIGRAMME

Quand la beauté que l'on aime,  
N'a enjouement ni esprit,  
Notre amour, fût-il extrême,  
Rapidement s'évanouit.  
Le cœur, bientôt infidèle,  
Ressent le dégoût, l'ennui  
Et raison brise, avec lui,  
Le vain nœud formé sans elle.

LEBRUN.

---

## ÉPIGRAMME

Quand les Français à tête folle  
 S'en allèrent dans l'Italie,  
 Ils gagnèrent à l'étourdie  
 Et Gène, et Naple, et la vérole.  
 Puis ils furent chassés partout,  
 Et Gène et Naple on leur ôta :  
 Mais ils ne perdirent pas tout,  
 Car la vérole leur resta.

VOLTAIRE. (*Œuvres compl. t. XIV.*)

---

## EPIGRAMME

Quand les mules seront sans vice,  
 Les chiens sans puces en juin,  
 Et les couleuvres sans venin,  
 Les femmes seront sans malice.

Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des muses.*)

---

## L'AMOUR AUX CHAMPS

*Églogue*

Quand les petites glaneuses  
 Vont par troupes dans les blés,  
 Des bandes aventureuses  
 De jeunes gars affolés  
 Les suivent près des javelles,  
 Du regard leur disant : Viens !  
 Car ces ruches parallèles  
 Sont toutes nids à chrétiens.

Ils n'ont souci, je le jure,  
Ni de chaumes, ni de grain ;  
Ils errent à l'aventure,  
Jetant au vent le chagrin ;  
Enfilant chansons nouvelles,  
Frais baisers et coëtera,  
Ou caquetant des prunelles  
Aussi bien qu'à l'Opéra.

C'est là, sur la paille nue,  
Que de robustes amours,  
Dans une langue connue,  
S'expriment sans longs détours.  
La beauté n'est pas coquette,  
Le galant n'est pas gourmé ;  
C'est à la bonne franquette  
Qu'on aime et qu'on est aimé.

Aimer n'est pas un mot sombre  
Chez ces innocents qui n'ont  
Pas de passions dont l'ombre  
Leur laisse une trace au front.  
Leur amour est un échange  
De caresses, de plaisir,  
Ou c'est un heureux mélange  
Des deux sexes, pour jouir.

— Ça, veux-tu que je te baise ?  
Dit franchement le garçon.  
— S'il te plaît, moi j'en suis aise ;  
Mais qui paira la façon ?  
— Bête ! c'est monsieur le maire,  
Il est pour ce breveté !  
Combien d'enfants a fait faire  
Ce mot de sécurité !

Une noble demoiselle,  
 Qu'on cuirasse de pudeur,  
 A toucher est plus rebelle,  
 Je ne parle pas du cœur.  
 On s'en fait un monstre étrange,  
 Et, sauf son médecin, nul  
 Ne peut croire que cet ange  
 Ait, comme toute autre, un cul !

Mais aux champs une fillette  
 Se fait volontiers trousser,  
 Chacun sait comme elle est faite,  
 Se cachant peu pour pisser.  
 Sans rougir de la nature,  
 Le cul, pour elle, et le con  
 Font aussi noble figure  
 Que le nez ou le menton.

## MORALITÉ

Les petites paysannes  
 Qu'on patine au coin d'un mur,  
 Ont, plus que les courtisanes,  
 Fesse ferme et téton dur.  
 Pourtant il leur manque, en somme,  
 Ce qui vaut bien un écu,  
 De savoir sucer un homme  
 Et de se laver le cu.

DE LA FIZELIÈRE.

## ZON, ZON

AIR : *Et non, non, non, ce n'est pas là Ninette*

Quand on a su toucher  
 Le cœur de sa bergère,

On peut bien s'assurer  
Du plaisir de lui faire...

Et zon, zon, zon,  
Lisette, ma Lisette  
Et zon, zon, zon,  
Lisette, ma Lison.

De soupirer dix ans  
C'est une vieille affaire.  
Aux premiers compliments  
On vient à présent faire...  
Et zon, etc.

L'amour est un malin  
Qui toujours nous suggère,  
Près d'un objet divin  
De lui dire et lui faire...  
Et zon, etc.

Le plus joli serment  
Dans l'amoureux mystère,  
Ne vous en dit pas tant  
Qu'une seule fois faire...  
Et zon, etc.

En vain par vos appas,  
Belles, vous savez plaire,  
Si vous ne voulez pas  
Vous en servir pour faire...  
Et zon, etc.

Vous avez l'œil fripon,  
Ma charmante voisine,  
Si vous ne faites zon...  
Vous en avez la mine...  
Et zon, etc.

## QUAND UN MARI

On vous prend pour Vénus  
 En vous voyant si belle,  
 Il ne vous manque plus  
 Que de faire comme elle...  
 Et zon, etc.

La vertu dans Paris  
 N'est que pure chimère  
 Que prêchent les maris  
 Pour être seuls à faire...  
 Et zon, etc.

Ma mère était Vénus  
 Bacchus était mon père,  
 Ne vous étonnez plus  
 Si j'aime à boire et faire...  
 Et zon, etc.

L'ABBÉ DE L'ATTEIGNANT.

## D'UNE DAME SE PLAIGNANT DE SON MARY

Quand souvent je prie mon mary,  
 Il me répond : Je suis marry  
 Qu'il faut que je vous le refuse.  
 N'est-ce pas une belle excuse?

*R. et P. des tristes. 1862.*

## LA PIERRE PHILOSOPHALE

Quand un mari, quand une femme,  
 Vivent de telle sorte entr'eux,



Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme,  
Il n'est point d'état plus heureux.  
Mais, si l'on s'en rapporte à ceux  
Qui sont sous la loi conjugale,  
C'est la *Pierre philosophe*,  
De n'être qu'un, quand on est deux.

REGNIER DESMARAIS. (*Je ne  
sçai quoi.* 1724.)

---

## EPIGRAMME

A NICOLE

Quand vous venez me voir dedans ma chambre,  
Ce n'est point donc pour me donner confort,  
Pour m'enrichir ou adoucir mon sort,  
Mais pour vuidier et ma bourse et mon membre?

*Satyres bastardes.*

---

## CHANSON NOUVELLE

SUR L'AIR : *De la Fricassée*

Quand z'on va boire à l'*Écu*,  
N' faut pas tant tortiller d' la fesse,  
Quand z'on va boire à l'*Écu*,  
N' faut pas tant tortiller du cu (1).

(1) Le trait est réel, et d'une Fille d'esprit très-connue, qui voulu prendre un divertissement de guinguette.

Sav'-vous c't' histoire advenue  
 A Mam'sel' Manon Frelu ?  
 J'pouvons la conter, j' l'ons vu :  
 A' vous jou' la Princesse,  
 Et c'est un cul tout-nu.  
 Quand z'on va boire, etc.

Quand all' entre au cabaret,  
 Sur un banc aussitôt s'met :  
 C'est trop dur pour son cadet ;  
 A c'te gu'non, c' mam' Duchesse  
 Faudrait un tabouret.  
 Quand z'on va boire, etc.

Ça n' veut pas d' table à tréteaux,  
 Ça l'a trop long ou trop haut,  
 Ça n' se branle pas com' i' faut :  
 Dieu ! queu delicatesses !  
 Jarni, ça m' scie le dos !  
 Quand z'on va, etc.

— Tirez-nous pinte, garçon,  
 Allons vite, et qu'ça soit bon...  
 Dieu ! queu compagnie ! fi-donc !  
 — Est-ce pass' que som' en veste  
 Que j' vous deshonorons ?  
 Quand z'on va, etc.

Les verr's sont crasseux com' tout,  
 D' les prendre on n' sait par qué bout.  
 Prenez gard', mon p'tit Bijou,  
 N'av' vous pas peur d' la gale ?  
 On la gagne avec vous.  
 Quand z'on va, etc.

— Mam'sel' danse-t-elle un p'tit brin ?  
— Eh ! fi-donc, pas d'ça, matin,  
Dit-elle en retirant sa main  
Avec impolitesse,  
Aussi lui dis-je ben :  
Quand z'on vient, etc.

J'avons fait fouiner c' p'tit cœur,  
Tant j' li avons fichu malheur ;  
C'est un avis au lecteur :  
Cheux nous faut d' la simplesse  
Et surtout d' la rondeur.  
Quand z'on va, etc.

(RÉTIF DE LA BRETONNE. — *Le Drame de la vie*, t. 5, p. 1999.)

---

## LE DÉLICAT

Que craignez-vous ? disoit un loyoliste  
A certain gars, qu'il suivoit à la piste ?  
Quoi ! le péché vous fait-il tant de peur ?  
Non, dit le gars, Père, c'est la douleur.

Par DES BIES. (*Manuel gaillard*, 1776, p. 33.)

---

## EPIGRAMME

Que de coquins dans cette ville,  
Monsieur Harpon, sans vous compter !  
— Morbleu ! cessez de plaisanter ;  
Un railleur m'échauffe la bile.

— Hé bien ! soit : je change de style ;  
 Dérisez ce front mécontent :  
 Que de coquins dans cette ville,  
 Monsieur Harpon, en vous comptant ?

Par ANDRIEUX. (*Marottes à vendre*, p. 92.

*Contes et opuscules d'Andrieux*, p. 176.

## REPONSE DES TRIBADES

1785

Que la tribade *Raucourt*,  
 Trouvant un homme trop lourd,  
 De sa brûlante matrice  
 Se fasse frotter l'orifice,  
 Par quelque doigt féminin,  
     C'est bien,  
     Très-bien ;  
 Cela ne nous blesse en rien :  
 Moi, je pense comme *Adeline* ;  
     J'aime la pine,  
     J'aime la pine.

*Mém. de Bachaumont.*

## A UNE DEMOISELLE TOURMENTÉE DES VENTS

STANCES

Que le respect une autre fois  
 Ne vous empêche point la voix ;  
 Faites parler votre derrière,

Et me croyez assurément,  
Car de tous vos maux la matière  
N'est autre chose que du vent.

Que votre superstition  
Vous a causé d'affliction !  
Vous péchez contre la morale  
Par l'excès de votre pudeur ;  
Croyez-vous causer un scandale  
En mettant hors une vapeur ?

Mais, ma mignonne, pensez-vous  
Que l'on vous ait fait tant de trous  
Pour faire la sainte nitouche ?  
Comme vous avez pour chanter  
Une belle petite bouche,  
Vous avez un cul pour péter.

Devant le monde vous mouchez,  
Devant un chacun vous crachez,  
Vous pissez même en compagnie,  
Et vous n'en faites pas grand cas ;  
Après cela quelle manie  
Vous tient que vous ne pétez pas ?

Pétez donc magnifiquement  
Pour vous délivrer du tourment  
Que vous arrache la constance ;  
Ne renfermez jamais du vent  
Et laissez garder le silence  
A ceux qui sont dans un couvent.

En quel hazard vous vous mettez ;  
Ces vents, dans votre dos montés,  
Gagneront le dernier étage ;

Puis après, cela sera beau  
De voir une fille si sage  
Avoir du vent dans le cerveau !

PETIT. (*Bibliophile fantaisiste*, 1869, *Gay et fils.*)

---

### L'INCARNATION

AIR: *De tous les capucins du monde*

Que le saint Esprit de son aile  
Ait obombré une pucelle,  
Ce sont contes berdi berda  
Dont la source n'est pas tarie ;  
Et le beau cygne de Lédà  
Vaut bien le pigeon de Marie.

DUMANOIR. (*Contes théologiques.*)

---

### MOT D'UN COCU

Quel est l'heureux époux qui n'ait pas un adjoint ?  
Je suis cocu, dit-on, cela peut fort bien être,  
Peu m'importe, pourvu que je ne trouve point  
L'outil du compagnon dans l'atelier du maître.

Par J. FR. GUICHARD.

---

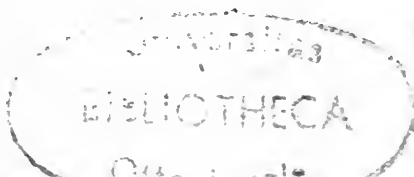
### LE COUP DE TONNERRE

AIR: *De l'amour tout subit la loi*

Quel orage enflamme les airs !  
J'en ai l'esprit tout à l'envers ;

Chevalier, ce maudit tonnerre  
 Agace horriblement mes nerfs.  
 Quels éclairs ! je tremble à les voir  
 Sillonner ce nuage noir.  
 Que ne suis-je à cent pieds sous terre !  
 Passons vite dans mon boudoir,  
 Je vais succomber aux vapeurs :  
 Chevalier à moi, je me meurs.  
 Desserrez vite mon corset...  
 Qu'il est gauche ! rompez le lacet.  
 Un sofa commode et galant  
 Est tout prêt pour le dénouement,  
 La comtesse y tombe en faiblesse :  
 Plus de poulx, plus de mouvement,  
 L'amour indique au chevalier  
 Son spécifique familial.  
 Il ranime enfin la comtesse,  
 Qui se met alors à crier :  
 Qu'osez-vous ! craignez mon courroux  
 Téméraire ! ôte-toi... — Madame.  
 Comme il tonne ? entendez-vous ?  
 — Oui, j'entends, je sens, je rends l'âme  
 Dieux ! ah ! dieux ! quel coup  
 De tonnerre ! en fera-t-il beaucoup ?  
 Comtesse, il faut vous mettre au lit,  
 Je vous veillerai cette nuit :  
 Je vais renvoyer ma voiture.  
 Oui, cher chevalier, c'est bien dit,  
 Ce tonnerre-là va d'un train.....  
 Comtesse, il n'est pas à sa fin ;  
 Il grondera, soyez en sûre,  
 Jusqu'au matin.

CAILLY PÈRE. Attribué aussi à M. le chevalier  
 De Bonnard. (*Contes théologiques.*)



## LE MOT DE L'ÉNIGME

Quelle nouvelle, mon ami ?

— Aucune ; sinon qu'Aspasie

Reprend, dit-on, la fantaisie

De coucher avec son mari.

— Quel conte ! l'anecdote est fausse,

Aurait-elle assez peu de goût ?...

— Bon, son état excuse tout,

C'est un désir de femme grosse.

LALLEMAND. (*Anthologie française*, 1816.)

---

Que Lise chante comme un ange,

Cela est trop peu de louange.

Dites plustost, pour dire tout :

Lise chante comme elle fout.

Par SYGOGNES. (*Cosmopolite*.)

---

## LES CLAQUEMENS DE MAINS

Quelqu'un disait qu'à l'Opéra

Le public, nombreux ce jour-là,

Avait, dans l'ardeur qui l'entraîne,

Claqué Suffren plus que la reine.

De Bièvre dit : Je l'ai prévu ;

La plus charmante des princesses,

Quoique reine, n'a que deux fesses,

Au lieu que Suffren a vaincu. (vingt culs).

(*Anecdotes secrètes du 18<sup>e</sup> siècle*, 1784.)

---



# LE MIRACLE DE LA CADIÈRE

AIR : *De tous les capucins, etc.*

Que Saint-Pàris à ses malades,  
Fasse faire sauts et gambades,  
Le beau miracle que voilà  
Célébrons plutôt la Cadière  
Qui fit sauter un Loyola  
De Sodome jusqu'à Cythère.

*Contes théologiques.*

## VERS A UNE JEUNE DAME

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges,  
Jusqu'à votre collier !  
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges  
Jusqu'à votre soulier !

*Petit Réservoir, 1750.*

## MORALITÉ

Qui bien se mire, bien se voit ;  
Qui bien se voit, bien se connaît,  
Qui bien se connaît, peu se prise ;  
Et qui peu se prise, sage est.

GRINGORE, mort en 1544. (*Anthologie franç.* 1816.)

Qui en un pot tout neuf voudroit chier,  
 Puis le laisser tant qu'il eust beu l'estron,  
 Il auroit beau après le nettoyer,  
 Car de longtemps il ne sentiroit bon.

Extrait de la *Mitistoire barragouine*  
 de *Fanfreluche et Gaudichon*. 1559.  
*Bibliophile fantaisiste*, Gay et fils.

---

### L'ENTRÉE DE JOUISSANCE

Qui veut tout droict au bas aller,  
 Doit premier à la main parler.  
 Qui autrement attendra,  
 A peine au bas il entrera.

*R. et P. des tristes*. 1862. Gay et fils.

---

### SUR UN JOLI PIED

AIR : *Du haut en bas*

Qu'il est petit! (*Bis.*)  
 C'est un chef d'œuvre de nature,  
 Qu'il est petit! (*Bis.*)  
 Ce joli pied qui nous séduit.  
 Chacun, en voyant sa mesure,  
 Dit, enchanté de *cet augure* :  
 Qu'il est petit!

---

Qui voudra belle femme, querre, (1)  
 Prenne un visage d'Angleterre,  
 Ayant le corps d'une Flamande,  
 Et les tetins d'une Normande,  
 Entés sur un cul de Paris,  
 Il aura femme de bon prix.

*Momus redivivus.* 1605.

### A UN JEUNE PROVENÇAL TROP TIMIDE

Quoi, vous tremblez devant nos belles,  
 Sans oser leur dire un seul mot ?  
 Sachez que timide, pour elles,  
 Est le synonyme de sot.

AUGUSTE MOUFFLE.

### LA RECHERCHE

Quoique mon cœur se livre à tout le monde,  
 Tout le monde n'en est point possesseur ;  
 Pour se fixer, auparavant il sonde  
 S'il peut fixer un autre cœur.

P. VADÉ.

### EPIGRAMME CONTRE MADEMOISELLE CLAIRON

Quoi ! mille francs pour ma v.....,  
 Disait Dubois à son frater ?  
 Frétillon, pour beaucoup moins cher,

(1) Chercher.

A fait cent tours de casserole.  
 — Eh donc ! répliqua le Keyser ;  
 Sandis, c'est un exemple unique :  
 La belle, alors, de tout Paris  
 Était la meilleure pratique :  
 J'aurais dû la traiter gratis ;  
 C'était l'espoir de ma boutique.

*Mém. de Bachaumont, 1765.*

## LE PETIT FRÈRE

*AIR : De la boulangère*

Qu'un jour de noce a d'agrément  
 Bon Dieu ! quel jour prospère  
 Pour le papa, pour la maman,  
 La tante, la grand'mère :  
 Mais qui paraît le plus content ?  
 Ah ! c'est le petit frère  
 Vraiment  
 Ah ! c'est le petit frère.

Chez la mariée au matin,  
 Une prudente mère  
 Lui doit du plus heureux destin  
 Confier le mystère.  
 La mariée en soupirant  
 Attend le petit frère  
 Vraiment  
 Attend le petit frère.

Souvent à ses jeunes parents  
 La future bien chère

Leur donne de jolis présents  
Qui savent toujours plaire.  
Ses plus beaux dons assurément  
Sont pour le petit frère  
Vraiment  
Sont pour le petit frère.

A l'église, on s'en va gaiement,  
C'est là la grande affaire,  
On prononce le OUI charmant,  
Flambeau d'hymen éclaire.  
Qui tient la poêle en ce moment ?  
Ah ! c'est le petit frère  
Vraiment  
Ah ! c'est le petit frère.

Sans doute au service divin  
Il est bien nécessaire,  
Mais dans une noce au festin  
Le jour, la nuit entière,  
Le premier garçon constamment  
C'est bien le petit frère  
Vraiment  
C'est bien le petit frère.

Comme l'on n'a pas toujours faim  
On devient téméraire ;  
On convoite un vol clandestin  
Certaine jarretière.  
Qui fera le vol sourdement ?  
Ah ! c'est le petit frère  
Vraiment  
Ah ! c'est le petit frère.

Le petit frère est bon à voir,  
Soumis, même en colère

Lorsqu'il a rempli son devoir  
Et bien fait son affaire  
La bonne sœur plus tendrement,  
Chérit le petit frère  
Vraiment  
Chérit le petit frère.

Quand l'amour va fermer les yeux  
Pour un charmant mystère  
Je suis fâché d'être si vieux  
Car enfin de Glycère,  
Je voudrais bien en ce moment  
Etre le petit frère  
Vraiment  
Etre le petit frère.

DUCRAY DUMÉNIL.





## RIMES GAULOISES

**R**ecevez quatre francs avec ces quatre vers  
Pour ce boisseau de pois dont vos greniers sont riches;  
Mais comblez la mesure, afin que des pois verts,  
O libéral ami ! ne soient point des poids chiches.

*(Les poids verts)* par GUILL. COLLETET.

---

## A MA MAITRESSE, QUI, LA VEILLE, AVOIT DÉSIRÉ UN SERIN QUE J'AVOIS

Reçois la cage et le serin charmant  
Dont tu louois hier l'agréable ramage :  
Il en reste encore un à ton fidèle amant ;  
Mais c'est à toi de lui donner la cage.

*Etrennes gaillardes, 1784.*

---

## LE CASTRAT

Remarquez-vous, disait Lisette,  
Comme ce monsieur Castratin,

Au gosier de jeune serin,  
 A la barbe toujours bien faite ?  
 Point ne voudrais, reprit Blanzé,  
 Avoir les cadences si nettes ;  
 Car à chanteur si bien rasé,  
 Il en coûte deux savonnettes.

*Encyclopédie comique, 1803.*

### D'UN PARESSEUX

Remy le paresseux, prest sur l'eschelle à pendre,  
 Tremblant, dit au bourreau : « Sus, sus, depesche tôt !  
 Car je crains que quelqu'un, me remarquant çà haut,  
 Me fasse prendre encore la peine de descendre. »

*Satyres bastardes.*

#### AIR de cour

Réveillez-vous, belle endormie,  
 Réveillez-vous, car il est jour :  
 Réveillez-vous, ma douce amie, (bis)  
 Vous entendrez parler d'amour.

Quelle est la bête qui m'appelle ?  
 Hélas ! c'est votre pauvre amant.  
 Attendez, je suis à la selle, (bis)  
 Je viens de prendre un lavement.

CL. LE PETIT. Extrait de *l'Heure du berger*, 1862.

### LES PENSERS D'AMOUR

Reine des fleurs, charmante rose,  
 Que ton éclat plaît à mes yeux !



Mon cœur à l'amour se dispose  
Par ton parfum voluptueux ;  
Le sang de Vénus te colore,  
Cythère est ton premier séjour ;  
Jamais je ne te vois éclore,  
Sans avoir des pensers d'amour.

D'une belle au printemps de l'âge  
Tu m'offres l'incarnat naissant ;  
Si le plaisir peint son visage,  
C'est ta couleur qu'elle y répand.  
Puis-je te voir, à peine éclore,  
Briller au matin d'un beau jour,  
Sans songer à bouche de rose,  
Sans avoir des pensers d'amour ?

Sur une gorge enchanteresse  
Si j'imprime un baiser brûlant,  
Dans les vestiges que j'y laisse,  
Ta couleur brille au même instant.  
Quel frisson ton bouton me cause !  
D'un sein j'effleure le contour :  
Peut-on voir un bouton de rose,  
Sans avoir des pensers d'amour ?

Par CAIGNIEZ. (*Œuvres de M. de Jouy*, 1848, p. 48,  
et dans le *Bibliophile fantaisiste*, p. 566.

---

## MORALITÉ

Rien ne dure si peu que le temps des plaisirs.  
La grâce, l'enjouement, la beauté, la jeunesse :  
On a bientôt perdu ce qui fait la tendresse ;  
Il ne reste que les désirs ;

Et cependant, au lieu d'en tirer quelque usage,  
L'on passe tristement son âge,  
Ne voulant pas ce que l'on peut,  
Ne pouvant plus ce que l'on veut.

LA SABLIERE.

---

### FILLETES

Rien n'est plus rigolo que les petites filles,  
A Paris. Observer leurs mines, c'est divin.  
A dix, douze ans ce sont déjà de fort gentilles  
Drôlesses, qui vous ont du vice comme à vingt.

Elles savent montrer en riant leurs dents blanches ;  
De précoces désirs font tressaillir leur chair.  
Elles vont dans la rue, en tortillant des hanches,  
Perverses, la prunelle au vent, le nez en l'air.

Et c'est coquet, et ça vous dévisage un homme  
Du haut en bas, avec un regard polisson!...  
Ah ! ces gamines... c'est tout de suite grand comme  
La botte, et c'est déjà — *filles* — comme chausson.

CRIC.

---

### A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis !  
Occupons-nous à rien faire.  
Laissons murmurer le vulgaire,  
Le plaisir est toujours permis.

Que notre existence légère  
S'évanouisse dans les jeux.  
Vivons pour nous, soyons heureux,  
N'importe de quelle manière.  
Un jour, il faudra nous coucher  
Sous la main du temps qui nous presse ;  
Jouissons donc dans la jeunesse,  
Et dérobons à la vieillesse  
Ce que l'on peut lui dérober.

PARNY.

---

LA BELLE MAISON

Rien n'égale en beauté la maison d'Alidor ;  
On y voit des plafonds d'excellente peinture ?  
Un salon magnifique, enrichi de sculpture,  
Des tableaux d'un grand prix, des meubles couverts d'or.  
Pour lui, c'est un sot homme ; il veut parler sans cesse,  
Et n'a pas seulement l'ombre de la raison.  
Mille gens, chaque jour, viennent voir sa maison,  
Mais de le voir, nul ne s'empresse.

*Poésies diverses de Baraton, 1704.*

---

RONDEAU

Rien que cela, pour parler clair et net,  
Ne peut mon cœur rendre bien satisfait :  
Sur votre foi, pour me faire comprendre  
Que vous m'aimez, Iris, d'un amour tendre,  
Vous en jurez : me voilà bien refait !

Tous vos sermens font sur moi peu d'effet ;  
Pour me convaincre, il faut venir au fait ;  
Venons-y donc, et ne me laissez prendre  
Rien que cela.

Qu'en dites-vous ? rien ? votre bouche se tait ?  
Mais votre cœur, Iris, n'est pas muet,  
Et par vos yeux, il sait se faire entendre :  
Je comprends bien ; allons, il faut vous rendre ;  
Consolez-vous de la perte ; ce n'est  
Rien que cela.

Par VERGIER.

---

Robin et Margot s'alloient promenant,  
Et Robin dit à Margot en riant :  
Si tu veux donc rendre mes desirs contens,  
Margot, ma bergere, baise-moy longtemps.

Robin, mon amy, tu te plains à tort ;  
Tu sçais que mon âme te chérit si fort,  
Que si tu veux rendre tes desirs contens,  
Il faut que tu m'aymes et bien longtemps.

Le mal que j'endure servant tes beaux yeux.  
Fait que le temps dure et m'est ennuyeux ;  
Haste toy de rendre mes desirs contens,  
Margot, ma bergère, baise-moy longtemps.

Robin, tu me parles tousjours en pleurant :  
Penses-tu guarir les maux en soupirant ?  
Avant que de rendre tes desirs contens,  
Il faut que tu m'aymes bien, et bien longtemps.

Robin la renverse derrière un buisson,  
Baise sa belle bouche et son joly teton,  
Ils s'entre-baisèrent tant et si long-temps,  
Qu'enfin ils rendirent leurs désirs contents.

*Parnasse des muses, 1628.*

---

## ROSE ET FLORE .

Rose se donne à qui l'implore ;  
Flore se vend, il le faut bien :  
Chardin vend ses roses à Flore,  
Et Rose a ses roses pour rien.

A. DE BELLOY. (*Anth. satyr.*)

---

## CHANSON DE BEAUMARCHAIS

20 JUIN 1780

Rose timide, simple et bonne  
Reçoit son amant dans ses bras,  
Il l'examine, et la friponne  
Devient vaine de ses appas.  
N'est-il donc qu'un bon juge au monde,  
Dit-elle en rougissant, l'amour ?  
Rose fait si bien qu'à la ronde  
Chacun l'examine à son tour.

Combien de femmes l'on *acquiere*, (1)  
Ou par de l'or, ou par des soins !

(1) Il y avait une note où il est dit que c'est une faute d'orthographe que le verbe acquérir fait *acqutert* à la 3<sup>e</sup> personne du singulier de l'indicatif.

La pire, la meilleure affaire  
Coûte un peu plus, coûte un peu moins,  
Et quant aux mœurs, la différence  
Des filles aux femmes d'honneur,  
Est celle qu'on remarque en France  
Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance  
Ont le plus absolu pouvoir,  
Portant au cercle une décence  
Qu'elles quittent dans leur boudoir.  
Le masque tombe, et l'on s'arrange  
Pour jouir de la volupté :  
Là tout plaît, pourvu qu'on se venge  
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire  
Les bons tours qu'elle s'y permet,  
Quel plaisir on auroit à lire  
Cet ouvrage utile et follet !  
On y verroit du gai, du leste :  
Quant aux sentiments, serviteur,  
Car la femme la plus modeste  
Est un vrai page au fond du cœur.

Si vous voyiez celle que j'aime,  
Me dit un Celadon d'amant,  
Vous changeriez bien de système,  
Car c'est une ame à sentiment.  
C'est la vertu la plus auguste...  
— Ah ! je connois le pavillon,  
La friponne s'est peinte en buste,  
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous, jeunes gens, que je conseille,  
Gardez-vous bien de me citer ;

Ce que je vous dis à l'oreille  
Ne doit jamais se répéter.  
Retenez ce bon mot d'un sage,  
Des mœurs c'est-là le grand secret :  
Toute femme vaut un hommage,  
Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant, si je décèle  
Votre cœur en proie au désir,  
A l'Amour je suis infidèle,  
Mais jè suis fidèle au plaisir ;  
D'un badinage, oh ! mes Déesses,  
Gardez vous bien de vous venger,  
Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses  
Qui brûle de les partager.

(*Mémoires de Bachaumont*, 20 juin 1780, *Les Muses du foyer de l'Opéra*, 1783, p. 83.)





## LA COMTESSE DE GENLIS

**S**aint-Aubin dans sa patrie  
Ne vivoit que d'industrie ;  
Elle étoit assez jolie,  
Ses nuits lui payoient ses jours.  
Bientôt par son savoir-faire,  
A l'abri de la misère,  
Son âme fut un repaire  
De fraudes et de détours.

Genlis, époux digne d'elle,  
De ses vices le modèle,  
Brûlant d'une ardeur fidelle,  
Vient lui présenter sa main :  
Dans l'espoir du cocuage,  
Il conclut son mariage,  
Fondant son honteux ménage,  
Sur une épouse catin.

Graces à son impudence,  
La voilà dans l'opulence ;  
Se livrant à sa science,  
Elle trame des noirceurs.  
Elle imprime une bêtise ;  
Pour consommer sa sottise,  
Elle doit tout à Céphise.  
Elle en écrit des horreurs.

(*Mém. de Bachaumont, 14 février 1782*).



## LE PROCUREUR ET LA PLAIDEUSE

## COUPLETS DIALOGUÉS

AIR : *Le Petit mot pour rire*

## LA PLAIDEUSE

Salut à mons Robineau  
Je quitte maître Grapineau  
Votre rusé confrère  
J'ai trop souffert de ses larcins  
Mais aujourd'hui j'ai de ses mains  
Retiré mon, retiré mon  
Retiré mon affaire.

## LE PROCUREUR

C'est pour le sexe, en vérité,  
Avoir bien peu d'humanité ;  
Moi, je cherche à lui plaire,  
Et ne puis voir gens de Palais  
Se livrer à de tels excès.  
Montre-moi ton, montre-moi ton,  
Montre-moi ton affaire.

## LA PLAIDEUSE

Voici mes pièces, regardez  
Dites ce que vous en pensez.

## LE PROCUREUR

Je vais te satisfaire.

## LA PLAIDEUSE

Examinez avec grand soin  
Et pour soulager mon besoin,  
Démélez-mon, démélez-mon  
Démélez-mon affaire.

## LA PLAIDEUSE

Ah ! qu'est-ce monsieur... levez-vous  
De grâce laissez mes genoux...  
Que voulez-vous donc faire ?  
Avec votre permission,  
Ayez plutôt l'attention  
D'arranger mon, d'arranger mon  
D'arranger mon affaire.

## LE PROCUREUR

Belle Brunette, assurément,  
On ne saurait trop chaudement  
S'empresser à te plaire.  
Quoique je paroisse distrait  
Ce n'est que pour ton intérêt :  
Je rêve à ton, je rêve à ton  
Je rêve à ton affaire.

## LA PLAIDEUSE

Monsieur, voulez-vous me lâcher !  
Je finirai par me fâcher !...

## LE PROCUREUR

Belle, laisse-moi faire,  
De grâce, écarte... tout souci.  
Ah ! Par là sembleu m'y voici,  
Je saisis ton, je saisis ton,  
Je saisis ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Croyez-vous en venir à bout !

LE PROCUREUR

Ma chère, je réponds de tout,  
Qui peut m'être contraire ?  
La beauté toujours a le droit  
De rendre un procureur adroit.

LA PLAIDEUSE

Tant mieux pour mon, tant mieux pour mon,  
Tant mieux pour mon affaire.

LE PROCUREUR

Sur moi, comptes absolument.

LA PLAIDEUSE

Je m'y repose entièrement,  
Je vais chez mon notaire  
Porter les papiers que voilà ;  
Mais, pendant que je serai là,  
Pensez à mon, pensez à mon,  
Pensez à mon affaire.

---

MANETTE

Sa mère était une portière  
Qui l'avait eue, un soir d'été,  
Entre deux brocs, à la barrière,  
Avec un ancien député.

De cet incestueux commerce  
D'une carpe et d'un lapin gris  
Était née une enfant perverse  
Comme on n'en trouve qu'à Paris.

Que de coups reçus dans la loge  
Par Manette, au lieu des baisers  
Que reçoivent — comme un éloge —  
Tous les enfants des gens aisés !

On récolte ce que l'on sème :  
Sa mère ne récolta rien,  
Contre son attente suprême,  
Car sur elle elle comptait bien.

Il faut qu'une fille rapporte  
Comme un chien de chasse éduqué :  
Elle espérait quitter sa porte,  
Pour aller loger sur le quai ;

Un vieux monsieur millionnaire,  
Remplaçant le prince Charmant  
Révé par toute pensionnaire,  
De Manette eût été l'amant ;

La porte sur nous refermée,  
Je m'approchai, la bouche en cœur,  
Pour cueillir sur sa lèvre aimée  
Un baiser... que dis-je ? une fleur !

— « Ange !... murmurai-je, plein d'aise  
Comme un amoureux innocent.

— « *Il faut abouler de la braise* »,  
Me dit elle en me repoussant !

DELVAU (Alfred).

---

## LA CLEF D'OR

Sans dépenser,  
C'est en vain qu'on espère  
S'avancer  
Au pays de Cythère.  
Mari jaloux,  
Femme en courroux,  
Ferment sur nous  
Grille et verrous.  
Le chien nous poursuit comme loups :  
Le temps n'y peut rien faire.  
Mais si Plutus entre dans le mystère,  
Grille et ressort  
S'ouvrent d'abord.  
Le mari sort,  
Le chien s'endort ;  
Femme et soubrette sont d'accord ;  
Un jour finit l'affaire.  
Par PANARD. (*Œuvres de M. de Jouy*, 1848.)

---

## SATAN MARIE

Satan dit un jour : Je commence  
A m'ennuyer.  
Je veux, pour faire pénitence,  
Me marier.  
Quand j'aurai passé mon envie,  
Je veux recommencer ma vie.  
Satan, crois-moi :  
La femme est plus fine que toi.

Avec sa dague rouge et bleue,  
Il coupa tout ;  
Griffes et poils, cornes et queues,  
Jusques au bout.  
Il éteignit les étincelles,  
Qui jaillissaient de ses prunelles.  
Satan, crois-moi, etc.

Il prend figure, esprit, noblesse,  
Et va partout,  
Cherchant beauté, grâce, sagesse,  
Argent surtout.  
Il avise une jeune fille  
Sage, bien en dot et gentille.  
Satan, crois moi, etc.

Avec Agnès sa fiancée  
Il est uni.  
La foule à l'église est pressée ;  
Tout est fini.  
Que va dire Agnès déplorable  
Quand elle connaîtra le diable ?  
Satan, crois-moi, etc..

Un an, puis deux ans se passèrent,  
Ne changeait pas.  
Griffes ni poils ne repoussèrent,  
Ni queue, hélas !  
Ses yeux restaient tristes et mornes,  
Rien ne reparut... que les cornes !  
Satan, crois-moi, etc.

G. NADAUD.

---

## LE DOIGT DE COUR

Savez-vous pourquoi nos belles  
Sont si froides en amour ?  
Ces dames se font entr'elles,  
Par un généreux retour,  
Ce qu'on nomme un doigt de cour. (*bis*)

(*Marquis de Champcenet. Libertin de bonne compagnie.*)

---

## LE JUSTE

Sept fois par jour, au moins, le juste pêche,  
Disait en chaire un fils de Loyola.  
Sept fois ! reprit une vieille pimbêche ;  
Est-il encor bien de ces justes-là ?

GRÉCOURT.

---

## QUATRAIN

POUR UN PORTRAIT DES CATZE VOLANS

Si ces gentils oiseaux couppoient l'air de leurs ailes,  
Ce seroit tout l'esbat des jeunes damoiselles  
De faire force rets et tendre force glus  
Pour voir à qui pourrait en attraper le plus.

*Muse folastre.*

---

## ÉPIGRAMME D'UNE GARCE

Si chacun a ce qu'il souhaite  
En l'autre monde, comme on dit,  
Je ne doute point que Mazette  
Ne tienne quelque bon gros vit.

*Parn. satyr.*

## CONTRE UN FINANCIER AMOUREUX

Si chez Phryné, coquette habile,  
Harpin trouve un accès facile,  
Ce n'est pas que par maint bon mot  
Il ait le secret de lui plaire :  
Pour un amant il est trop sot ;  
C'est un Mari qu'elle en veut faire.

COCQUARD. (*Anthologie française*, 1816.)

## CHACUN SON MÉTIER

Si dans la France tout prospère,  
C'est que d'un zèle soutenu  
Chacun y fait ce qu'il doit faire.  
L'abbé Grizel vous est connu.  
Hier il vit dans un coin sombre,  
Ses pas doucement arrêtés,  
Par la voix d'une des beautés  
Que la nuit amène sans nombre,  
Et qui dans leur joyeux loisir,  
S'en vont, à la faveur de l'ombre,  
Semer en tous lieux le plaisir.



La belle en offrait au saint homme,  
A le goûter il se soumit ;  
Et tout en le goûtant, se mit  
A la prêcher lui disant comme  
L'art qu'elle exerce lui vaudra  
Une éternité malheureuse,  
Que dieu sans faute brûlera  
Toute fillette un peu joyeuse.  
— Tais-toi, dit-elle, plat vaurien,  
Ta morale triste et fâcheuse  
En ce moment , ma foi : sied bien !  
— Que mon sermon ne vous irrite,  
Surtout ne vous troublez en rien  
Dit l'abbé, faites, ma petite,  
Votre métier, je fais le mien.

BOUFFLERS. (*Contes théologiques.*)

---

### LA FIÈVRE D'AMOUR

Si la fièvre d'Amour avait, quand il nous berce,  
Ses jours intermittens comme la fièvre tierce,  
On serait ces jours-là honteux jusqu'à l'excès,  
Des sottises qu'on fait quand on est dans l'accès.

J. B. ROUSSEAU. (*Anthologie*, 1816.)

---

### SUR L'ALBUM D'UN BOURSIER

Si l'on remontait à la source  
Des biens nouvellement acquis,  
On retrouverait à la Bourse  
Ceux qui nous la coupaient jadis.

*Nouveau Parnasse.*

## CONSEIL A SILVIE

Si vous épousez un grand-père,  
Savez-vous ce que vous ferez ?  
Tout le jour vous ferez grand'chère,  
Toute la nuit vous dormirez.  
Vous aurez un bon équipage,  
Tout le jour vous ferez *flores* ;  
N'en attendez pas davantage,  
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.  
Tous les soirs vous serez servie  
D'un vieux conte, ou d'un vieux rébus ;  
Après cela, bonsoir, Silvie,  
Allez-vous coucher là-dessus.  
Heureuse si de doux mensonges  
En dormant vous font quelque bien ;  
Hors le bénéfice des songes,  
Il ne faudra s'attendre à rien.  
Mais si vous choisissez pour maître  
Un mari plus jeune et plus dru,  
Le jour vous jeûnerez peut-être,  
Mais la nuit, bouche que veux-tu.  
Choisissez, pendant qu'on vous laisse  
Le temps de choisir vos amours,  
Et songez que dans la jeunesse  
Les bonnes nuits font les beaux jours.

(*Œ. badines de Piron, 1872.*)

---

## A MADAME DU CHATELET

Si vous-voulez que j'aime encore,  
Rendez-moi l'âge des amours ;  
Au crépuscule de mes jours,  
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin  
Avec l'amour tient son empire.  
Le temps, qui me prend par la main,  
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur  
Tirons au moins quelque avantage ;  
Qui n'a pas l'esprit de son âge,  
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse  
Les folâtres emportements ;  
Nous ne vivons que deux moments :  
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,  
Tendresse, illusion, folie,  
Dons du ciel qui me consoliez !  
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien.  
Cesser d'aimer et d'être aimable,  
C'est une mort insupportable ;  
Cesser de vivre ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte  
Des plaisirs de mes premiers ans,  
Et mon âme, aux désirs ouverte,  
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors, daignant descendre,  
L'amitié vint à mon secours.  
Elle était peut être aussi tendre,  
Mais moins belle que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,  
Et de sa lumière éclairé,  
Je la suivis, mais je pleurai,  
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

VOLTAIRE.

---

### EFFET DU COSTUME

Sortant du puits, la Vérité  
Est, paraît-il, fort court-vêtue.  
C'est pourquoi les gens noirs, tout pleins de chasteté  
Détournent les yeux à sa vue,  
Bien vêtu, le Mensonge est bien mieux accepté.

L. MICHEL DESFOSSEZ.

---

### SOIRÉE DE NOËL

Sur les boulevards les boutiques  
Étalaient, à l'œil enchanté  
Des enfants, des tas fantastiques  
De jouets haute nouveauté.

Le froid cinglait les frais visages  
Des jeunes héros du moment,  
Mais devant les beaux étalages  
Ils pensaient bien au froid, vraiment !

C'étaient de muettes extases,  
De bruyantes explosions,  
Toutes sortes de cris, de phrases,  
De joies et d'admiration :

« Maman ! le beau polichinelle !  
« — Le grand cheval ! il est vivant ?  
« — Cette poupée, est-elle belle  
« Et bien habillée, hein , maman ? »

Toute la cohue enfantine  
Aux comptoirs les mieux assortis  
Et dont l'éclairage fascine  
Sacrifiaient les plus petits.

Un de ceux-ci, dans la pénombre  
D'un unique quinquet fumeux,  
Avait l'aspect timide et sombre  
Du véritable malheureux.

La marchande, une femme pâle  
Ayant auprès d'elle un enfant,  
En vain d'une voix sépulcrale  
Jetait son appel au passant,

Sur son misérable éventaire  
Aux objets défraîchis et vieux,  
Sentant la faim et la misère,  
Nul ne daignait jeter les yeux.

Il se faisait tard ; la recette  
N'était pas commencée encor ;  
Et l'enfant grelottait, la tête  
Bleue au vent âpre du nord.

Blotti dans un coin de la mante  
De sa mère, les yeux pesants,  
Il pensait à la nuit charmante  
Des bienheureux petits enfants

Qui savent dans la cheminée  
Se trouver au réveil pourvus  
Des joujoux qu'à la dérobée  
Y glisse le petit Jésus.

Le pauvre petit en lui-même  
Se disait tristement : « Pourquoi  
" Ce petit Noël qui nous aime  
" Ne m'apporte-t-il rien à moi ?

" Ne suis-je pas toujours bien sage ?  
" Et n'ai-je pas bien maman ?  
" Je fais très peu ; mais à mon âge !...  
" On verra quand je serai grand !

" Je dis toujours bien ma prière.  
" Il est vrai je suis pauvre, moi ;  
" Mais, être pauvre est-ce mal faire ?...  
" Je n'ai jamais rien eu. Pourquoi ? »

O martyr ! c'est ta vie entière  
Qui dans ce moment s'offre à toi,  
Que de fois encor ta misère  
Dira-t-elle ce mot : « Pourquoi ? »

GEORGES NAZIM.

---

### LA TABLE MOBILE

Sur les genoux de Perrette, sa femme,  
Un menuisier mangeoit sa soupe un jour ;  
Un sien ami l'aperçoit et l'en blâme ;  
Eh ! qui pourroit s'attendre à pareil tour,  
Comment ! chez toi point de table, compère ?

Un menuisier... ! — Eh ! pourquoi t'étonner,  
Dit l'artisan, voici tout le mystère :

Dès que j'ai fini de dîner,  
Je n'ai que la nappe à lever,  
Et je f... la table par terre.

*Mém. de Bachaumont, 13 mai 1776.*

---

## LES PAQUES SUISSES

Surmontant ses préventions  
A mi-jeun, le cent-suisse Jacques  
Se présentait au temps de Pâques  
Pour faire ses dévotions.  
Le célébrant, hors du ciboire,  
Lui fait prendre un jeton d'ivoire  
Au lieu du *corpus* solennel,  
Jacques dit, faisant la grimace :  
— Diable, c'est le père éternel ;  
Le bougre doit être coriace.

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

---

## CONFIDENCE

Suzon s'est mariée... Un jour, baissant les yeux,  
Fernande vint et dit : Parlons du mariage...  
Ton mari, te convient ? Tu n'espérais pas mieux ?  
— Non, répondit Suzon... j'espérais davantage !

UN ABRUTI, 1878

---



## CONFÉRENCE SUR LE CHIC

PAR UNE FEMME LIBRE

AIR : *La vérité, je vous le dis*

**T**ant en province qu'à Paris,  
On nous a fait des conférences  
Sur des sujets plus ou moins rances,  
Sur Rabelais et ses écrits,  
Et sur Rétif de la Bretonne,  
Et sur Goëthe et sur Copernic;  
Moi qui suis une Benoitonne  
J'en vais faire une sur le chic.

} *bis*

Le chic, le chic, ce dieu du jour,  
Dont l'aristarque en vain se choque,  
Sous d'autres noms, à mainte époque,  
De Paris a fait son séjour.  
Qu'étaient jadis les précieuses  
Dont Molière a raillé le tic ?  
Qu'étaient plus tard les merveilleuses ?  
C'étaient des faiseuses de chic.

Le chic, mes sœurs, est très ancien.  
Quand l'excentrique Alcibiade,  
Vers la centième Olympiade,  
Retranchait la queue à son chien ;



Quand Néron, à l'amphithéâtre,  
Cabotinait ; quand, par l'aspic,  
Se faisait piquer Cléopâtre...  
Tous ces gens-là faisaient du chic.

Mais qu'ai-je dit?... En vérité,  
Le chic est vieux comme le monde !  
C'est pour le chic qu'Eve la blonde  
Rougit de sa simplicité.  
Elle avait, en cueillant la pomme,  
Des beaux atours le pronostic,  
Et ne tenta le premier homme  
Qu'afin de faire un peu de chic.

Du chic voilà le manuel :  
Allez au bois, au steeple-chase,  
Serrer la main, comme une Anglaise,  
A George, Arthur, Emmanuel ;  
Porter lorgnon, gilet et bottes,  
Boire, fumer, avoir un stick ;  
Bref, singer le ton des cocottes.  
Il faut ça pour avoir du chic !

Quant au langage, il est charmant ;  
Plein de noblesse et d'élégance.  
L'époque de *Bu qui s'avance*,  
Possède aussi son rudiment ;  
Tu la fais bonne ou tu m'épates !  
Dire, en sortant d'un lieu public :  
— Je me paie un' paire de pattes...  
Il faut ça pour avoir du chic.

Donc, à *Chaillot* tous les censeurs !  
Et moquons-nous de leur colère.  
Mesdames, si vous voulez plaire,  
Ecoutez-moi, mes chères sœurs ;

Faites l'aumône avec largesse  
Ayez l'amour du bien public,  
De la vertu, de la sagesse ;  
Mais, avant tout, ayez du chic !

EUGÈNE GRANGÉ.

## LES PRÉMICES DE JAVOTTE

AIR : *Du gros Thomas*

Tant que je vivrai,  
De la jeune et fraîche Javotte,  
Je me souviendrai.  
Son enseigne était la Galiotte.  
Pour vendre mieux son vin,  
Par un regard divin,  
Elle enivrait chaque pratique  
Qui venait garnir sa boutique.  
Ah ! comme on tirait  
Chez ell' du vin clai-ret.

Autant de buveurs,  
Autant d'amants pour la marchande ;  
Mais de ses faveurs  
Aucun n'avait eu la plus grande.  
On pouvait bien oser  
Lui prendre un doux baiser,  
Et même redoubler la dose,  
En lui prenant... quelqu'autre chose...  
Ah ! comme, etc.

Quand j'eus remarqué  
Que Javotte, par aventure,

Avait reluqué,  
Mon pied, ma taille et ma figure,  
Je me dis : sa vertu.  
C'est autant de... fichu.  
Vous allez voir, par mon histoire,  
Ce qu'un jour je fis, après boire !...  
Ah ! comme, etc.

Or, un certain soir,  
Et Javotte n'était pas brave,  
Il faisait bien noir  
Pour descendre seule à la cave.  
— Tout seuls dans la maison,  
Lui dis-je avec raison,  
Je puis vous servir à merveille  
Pour mettre une pièce en bouteille,  
Ah ! comme, etc.

Entrés au caveau,  
Je presse sa taille élancée,  
Et vers le tonneau,  
Tout doucement je l'ai poussée...  
Mon cœur va soupirant...  
Ma main va s'égarant...  
Sur le tonneau je la renverse...  
J'étais prêt à tout mettre en perce !  
Ah ! comme, etc.

Vin nouveau, vin vieux,  
Ne jaillit point sans qu'on y touche.  
Du jus précieux  
L'eau déjà me vient à la bouche.  
Mon forêt est placé,  
Je pousse... j'ai percé...  
Ma Javotte a perdu la boule  
Et je sens que la liqueur coule  
Ah ! comme, etc.

Quels moments charmants  
J'ai passé avec ma Javotte !  
En dépit du temps  
Son souvenir me ravigote !  
Souvent entre deux draps,  
Rêvant à ses appas,  
Et d'une voix entrecoupée,  
Je me dis, la main occupée :  
Ah ! comme on tirait  
Chez ell' du vin clai-ret !

EUGÈNE DE PRÆDEL.

---

REPONSE D'UNE DAME A UN SONGE  
DE SON AMANT

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,  
De sa seule pudeur à regret défendue,  
Et perdre en vains respects ce précieux moment,  
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,  
Que d'avoir tant de retenue,

Il faut être en amour un peu plus hasardeux,  
Si la belle revient en pareil équipage,  
Moins de respect, plus de courage :  
Vous ne serez jamais heureux,  
Si vous êtes toujours si sage.

Il est de certains temps où, maître à votre tour,  
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire.  
En ces occasions notre honneur a beau dire,  
Un brave homme n'en doit croire que son amour.

Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes ;  
L'accueil dont vous avez regalé mes attraits,

De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes  
Me désabuse pour jamais.

Dans ce songe discret leur faiblesse se montre ;  
Et leur mérite, hélas ! me doit être suspect,  
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre  
Ils n'inspirent que du respect.

(*Œuvres comp. de La Fontaine*,  
1873, III, p. 422.)

---

## LES COMMANDEMENTS DE DIEU DU NORMAND (1)

Tes intérêts attireras et garderas parfaitement.  
Dieu en vain tu jureras pour affirmer un faux serment.  
L'argent d'autrui n'épargneras, ni son honneur pareillement.  
Le bien d'autrui tu ne rendras, mais garderas à ton escient.  
Faux témoignage tu diras, et mentiras adroitement.  
L'œuvre des mains tu n'oublieras, pour tout dérober finement.  
Les biens d'autrui convoiteras, pour les avoir injustement.  
L'œuvre de chair désireras, l'accompliras avec le temps.

---

## LE JOYEUX VIEILLARD

Tête-à-tête avec un Tendron,  
Un jour le galant Fontenelle,  
Quoiqu'il fût alors vieux garçon,  
Lutinait fort la jouvencelle.

(1) Épigramme extraite du *Catéchisme des Normands. Variétés* de  
FOURNIER.

Ou soyez moins impétueux,  
Ou je vais m'écrier, dit elle.  
Bien, lui répond-il ! rien de mieux.  
Criez... plus haut!... vos cris, ma Belle,  
Nous feront honneur à tous deux.

F. FAULCON.

## LA PAYSE

DIALOGUE DE DESTRUET ET DE CHAUVIN

AIR : *Tout le long de la rivière*

DESTRUET

Te voilà donc, mon fils Chauvin ;  
Veux-tu payer z'un verr' de vin ?  
Pourquoi que t'as l'air si trisse,  
L'on dirait que t'as la jaunisse...  
Depuis que nous nous ons pas vus,  
T'es sangé qu' j'n'te r'connaissais pus.

CHAUVIN

Je suis changé rapport à ma bêtise...  
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse...  
Que j'mai pas méfié de la payse...

CHAUVIN

Tu connais bien Jeanne Merloux,  
La fille au péruquier d'chez nous,  
A mon arrivée z'a Mézières,  
J'rencontre la particuyère

Qui m'invite de l'aller voir...  
J'y alla le lend'main z'au soir...  
Mais j'n'en reviens pas encor de ma bêtise  
De m'et' pas assez méfié de la payse,  
De m'et' pas méfié de la payse.

Elle était logé z'au premier  
Dans une maison à portier.  
Elle avait z'un superb' commode  
Un beau segrétaire à la mode,  
Un fameux lit de camelot,  
Enfin nippée bien comme y faut ;  
A voir le ton sur quoi qu'elle était mise,  
J'm'aurais dû pûtôt méfier de la payse  
J'm'aurais dû méfier de la payse.

A m'dit : Tu vois que j'ai de quoi,  
Veux-tu demeurer z'avec moi ?  
Moi qui vois que la place est bonne  
A la fréquenter je m'adonne...  
J'lui porte tous mes effets...  
Elle eut bientôt fait ses paquets !  
Et j'ai perdu ma dernière chemise,  
Parc' que j'mai pas assez méfié de la payse,  
J'm'ai pas méfié de la payse.

## DESTRUET

Quoi ! -c'est ça qui t'fait du chagrin ?  
Je ne r'connais pas là Chauvin.  
Pour t'ôter ça de la mémoire,  
Avecque moi viens-toi z'en boire...

## CHAUVIN

Mais tu ne comprends donc pas rien.  
Je ne peux pas boire de vin !...

Combien de fois faudra t'y que j'te dise  
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse  
Que j'mai pas méfié de la payse.

---

## LA DORMEUSE

Tircis depuis longtemps cherchait l'occasion  
De soulager son amoureuse flamme ;  
Le jeune objet pour qui brûlait son âme ;  
    Avait la même passion,  
    Et n'osait pas la satisfaire.  
Elle opposait à son empressement,  
    Qu'on risque de perdre un amant  
    Dès qu'on cesse d'être sévère,  
Tircis, transporté d'un amour  
    Qui dévorait nuit et jour,  
Ne peut plus résister à l'ardeur qui le presse,  
    Et veut enfin couronner ses soupirs.  
    Il se glissa chez sa maîtresse,  
Se jette entre ses bras, contente ses désirs.  
La belle, qui dormait pendant tout le mystère,  
    S'éveilla lorsque tout fut fait,  
Et dit à son amant d'un ton plein de colère :  
Tircis, dans vos plaisirs vous êtes trop discret,  
Il fallait m'éveiller avant que de rien faire.

GRÉCOURT.

## LES DEUX SŒURS

Toi pour Lindor, moi pour le beau Gercour,  
Comme maman nous gronde chaque jour !



- Nous la devons écouter en silence.  
— Écouter ! bon ! c'est à périr d'ennui.  
Moi, je m'endors sitôt qu'elle commence.  
— Moi, je l'écoute : elle parle de lui.

EUSÈBE SALVERTE. (*Anthologie franç.* 1816.)

## L'INDIGNATION

### DE TOUS LES DIABLES (1)

Tous les diables se disputant  
A qui chierait le plus puant,  
Le premier lâchant la bretelle  
Chia la taxe personnelle ;  
Le second, quoique constipé,  
A chié le papier timbré ;  
Le troisième le voyant faire,  
Chia la taxe mobilière,  
Et le quatrième en courroux  
Chia des patentes partout ;  
Le cinquième, dans sa furie,  
Chia l'infâme loterie ;  
Le sixième, ami des chicanes,  
Chia le cordon des douanes,  
Et le septième en ricanant.  
A chié l'enregistrement ;  
Le huitième pour l'indigence  
Chia l'octroi de bienfaisance ;  
Le neuvième sorti d'enfer,  
Très digne enfant de Lucifer,  
Chia la subvention de guerre  
Ainsi que l'impôt somptuaire ;

(1) Cette pièce, un peu grossière, mais peu connue, a été composée, dit-on, en Allemagne, en 1812.

Le dixième montrant à nud  
Le plus vilain de tous les culs  
Chia bon nombre de barrières,  
Et les contributions foncières ;  
Mais il restait plus d'un démon  
Qui n'avait pas fait son étron :  
L'un chia les myriamètres,  
L'autre les portes et fenêtres ;  
Celui-ci la réquisition  
Et l'autre la conscription.  
~~Pour compléter les affaires~~  
Chacun chia des garnisaires.  
Halte là ! s'écria Satan,  
Vous devriez chier plus puant.  
Il nous reste encore de l'ouvrage ;  
Vous chiez tous du ravaudage ;  
Poussez donc ferme, mes amis,  
Et chiez les droits réunis :  
Chions tous les droits à la grecque.  
Consignation et d'hypothèque,  
Les centimes additionnels  
Et des prêtres le casuel.  
Pour rendre la liste complète,  
Chions la crosse et la roulette ;  
Qu'on appelle Béalzebut,  
Qu'il vienne chier l'Institut.  
Pour peu qu'il nous reste de bile.  
Nous chirons la liste civile  
Et des restes de notre humeur  
Chions la légion d'honneur.  
Un des diables aimant à rire  
Chia les maréchaux d'empire,  
Et se tournant d'un ton moqueur  
Nomma son étron monseigneur !  
Tous les diables s'étant vidés  
Et nous ayant fort empestés  
On porta plainte à l'empereur

A qui jamais rien ne fait peur :  
Content que l'on chiât de la sorte,  
Il chia aussi une cohorte ;  
Depuis nous découvrant ses fesses  
Il chia princes et princesses  
Et leur ordonna de chier  
Des comtes, des chevaliers,  
Des ducs et pairs, et des barons.  
Ainsi finirent les étrons.

*Bibliophile fantaisiste, p. 394.*

---

### EPIGRAMME

CONTRE LES JUGES

Tous s'efforcent de l'autrui prendre,  
Tel juge fait le larron pendre  
Qui, de plein droit, serait pendu  
Si juste arrêt lui fut rendu.

JEAN DE MEUN. (*Roman de la Rose*, vers 1630.)

---

### LE FER ET L'OR

Tout est à moi, car je l'achète,  
Et le paie en deniers comptans,  
Disait l'Or, élevant sa tête. —  
Tout bas, dit le Fer, je t'arrête :  
Tout est à moi, car je le prends.

ARNAULD.

---

## MADRIGAL

Tout ici baise. Jeanneton,  
 Ton mouchoir baise ton tétou,  
 Tes cheveux se baisent et rebaisent,  
 Je vois tes lèvres se baiser ;  
 Et si toutes choses se baisent,  
 Voudrais-tu bien me refuser ?

*Éloge du sein, édition de Barraud.*

## CHANSON

Sur l'AIR : *Palsembleu, M. le Curé.*

Tout le monde est convaincu  
 Que le ballet des Horaces,  
 En même temps est le ballet des Cu.....  
 Le ballet des Curiaces.  
 Quel spectateur n'est point ému  
 En voyant l'ainé des Horaces,  
 Prendre courage et pourfendre trois Cu...  
 Pourfendre trois Curiaces.  
 Ah, juste ciel ! tout est perdu,  
 Dit Camille au fier Horace ;  
 Je suis ta sœur, et tu perces mon Cu.,.  
 Tu perces mon Curiace !  
 A l'instant son frère bourru,  
 Vous la poignarde avec grace,  
 Camille tombe et montre encore son Cu...  
 Montre encore son Curiace.  
 Vous à qui Noverre est connu,  
 Jetez des fleurs sur ses traces,  
 A l'opéra j'aime à claquer les Cu,..  
 A claquer les Curiaces.

*Mém. de Bachaumont. (Espion anglais, 1809, I, p. 452.)*

## DÉCÈS DU TÉLÉGRAPHE AÉRIEN en 1855

Tout se dit avec l'A B C.  
L'A B C partout F E T,  
Longtemps par le sort K O T,  
Nous cesserons de V G T.  
Le télégraphe est A J T ;  
De fureur il est R I C ;  
Il ne peut supporter l'I D  
Que du monde il est F A C.  
Oui, malgré son R E B T,  
Trop longtemps il nous R S T,  
Debout comme une D I T.  
Vieillard que le temps A K C,  
C'est une affaire d'S I D ;  
Son F I J est même O T.  
De lui nous allons R I T,  
Car il est enfin D C D !

ALEXANDRE FLAN.

---

AUX FEMMES

Toutes êtes, serez ou fûtes,  
De fait ou de volonté, putes,  
Et qui bien vous rechercheroit,  
Putes toutes vous trouveroit.

JEAN DE MEUN. (*Roman de la Rose*, 1630.)

---

CONSEIL A SUIVRE

Travaille sans songer au gain.  
Ne sois intéressé ni vain.

Aime, ne hais, ni ne dédaigne ;  
 Sois sobre et gai ; bois de bon vin !  
 Ta vie, arrivée à sa fin,  
 Aura valu plus qu'un long règne.

PIRON. (*Anthol. franç.*, 1816.)

Trente culs sont à toi, mêlés d'autant de cons,  
 Tu n'as qu'un vit, que faire ? Il dort sur ses couillons.

*Trad. de Martial. (Pièces désopilantes, 1867, p. 259.)*

## VERS

ATTRIBUÉS A VOLTAIRE A LA MORT DE LOUIS XIV

Tristes et lugubres objets,  
 J'ai vu la Bastille et Vincennes,  
 Le Châtelet, Bicêtre, et mille prisons pleines  
 De braves citoyens, de fidèles sujets.  
 J'ai vu la liberté ravie,  
 De la droite raison la règle peu suivie,  
 J'ai vu le peuple gémissant  
 Sous un rigoureux esclavage.  
 J'ai vu le soldat rugissant,  
 Mourir de faim, de soif, de dépit et de rage.  
 J'ai vu les sages contredits,  
 Leurs remontrances inutiles.  
 J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes  
 Par de criants impôts et d'injustes édits (1).  
 J'ai vu sous l'habit d'une femme,  
 Un démon nous faire la loi ;

(1) Allusion aux concussions des intendants.

Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son âme,  
Pour séduire le cœur d'un trop crédule roi (1).

J'ai vu cet homme épouvantable,  
Ce barbare ennemi de tout le genre humain (2).  
Exercer dans Paris les armes à la main

Une police abominable.

J'ai vu les traîtres impunis,  
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis.  
J'ai vu l'erreur en tous lieux triomphante,  
La vérité bannie, et la foi chancelante (3),

J'ai vu le lieu saint avili,

J'ai vu Port-Royal démoli.

J'ai vu l'action la plus noire

Qui puisse jamais arriver ;

L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,  
Et nos derniers neveux auront peine à le croire.

J'ai vu dans le séjour, par la grâce habité

Des sacrilèges, des profanes,

Remuer, tourmenter les mânes

Des corps marqués au sceau de l'immortalité (4).

Ce n'est pas tout encore, j'ai vu la prélature

Se vendre et devenir le prix de l'imposture,

J'ai vu les dignités en proie aux ignorants,

J'ai vu des gens de rien tenir les premiers rangs.

J'ai vu des saints prélats devenir la victime

Du feu qui les anime.

O temps ! ô mœurs ! j'ai vu dans ce siècle maudit

Un cardinal, l'ornement de la France (5),

(1) M<sup>me</sup> de Maintenon.

(2) M. d'Argenson, lieutenant général de police, l'un des fondateurs des violences ministérielles.

(3) Le poète parle ici de la persécution des jésuites contre les jansénistes.

(4) Il parle de l'exhumation des grands hommes enterrés à Port-Royal, et que la fureur des jésuites fit enlever, avant qu'on labourât le sol occupé par les solitaires de Port-Royal.

(5) De Noailles.

Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,  
Ressentir les effets d'une horrible vengeance.

J'ai vu l'hypocrite honoré,

J'ai vu le jésuite adoré.

J'ai vu ces maux sous le règne funeste

D'un prince que jadis la colère céleste

Accorda par vengeance à nos désirs ardents.

J'ai vu ces maux affreux, et je n'ai pas vingt ans !

VOLTAIRE.

### OPINION DE MAUREPAS

Voilà le tableau du règne de Louis XIV attribué à Voltaire, mis à la Bastille parce qu'il fut soupçonné de l'avoir composé. S'il en avait été l'auteur, il se serait bien corrigé depuis dans le panegyrique historique que nous avons de lui sous le titre de *Siècle de Louis XIV*.

### PROBLÈME RÉSOLU

Trois filles discutoient très-sérieusement,

Pour tâcher de savoir indubitablement.

Quel étoit le plus vieux de la bouche ou du chose,

On pouvait juger cette cause,

Sans référé du parlement.

Mon chose est bien l'ainé, s'écria la première,

Car la barbe lui vient, et c'est là le grand point.

La seconde reprit : Je croirois le contraire,

Car ma bouche a des dents, mon chose n'en a point.

La troisième, à ces mots, dit : Je pense de même !

Et je vais dans l'instant résoudre le problème.

La bouche est plus âgée, un fait doit l'attester :

Depuis longtemps elle est hors de nourrice,

Et mon chose se trouve au comble du délice,

D'abord qu'on lui donne à têter.

VOISENON. (*Les Muses en belle humeur*, 1779.)



## LA QUESTION RÉSOLUE

Trois rivaux voyant leur maitresse  
Que l'on vient de blesser au sein ;  
Aussitôt l'un tombe en foiblesse,  
L'autre court après l'assassin,  
Le troisième bande la plaie :  
Par ce moyen chacun essaie  
De montrer qui l'aime le mieux.  
Si mon avis on me demande,  
Je dirai, sans être ennuyeux.  
Que je suis pour celui qui bande.

*Joujou des demoiselles, 1757.*

---

## DE LA MORT DE TROIS COURTISANS

Trois Romains, trois Albins se tuèrent de coups,  
Pour le bien du pays et de la république ;  
Trois mignons de la cour se tuèrent, jaloux,  
Pour le bien prétendu d'une raye publique.

*Parn. satyr.*

---

## LE MALADROIT

Trop haut tu le mets, innocent,  
Disait Alix à Nicodème :  
C'est un peu trop bas maintenant,  
— Parbleu, dit-il, mets-le toi-même.

*Le Joujou des demoiselles, 1757.*

---

## LA TASSE CASSÉE

Tu me bailles du pied au cul !  
Par la sangoi, gros Jean, sais-tu  
Que tu paieras, ma foi, la tasse?...  
— Oui, c'est bien dit, si je la casse ;  
Mais je n'en devrois que moitié,  
Car elle étoit fendue avant le coup de pied.

*Le Joujou des demoiselles, 1757.*

---

## A AGLAË

Tu me promets d'être constante,  
Et tu veux qu'aux pieds des autels  
Nous formions des vœux solennels !  
Aglæ, ta flamme est prudente.  
Eh bien ! d'un éternel amour  
Je fais le serment redoutable,  
Si tu veux jurer à ton tour  
D'être à mes yeux toujours aimable.

PARNY.

---

## TRADUCTION DE MARTIAL

Tu veux toujours que mon vit reste droit ;  
Y penses-tu ? le vit n'est pas un doigt.

*Pièces désopilantes, 1867.*

---



## LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE

**U**n bon curé, d'une santé d'élus ;  
(C'est dire qu'il avoit très-grande paillardise.  
Peut-on se bien porter et n'être pas ému  
D'un aiguillon de convoitise ?)  
Un bon curé donc avoit lu,

Dans je ne sais quel bouquin vermoulu,  
Que, dans les premiers temps, messieurs les gens d'église,  
Pour éteindre ce feu que Lucifer attise,  
Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.

Notre homme avoit bien moins de gourmandise ;  
Il n'en vouloit qu'un seul. Qu'un seul ? En vérité,  
Un saint n'auroit plus loin poussé la chasteté.  
En conséquence donc de cet antique usage,

Notre pasteur, en homme sage  
Qui toujours dans le premier rit  
D'un culte va saisir l'esprit,

En son logis prend une gouvernante.  
Son âge ? Sa figure ? Étoit-elle piquante ?

De bonne robe, appétissante,  
Surtout stérile ? car c'est là le premier point.

Tout cela, je ne le dis point,  
Messieurs les curieux ; vous savez comme est faite

La gouvernante d'un curé ;  
Je ne demande au ciel qu'un tel morceau sacré ;  
Qu'il me le donne, et je vivrai  
(J'en jure ma foi de poète)

D'une continence parfaite.

Dire que Jeanneton figuroit tour à tour

La maîtresse de nuit, la servante de jour,

Ce trait encore me paroît inutile.

Il faudroit qu'un curé fût un grand imbécile

De payer grassement servante faite au tour,

Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.

Du pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.

Las ! le pauvre homme en fit tant sa maîtresse,

Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,

Diroit un libertin ; je donnerois ma vie,

Si je pouvois ainsi mourir.

Taisez-vous, libertin, vous parlez en impie.

Moi, du curé, je dirai seulement,

Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.

Le bon Dieu veuille avoir son âme,

Ainsi soit-il. En attendant

Laissons le pauvre sous la lame,

Et revenons vite aux vivans.

Nouvel oint du Seigneur d'entrer au presbytère,

Jeanneton de rester, et d'être à l'ordinaire

Alerte à se parer de tous ses agrémens.

Sans avoir de philosophie,

Elle savoit assez que penser de la vie,

Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs

Que le ciel sème sur sa route,

Las ! pour quelque peu de douceurs,

Que du bout des lèvres on goûte,

Combien est-on abreuvé de douleurs !

Et Jeanneton venoit d'en boire le calice

Jusqu'à la lie, en perdant son pasteur.

Elle veut donc, avec son successeur,

Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.

Après avoir pour le défunt curé,

De tout son cœur, dit un *miserere*,

Prié Dieu qu'il le mit en sa gloire éternelle,

Dévotement et d'un air tout sucré,

Elle s'apprête de plus belle  
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à lèche-doigts,  
De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.  
Partant de se coucher l'heure enfin arrivée,  
Heure charmante à l'amour réservée,  
Voilà ma Jeanneton qui mène promptement  
Notre nouveau pasteur à son appartement ;  
Puis sans façon, suivant son habitude honnête,

Dans le cabinet attendant,  
De se déshabiller, le tout modestement,  
Pour voler vite au tête-à-tête ;  
C'étoit pour elle assurément  
Un jour de noce, un jour de fête.  
Nouvel amant, nouveau plaisir.

Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,  
Surtout l'esprit de femme, ajoute le poète ;  
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.

Sa toilette ! oui, sa toilette. L'Amour,  
Ainsi qu'à la duchesse, enseigne à la grisette  
Cet art heureux de plaire sans atour,  
L'adroit déshabillé qui vaut l'habit de cour :  
Et là-dessus toute femme est coquette.

Or pendant que le tentateur,  
(Car le diable en ceci n'étoit un mince acteur)  
Rendoit encor Jeanneton plus tentante,

Plus coquine, plus agaçante,  
A ses têttons donnoit plus de rondeur,  
A son souris plus d'artifice,  
A son œil noir plus de malice,  
A ses roses plus de pudeur,  
Comme à ses lis plus de candeur ;  
Tandis que, déployant l'adresse  
Du diable le plus corrupteur,

Il en formoit bref une enchanteresse,  
Que faisoit le pasteur ? Le pasteur ? En entrant,  
Il marmota de son bréviaire,  
Qu'il n'entendoit aucunement ;

Ensuite, en se déshabillant,  
Vous dit mainte longue prière,  
Au lit se mit finalement,  
Trois ou quatre fois se signant  
Et d'eau bénite s'aspergeant,  
Au Seigneur Dieu recommandant  
Son âme la plus moutonnaire  
Que le ciel fit assurément,  
N'attendant plus que le moment  
De fermer sa sainte paupière,  
Pour s'endormir pieusement,  
Et puis rêver du firmament.  
Un dormeur de cette manière  
Pouvoit-il songer autrement ?

Ouais ! quel est ce curé d'une nouvelle espèce ?

Attendoit-il dans son lit Jeanneton ?...

Non sans doute. Il n'avoit nulle tentation

De succomber à la tendresse..

Nulle ?... Et voilà le plaisant, écoutez..

Oh ! par ma foi, ce curé là me blesse :

Eh quoi ! ne point goûter des douces voluptés,

Ne point manger un morceau de la pomme,

Quand il l'avoit sous sa main ! le pauvre homme !

Il avoit donc cent ans ? Vous vous moquez de nous...

Je ne badine point : j'ignore, au reste, l'âge

De ce singulier personnage ;

Mais je pense assez comme vous.

Je ne saurois croire à tant de sagesse ;

Il faut être un grand saint, ou cassé de vieillesse,

Pour refuser ses sens à des plaisirs si doux.

Revenons à notre homme étrange,

Ou, si mieux l'aimez, à notre ange,

Car ce bon curé là n'avoit rien de l'humain.

Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain,

Retenue un instant pour quelque bagatelle,

Jeanneton s'en alloit se retirer soudain.

Déjà de sa benoite main

Il avoit éteint la chandelle...

Et Jeanneton s'en ira-t-elle?...

Jeanneton étoit bien dans un autre dessein.

Il s'impatiente à la fin.

Jeanneton!... — Monsieur?... — Je vous prie,

Dépêchez-vous. — Dans un instant, monsieur.

Et Jeanneton de dire au fond du cœur ;

Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie ;

Dieu soit loué ! puis mains de se hâter,

Lacet de rompre, épingle de sauter,

On auroit mis son plus beau juste en pièces.

Peut-on trop tôt d'amour savourer les caresses ?

— Mais, Jeanneton, je veux dormir... — Comment !

Me prend-il donc pour dormir seulement ?

— Jeanneton, mais qui vous arrête ?

Au nom de Dieu, finissez... — Je suis prête :

Allons, monsieur, me voici. Jeanneton

Paroit enfin ; mais savez-vous bien comme ?

A faire (me le permet-on ?)

Tomber le pape, oui, le pape de Rome,

Le dirai-je ? En... Cherchez cette rime en ion,

Qui vient sans qu'on l'appelle en cette occasion,

Et qu'il ne faut point que je nomme,

Si je veux conserver ma réputation

D'écrivain chaste et de saint homme.

Puis peignez-vous le plus friand tendron,

Ayant blanche peau, bon chignon,

D'une main tenant sa lumière,

(C'étoit l'Amour même avec son flambeau)

Coiffée en petite laitière,

Un mouchoir blanc sur le front le plus beau,

(C'étoit l'Amour même avec son bandeau)

Laissant voir un tétin de beauté ravissante,

Qui sembloit s'échapper vers la main triomphante

Qui devoit arracher la seule épingle, hélas !

Où tinssent encor tant d'appas ;

Nue à demi comme une grâce ;

- Montrant d'ailleurs jusqu'au genou,  
Une jambe à vous rendre fou.
- Ah ! bienheureux curé, que n'étois-je à ta place ?  
Méritois-tu tant de bonheur ?
- Le sot?... — Eh bien ! êtes-vous bon coureur ?  
Me mettrai-je dans la ruelle ?
- Le curé se frottoit, se refrottoit les yeux.
- Rêvé-je ? Est-ce un esprit?... En chemise... c'est elle...  
Non... — Parlez donc : lequel aimez-vous mieux ?  
D'invoquer tous les saints bien vite,  
Aspersion nouvelle d'eau bénite,  
Force signes de croix... — Avez vous badiné ?  
Savez-vous bien, monsieur, qu'il fait un froid extrême ?  
Que je me couche, allons : comme il fait l'étonné !  
Quand ce seroit le diable même !...  
— Oui, c'est le diable assurément ;  
Je te conjure, esprit méchant.,,
- Notre maître, à la fin, nous perdons patience...
- Quoi ! Jeanneton... c'est elle... — Oui, c'est bien moi,  
[vraiment.
- Où vas-tu ? — Me coucher. — Avec moi ? — Je le pense.
- Eh quoi ! tison d'enfer, une telle impudence !  
Avec moi se coucher ! ô sainte Providence !  
Au meurtre !.. on m'assassine !.. — Arrêtez un instant,  
C'est un peu trop pousser le badinage...
- Tu ne sortiras point de cet appartement ?..  
— Je n'entends rien à ce tapage ;  
N'ai-je à vos yeux nul agrément ?  
Le défunt pensoit autrement.
- Au secours ?.. mes voisins !.. — Qu'il èst doux ce langage !  
Expliquez-vous, là, clairement.
- Craindriez-vous de me faire un enfant ?
- Oh ! vous ne risquez rien. — Me voilà tout en nage...  
T'en iras-tu, vilain démon, dans le moment ?...  
— L'histoire me paroît plaisante ;  
Depuis quand une gouvernante  
N'auroit-elle donc plus l'honneur



De coucher avec son pasteur ?

— Infâme, que dis-tu ?.. — Dame ! j'en ai la preuve.

Avec votre prédécesseur

Je couchois tous les jours ; je pensais qu'étant veuve,

Je pouvois ainsi faire avec son successeur...

— O la louve ! ô l'abominable !

Encore une fois, misérable !

De ma présence éloigne-toi :

Demain je te renvoie... — Et moi,

Je rends mes comptes tout à l'heure :

Si je reste céans un instant, que je meure.

Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur l'homme de Dieu

Je ne veux point demeurer davantage

Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.

Las ! le pauvre défunt ! il eut mon pucelage ;

S'il vivoit, il l'auroit encor.

(Notez que quelque larme humectoit son visage].

C'est bien là ce qu'on peut nommer un curé d'or.

De ces curés là, quel dommage,

S'il n'en étoit plus aujourd'hui !

Nous en pourrions trouver de semblables, j'espère.

En attendant, je vais servir notre vicaire ;

J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chère ;

Mais du moins, on couche avec lui.

Quelque pédant, à mon curé semblable,

Blâmera Jeanneton ; moi, je l'approuve fort.

En effet, avoit-elle tort ?

Faire cas du plaisir, c'est être raisonnable.

Que d'un destin de fer je sois persécuté ;

Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté ;

Si l'amour me rit, me seconde,

Qu'un lit enfin me reste, et dans ce lit Manon,

Ai-je à me plaindre du sort ? Non,

Je suis le premier roi du monde.

PIRON. (*Œuvres badines.*)

## DU GOUVERNEMENT DES FEMMES

Un bon Gaulois éperdu, consterné,  
De son pays déplorait la ruine ;  
Il en cherchoit vainement l'origine ;  
Elle échappoit à son esprit borné.  
De sa bêtise un plaisant étonné  
Lui dit : Viens çà, benêt, je veux t'instruire.  
Ecoute-moi : Dans ce siècle tortu,  
Lorsqu'une nymphe, au comble du délire,  
Tient dans ses mains les rênes d'un empire,  
Comme elle, ami, cet empire est f..tu.

*Mém. de Bachaumont, 23 mai 1773.*

---

## L'AVEU NAIF

Un boucher moribond voyant sa femme en pleurs,  
Lui dit : Ma femme, si je meurs,  
Comme à notre métier un homme est nécessaire,  
Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire ;  
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais ;  
Épouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire.  
— Hélas ! dit-elle, j'y songeais.

BARRATON. (*Légende*, 1764.)

---

Un bucheron fendant du bois.  
Ne se donnoit point de relâche,  
Et faisoit *han !* à chaque fois  
Qu'il donnoit un grand coup de hache.  
Sa femme craignant quelque entorse

Dit : à quoi bon *han* ! si souvent !  
— *Han*, dit-il, augmente la force,  
Et le coup entre plus avant.  
La nuit le bonhomme joyeux,  
Et voulant rire avec sa femme :  
— Mon ami, dit la bonne dame,  
Faites *han* ! il entrera mieux.  
— Oh non ! lui dit-il sans attendre,  
Ce seroit *han* ! et temps perdu ;  
Mon dessein n'est pas de le fendre,  
Il n'est déjà que trop fendu.

*Œuvres badines de Piron.*

---

## LE DEDOMMAGEMENT

Un capucin à barbe blonde,  
Voulant se détacher du con,  
Par une humilité profonde,  
Pour éviter tentation,  
Tous les matins avant l'office,  
Enculoit un jeune novice.

Ce petit bougre de novice  
Que foutait le bon révérend  
Lui dit : Mon chère père Maurice,  
J'en avertirai le couvent.  
Le Père, pour calmer l'affaire,  
Branla le vit au petit frère.

*Le Recueil de comédies, 1775.*

## LE TABLEAU DE LA TOUSSAINT

Un certain peintre habile dans son art,  
Mais fainéant, chose fort ordinaire,  
A des nonnains fit un tour fort gaillard.  
Le drôle avait entrepris de leur faire  
Un grand tableau de la gloire des saints.  
Le marché fait, il prend l'argent d'avance :  
Peu lui dura. Mesdames les nonnains  
Croyant avoir un tableau d'importance,  
Le terme échu, s'informent du tableau.  
Il ne faut plus que trois coups de pinceau,  
Dit le galant d'une mine assurée :  
C'est fait ce soir, je vous le rends demain.  
A peine était la toile préparée.  
Or que fait-il ? D'un caprice soudain  
Il leur traça... Devinez, je vous prie...  
Vous l'entendez, sans que l'on vous le die.  
Le matin donc... Eh bien ! notre tableau ?  
De ma vie onc je n'en fis de plus beau,  
Répond le peintre. On s'approche, on s'empresse.  
Voyez, dit-il, tout en le retournant.  
Pour des nonnains l'aspect est surprenant.  
Le rouge en monte au visage à l'abbesse.  
Sœur Béatrix, sœur Claude, à qui mieux mieux,  
Ouvrent les doigts pour se cacher les yeux ;  
Les autres sœurs font quelque autre finesse.  
Nulle n'est là qui très bien ne connaisse  
De la figure et le nom et les traits,  
Ou qui du moins ne s'en doute à peu près.  
Toutes pourtant demandent, qu'est-ce, qu'est-ce ?  
C'est, dit le peintre, un tableau fait exprès  
Pour la Toussaint. Comprenez le mystère ;  
Si j'avais pu renfermer tous les saints  
Dans cet espace, ils y seraient tous peints ;  
Ne l'ayant pu, je vous ai peint leur père.

GRÉCOURT.

## LE PIRATE ET LE CONQUÉRANT

Un Conquérant, sur mer rencontrant un Pirate,  
Le traita de voleur. Le Pirate, homme franc,  
Lui dit : Je suis voleur, n'ayant qu'une frégate ;  
Si j'avais cent vaisseaux, je serais Conquérant.

VAUDIN. (*Anthologie française*, 1816.)

---

## LE CORDELIER GALANT

Un cordelier au coche se trouvant,  
Près d'une brune assez vive et gentille,  
Ne disoit mot ; mais cependant le drille,  
La regardoit, non sans désir ardent.  
De son côté la dame l'agaçant :  
Père, dit-elle, on diroit qu'avez honte ;  
Réveillez-vous, faites-moi quelque conte,  
Pour m'ébaudir, sans vous faire prier.  
— Pour conte, non, dit le moine avec flamme :  
Mais beaucoup mieux, si vous vouliez, Madame.  
Je vous ferois un petit cordelier.

*Le Joujou des demoiselles*, 1757.

---

## LE MARI SATISFAIT

Un cordelier, dans le saint tribunal,  
S'enquit un jour d'une jeune commère  
Combien de fois son mari sut lui faire,  
Dans une nuit le devoir conjugal.  
Deux fois sans plus, répond la pénitente.

Votre mari n'est donc qu'un mal-appris ?  
Dit le *pater* : moi, parbleu ! je me vante,  
En moins de temps, de vous le faire dix.  
La *signora*, de retour au logis,  
Ne sais pourquoi, conta toute l'affaire  
A son époux, qui, rempli de colère,  
S'en va trouver le gardien de léans.  
Je viens, dit-il, me plaindre à vous d'un père  
C'est un pendard entre les plus méchants,  
Et tôt ou tard vous en aurez du blâme.  
Sachez qu'hier, en confessant ma femme,  
Il se vanta, par forme d'entretien,  
Qu'il lui ferait ses dix postes complètes.  
Mon révérend cela se peut-il bien ?  
Souffrirez-vous que semblables sornettes  
S'aillent contant dans la maison de Dieu,  
Pour mettre à mal les simples femmelettes,  
Sans respecter la sainteté du lieu ?  
Il faudrait faire un exemple sévère  
De tels caffards, et les châtier tous.  
— Eh bien ! enfin interrompt le bon père,  
Ce séducteur, comment le nommez-vous ?  
— Père ATHANASE, ajoute notre époux.  
Le révérend, sortant comme d'extase,  
Sans s'émouvoir à l'instant répondit :  
C'est, dites-vous, notre père ATHANASE ?  
Il le ferait tout ainsi qu'il le dit.

GRÉCOURT.

## L'AVIS DU CORDELIER

Un cordelier des plus officieux  
Sur ses genoux chatouilloit une abbesse,  
Et tôt après le bon religieux

En pamoison fit tomber la prêtresse :  
Puis, profitant du moment de foiblesse,  
Il lui glissa son fringant aiguillon.  
— Tirez ceci, par saint Hilarion,  
Dit la nonnain : à quoi le bon apôtre  
Lui repartit : Point tant d'émotion,  
Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

*Manuel gaillard, 1776.*

---

### ÉPIGRAMME

Un couple amoureux s'exerçoit  
Au jeu d'amour dans un bosquet,  
Croyant n'avoir que les driades  
Pour témoins de ses accolades.  
Au plus fort du trémoussement,  
Quelqu'un parut. — Ha ! dit l'agent,  
Fuyons. — Nenni, répond la belle,  
Va ton train. — Mais on nous verra.  
— Eh ! qu'importe, répliqua-t-elle,  
Je ne connois point ces gens-là.

PIRON.

---

### LES AMANS CASUISTES

#### CONTE

Un échappé du séminaire,  
Bien patelin, bien sensuel,  
Pressait la timide Glycère  
Afin de diriger son âme vers le ciel,  
Par un chemin qui n'y va guère.

l'i donc, monsieur, c'est un péché mortel,  
Et si je puis, je ne veux point en faire ;  
Laissez-moi donc, ou j'appelle ma mère.  
— Mon bel enfant, quittez ce front sévère,  
Répond le jeune chérubin,  
C'est un péché que la colère.  
Puis promenant sa chatouilleuse main  
Sur les lys mobiles d'un sein  
Qué couvré une gaze légère,  
M'enviez-vous, dit-il, d'un air benin,  
Une innocente fantaisie  
Qui n'ôte rien à vos appas ?  
C'est un gros péché que l'envie,  
Et Dieu ne le pardonne pas.  
Le jeune apôtre eut peu de chose à dire  
Pour combattre un péché d'orgueil :  
Son exorde fut un sourire  
Accompagné du plus tendre coup-d'œil ;  
Tout le sermon fut : *Je vous aime*,  
Trois petits mots qu'il sut paraphraser  
Mieux que n'eût fait St-Augustin lui-même.  
Et la péroration fut un ardent baiser.  
Que voulez-vous que fasse une novice  
Contre un séducteur à collet ?  
Il obtint tout ce qu'il voulait  
En prêchant contre l'avarice.  
Pour un sermon il en fit trois ;  
Mais las, à quel revers la nature est soumise !  
Voilà l'éloquence aux abois.  
La Néophite avec raison surprise  
Qu'il eût perdu sitôt l'usage de la voix,  
Et qui goûtait au fond, d'une âme bien éprise,  
Sa morale onctueuse, insinuante, exquise,  
Dans la ferveur et le tendre abandon  
D'une âme à Dieu nouvellement soumise,  
Demandait un nouveau sermon :  
Il en fit un contre la gourmandise.



La peignit comme un souffle émané du démon.  
Glycère d'un regard où se peignait l'ivresse,  
Jeté nonchalamment sur le froid directeur,  
Lui dit : Je vous entends, mais, croyez-vous, monsieur,  
Qu'on se sauve avec la paresse ?

PAR DE LA CHABEAUSSIÈRE.

### NAIVETÉ

Un enfant disait à son père :  
Les femmes ne vont donc jamais en Paradis ?  
D'où vient, dit le père surpris,  
Cette demande singulière ?  
C'est, répliqua l'enfant, que je ne vois jamais,  
Malgré leurs figures gentilles,  
De petits anges qui soient faits  
Comme sont les petites filles.

E. F. LUPIN.

### LE MAÎTRE ITALIEN

Une agréable présidente,  
Bien coquette, folle à l'excès,  
Idolâtrant tout par accès,  
Enfin, une femme charmante,  
Conçut le bizarre désir  
D'apprendre, en peu de jours, la langue italienne :  
« Un maître italien, qu'on l'appelle, qu'il vienne ! »  
Tel fut son ordre : on courut obéir.  
Bientôt à ses yeux se présente  
Un pédant sec, au teint blafard,  
Sourcils touffus et l'œil hagard,  
Attitude basse et rampante :

Courbant son dos en arc, adoucissant le ton,

Il dit : « Dame illoustrissima,

Sa signora mi donne oune marque de stima,

Pouisqu'alle m'é soisit per vi douna leçoun. »

La dame, à ce discours, part d'un éclat de rire ;

L'Italien n'en est pas démonté.

« Signora, reprit-il, jo commence per dire

Oune importante et grande vérité :

Ço n'est point l'intérêt qui près de vous m'attire,

Jo lo dis à vos gens, jo lo répète encor :

Jo travaille ici per l'honor.

Tal qui mountra per lo salaire,

Mountra souperficiellement ;

Questa façoun zama no pout bien faire,

Questa s'oublie et passe proumptement ;

Ma, mo leçoun so grave per lo vie,

Alle entre bien profoundément,

Jo no m'occoupe pas della souperficie,

Z'enseigne per il foundement. »

La dame fit la mine et reprit froidement :

« — Comment dit-on *vous aimer*, je vous prie ? »

— Madame, on prononce *amar vi* :

Amar, aimer, vi, vous.

— Par quelle fantaisie,

Transposez-vous le verbe ainsi ?

*Vi amar* est plus doux.

— Madame, en Italie,

Nous conzougons différemment ;

Chaque pays, chaque manière :

Sto vi qu'en France on so met par devant,

En Italie on lo met par derrière.

— Fi ! votre italien ne me plaît pas du tout !

Holà ! je ne veux plus que ce monsieur revienne.

La belle prit ainsi son parti tout d'un coup,

Car l'usage français était trop de son goût

Pour qu'elle prit jamais la mode italienne.

DE LA FIZELIÈRE.

## BLASON DE LA BELLE FILLE

Une dame d'excellente beauté  
En tous ses faitz doit estre modérée,  
Avoir le cœur rempli de loyauté,  
Maintien rassis, contenance assurée ;  
Bouche riant, mignonne, savourée,  
Œil verdelet, le front largettement,  
Clere de vis (1), de couleur proprement.  
Menton fourchu, la chevelure blonde,  
Humble regard à lever doucement,  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.  
Ferme tétin sur l'estomac planté,  
Large entre-deux, rencontre relevée  
Gorge plaisante, et le col long, santé,  
Le nez traitiz (2), sourcille déliée,

Mollette main, blanche, bien alliée  
De doigts et bras gresle tant seulement,  
Gente de corps, taillée adroitement,  
Hauteur moyenne et de belle faconde,  
Gorriere (3) un peu, parler courtoisement,  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.  
Parmy les rains bien fournie à planté,  
Grosse cuisse et devant haut enc... ée,  
Motte à plein poing, sans être trop hantée  
De doux accueil et de rebelle entrée,  
Le ventre épais, barbe de frais rasée,  
Tenir l'escu au besoing droitement,  
Et son bourdon serrer estroitement.  
Je ne m'enquiers du trop ou peu profonde,  
Le compaignon porter joyeusement  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

(1) Visage.

(2) Bien fait, joli.

(3) Recherchée dans sa toilette.

## ENVOY

Prince gentil, pour vostre esbatement  
Si vous trouvez un tel appointment  
Au petit pied, jambe grossette et ronde,  
Montez dessus et picquez hardiment,  
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

PIERRE DANCHE. (*Blasons du  
corps féminin.*)

## LE DROIT DES CHATTES

Une jeune chatte en chaleur  
De Chelles parcourant le cloître,  
Des doux maux qu'elle sentait croître  
Miaulait la tendre douleur.  
L'abbesse, à tels tourments sensible,  
Ordonne, que s'il est possible,  
Minette ait un ou deux matous.  
— Madame, cria sœur Agathe,  
Qu'on en amène aussi pour nous,  
Sommes-nous moins que votre chatte ?

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

## DEMANDE D'UNE JEUNE ÉPOUSÉE

Une jeune femme épousée  
S'enquit d'une vieille rusée :  
Dites, ma mère, votre avis.  
Les hommes sont-ils si ravis  
Quand ils foutent, et ont-ils bien

Autant que nous d'aise et de bien ?  
— Je crois, répond la maquerelle  
Qu'ils sentent douceur toute telle ;  
Mais elle passe comme vent.  
— Je m'étonne donc, dit la belle,  
Qu'ils ne nous foutent plus souvent.

MELIN DE SAINT-GELAIS.

---

## LA JUMENT ET LE BAUDET

FABLE

Une jument de taille et d'encolure fine  
Fille de défunt Bucefal,  
Voulant perpétuer la race chevaline,  
Afin d'y procéder attendit un cheval ;  
Mais un cheval de belle taille,  
Propre pour un jour de bataille,  
Issu de père en fils de l'illustre Bayard :  
Toutefois un baudet infâme  
La rencontrant seule à l'écart,  
Eut la témérité de lui conter sa flamme.  
D'abord rebutant ce grison,  
Elle le menaça de cent coups de bâton,  
Lui fit le pet et la ruade ;  
Mais lui sans s'étonner de cette petarade,  
Se rapproche fort humblement ;  
Et d'un ton enroué lui fait son compliment :  
Si je n'ai pas si bonne mine  
Que l'époux que l'on vous destine,  
Madame, lui dit-il, sachez qu'en fait d'amour  
Je suis un vrai Saucour,  
Et l'étalon de tout le voisinage ;  
Et par là l'étalon sut si bien l'engager,  
Qu'il trouva l'heure du berger.

Moult j'en connais qui font fort bonne mine,  
 Et sont du goût de la jument ;  
 Il n'importe qui ni comment,  
 Pourvu qu'il ait bon rable et bonne échine.  
 Mais le proverbe aussi chez elles va changer,  
 Car c'est l'heure de l'âne, et non pas du berger.

*Voyage de Bachaumont et de  
 Chapelle, 1697.*

---

## LE RETOUR DE L'OPÉRA

CONTE QUI N'EN EST PAS UN,

*Par M. de Cailhava.*

Une nymphe de l'Opéra,  
 Leste, fringante, et cœtera,  
 Après avoir joué le rôle d'immortelle,  
 Craignait de se crotter en retournant chez elle :  
 Fort à propos un élégant marquis  
 Arrive, lorgne, admire, offre son vis-à-vis :  
 Fouette, cocher ! — Où ? — Chez mademoiselle.  
 — Que fait votre main là ?  
 Chut ! ma boucle s'accroche à votre falbala.  
 — Ah ! monstre ! je crirai, j'y suis très-résolue.  
 — Enfance ! — Mon honneur ! — Combien vous en avez !  
 — Quel affront ! — Quel plaisir ! — Ciel ! je suis... vaincue ?  
 — Il était temps, ma foi : nous sommes arrivés ;  
 Mais je monte chez vous. Pourquoi ces révérences ?  
 — Non. — Est-on entre amis ridicule à ce point ?...  
 — Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : je ne fais point...  
 — Quoi ? — De nouvelles connaissances.

---

## LE DÉMÉNAGEMENT

Une nymphe jeune et gentille  
Par un matin déménageoit ;  
Pour son petit meuble de fille  
Grande voiture il ne falloit :  
Un seul crocheteur suffisoit.  
Au carrefour elle prit Blaise,  
Garçon robuste et des mieux faits.  
Il met le lit sur ses crochets,  
Puis à chaque corne une chaise,  
Prit la bergame sous son bras,  
Sous l'autre la nappe et les draps ;  
Et se sentant encore à l'aise,  
De la main droite il prit le seau,  
De la gauche le pot à l'eau.  
Lors allongeant, ne vous déplaie,  
Ce qu'on ne dira point ici :  
— Parbleu ! dit-il, prenez ceci :  
Il est d'assez bonne mesure ;  
Mademoiselle, grimpez-y ;  
Et sans crotter votre chaussure,  
Je vais vous emporter aussi.

*Œuvres badines de Piron.*

## LE REDEMPTION

Un fier vainqueur viol et pillage  
Armoit de tous points pour l'assaut.  
Dans la cité maint pucelage  
Trembloit de faire le grand saut.  
Ah ! dit la reine, que Dieu m'aide !  
A vos maux je sais le remède.

Elle court, dit hors des remparts :  
 — Prenez-moi pour mille pucelles.  
 Guerriers, en con, tétons, aisselles,  
 Et foutez-moi de toutes parts.

*Constitution de l'hôtel du Roule.*

Un Florentin faisoit son Cupidon  
 Et s'ébattoit d'un suisse du saint-père.  
 Le barigel, par sentence sévère,  
 Le condamna d'aumôner un teston.  
 Le condamné cria : C'est tyrannie,  
 Payer vingt sous pour péché si mignon !  
 Beau justicier, sommes en Italie,  
 En lieu papal. — Payons sans répartie,  
 Reprit Dandin, tu l'as bien mérité ;  
 Ton cas n'est point honnête sodomie,  
 Mait bien péché de bestialité.

*Œuvres badines de Piron.*

### L'OISEAU RÉVEILLÉ

Un gros brutal faisoit froid à sa femme ;  
 Je ne sais pas quelle était sa raison :  
 Ce que je sais, c'est que la bonne dame  
 Aimait assez la paix dans la maison.  
 Vint une nuit où la chaleur extrême  
 Fit qu'en dormant elle étendit sa main,  
 Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même  
 Dont la sevrant son époux inhumain.  
 Dans ce moment, vous jugez bien, peut-être,  
 Qu'au seul toucher le drôle s'éveilla :  
 Pauvre animal ! s'écria-t-elle, il a  
 Du naturel beaucoup plus que son maître.

GRÉCOURT.



## LE MARCHÉ

Un gros maçon, ribaud s'il en fut onc,  
Son travail fait, en soi sentit nature  
Récalcitrer. Retournant chez lui donc,  
Pour s'égayer il prenoit la mesure  
De son tribard. En badinant il vit  
Escarmoucher une plaisante rousse,  
Qui, le flairant, aussitôt l'assaillit.  
Bonsoir, ami, veux-tu que je te pousse  
A faire un coup, dit-elle, en l'abordant ?  
Que donnes-tu ? — Deux sols, dit le manant.  
Deux sols sans plus, c'est mon taux. — Misérable !  
Mets les trois sols. — Trois sols ? non pas, au diable.  
Dépêche, allons, prends ce que je te dis.  
— Pour tes deux sols me le feras-tu bis !

*Légende, 1764.*

## A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1878

## LE HOMARD ET LE MERLAN

## FABLE

Un homard, un merlan, camarades d'enfance,  
Flânaient au fond des mers, comme deux bons amis,  
Quand un turbot très-vieux, poisson d'expérience.

Leur dit : — Prenez garde, petits...

Voyez-vous ce monsieur d'apparence tranquille ?

Eh ! bien, c'est un pêcheur habile

A qui le directeur de l'Exposition,

Monsieur Krantz, sénateur, donna commission  
De garnir l'aquarium de Paris la grand'ville...

— Paris ! fit le merlan, quelle chance, ma foi !...

Mais mon plus grand désir, à moi,  
Serait d'aller y prendre place  
Dans un aquarium tout en glace,  
De l'élite du monde aquatique entouré  
Et des connaisseurs admiré...  
— Parbleu ! dit le homard, moi qui toute ma vie  
Ai désiré connaître une exposition,  
De satisfaire mon envie  
Je ne saurais trouver meilleure occasion.  
— Si nous nous faisons prendre, hein ? Nous ferions sans  
Ce grand voyage d'agrément. [peine  
A Paris. — A Paris, j'accepte. — Quelle veine !  
Camarade, allons-y gaiement !  
— Ah ! gémit le turbot, mes pauvres camarades !  
A Paris, le merlan n'est aimé qu'au gratin...  
Quant aux homards, chaque matin,  
On en met un grand nombre en sauces remoulades.  
Voilà le sort qui vous attend,  
Ecoutez un vieillard prudent,..  
— Peuh ! peuh ! dit le homard, les vieux ça déraisonne  
Ne prenons conseil de personne...  
Partons !... Ils partent, en effet,  
Et les voilà dans le fatal filet...  
Trois jours plus tard, nos deux poissons mélancoliques  
Etaient parqués dans un affreux baquet en bois,  
Et du monde des mers représentants uniques,  
Causaient pour la seconde fois.  
Près d'eux, dans ce baquet plein d'eau trouble et saumâtre  
Quelques huitres bâillaient d'ennui  
Car la foule déçue, au lieu d'être idolâtre,  
En se moquant d'eux avait fui...  
— Ah ! le turbot avait raison, je le confesse...  
On nous a bien trompés, murmurait le homard.  
— Et par malheur, il est trop tard !  
Dit le merlan plein de tristesse.  
Tirons de cette fable une moralité :

L'aquarium d'eau de mer... Monsieur Krantz l'a raté.

*Les deux Aveugles.*

## ÉPIGRAMME

Un jour Fanchon, la couturière,  
Acheta d'un fripier un lit pour vingt écus,  
Elle a gagné, dit-on, deux cents louis dessus,  
Ah ! c'est une grande usurière.

*Etrennes gaillardes, 1784.*

---

Un jour Robin vint Margot empoigner,  
En luy montrant l'outil de son ménage,  
Et sur-le-champ la voulut besongner ;  
Mais Margot dit : « Vous me feriez outrage :  
Il est tros gros et long à l'avantage.  
-- Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse,  
Ne le mettray ; » et soudain il l'embrasse,  
Et la moitié seulement y transporte.  
« Ah ! dit Margot, en faisant la grimace,  
Mettez-y tout : aussi bien suis-je morte. »

CL. MAROT. (*Œuvres de Cl. Marot, 1873.*)

---

## CONDUITE D'UN GALANT HOMME

Un mari sage  
Est en voyage ;  
Il se prépare à revenir.  
La prévoyance,  
La bienséance  
Lui font un devoir d'avertir.  
La femme est prête  
Et se fait fête  
De le recevoir tendrement.

Et voilà comme  
Un galant homme  
Evite tout désagrément  
Si par mégarde,  
Il se hasarde  
A rentrer chez lui tout à coup :  
Il est le maître,  
Mais c'est peut-être  
Imprudent et de mauvais goût ;  
Car il s'expose  
A, triste chose,  
Rentrer dans un mauvais moment,  
Et voilà comme  
Un galant homme  
Eprouve du désagrément.  
LUDOVIC HALÉVY, (*dans la Belle Hélène.*)

---

## LE VENGEUR DE LA FOI

Un moine, sur un jeune juif,  
Fondait comme oiseau sur sa proie,  
Et par où savez, avec joie,  
Contre un mur le perçait tout vif,  
Le prieur voyant le scandale,  
Lui dit : Vous perdez donc l'esprit ?  
— Non, non, répond l'autre, j'empela  
Un ennemi de Jésus-Christ.

---

## L'INTRÉPIDITÉ DU FROC

Un paillard enfroqué lardoit sa pénitente ;  
L'époux surprit notre couple amoureux :

Mais l'autre n'en bourroit pas moins sa patiente.

Lors au ribaud le mari furieux :

Tu vas mourir, dit-il, dans un supplice affreux.

Quitte pourtant ta monture, et dépêche !

Non, morbleu ! s'écria le moine généreux,

S'il faut périr, périssons sur la brèche.

P. DES BIES. (*Passetemps  
des Mousquetaires.*)

## LA VIERGE ET LE CHANTRE

Un peintre fit en s'amusant

Le portrait de La Chanterie (1),

Et le vendit dans un couvent

Pour orner l'autel de Marie.

Un jour après l'*alleluia*

Le chantre en passant s'écria :

Je veux que le ciel me punisse

Si ce n'est cette vierge-là

Qui m'a donné la chaude-pisse.

## EPIGRAMMES

Un révérend à face guillerette,

Oyoit le cas d'un jeune débauché,

Qui s'accusa que gente bachelette

Avoit la nuit entre ses bras couché.

— Combien de fois s'est commis le péché !

— Trois fois, sans plus, répond le camarade.

— Comment, trois fois, dit le père fâché,

En une nuit !... vous étiez donc malade ?

PIRON.

(1) Fille de l'Opéra.

## CE N'EST PAS LEUR FAUTE

Un soir Cadet et Babet,  
La fille à notre hôte,  
En sortant d'un cabaret,  
Passant par la Pierre au lait,  
C'est bien la faute du guet,  
Ce n'est pas leur faute.

Passant par la Pierre au lait,  
Chantant à voix haute,  
Un voleur saisit Babet,  
Un voleur saisit Cadet,  
C'est bien la faute du guet,  
Ce n'est pas leur faute.

Un voleur saisit Babet,  
La fille à notre hôte ;  
Il déchira son corset,  
Ce qui révolta Cadet :  
C'est bien la faute du guet, etc.

Il déchira son corset  
Et troussa sa cotte,  
Pendant qu'il baisoit Babet,  
L'autre sabouloit Cadet ;  
C'est bien la faute, etc.

Pendant qu'il baisoit Babet.  
La fille à notre hôte,  
De plaisir pâmoit Babet,  
Les coups assommoient Cadet ;  
C'est bien la faute, etc.

De plaisir pâmoit Babet,  
La fille à notre hôte :

Ah, quels coups, disoit Babet !  
Ah, quels coups, disoit Cadet !  
C'est bien la faute, etc.

Ah !... quels coups, disoit Babet,  
La fille à notre hôte ;  
Je me meurs, disoit Babet ;  
Je me meurs, disoit Cadet :  
C'est bien la faute, etc.

Je me meurs, disoit Babet,  
La fille à notre hôte ;  
Je n'y reviens plus, Babet ;  
Moi j'y reviendrai, Cadet,  
C'est bien la faute du guet,  
Ce n'est pas leur faute.

*Extrait des Desserts de petits  
soupers, 1755.*

---

## LA RETENTION D'URINE

Un vieux dragon se voyoit alité,  
Prêt à mourir de rétention d'urine ;  
Un capucin rempli de charité,  
L'oyant jurer de façon libertine  
Pour Dieu, mon fils, soyez moins emporté,  
Lui disoit-il, Nous lisons dans la Bible,  
Que Job souffrit un mal bien plus terrible.  
— Sacré..., dit l'autre ennuyé d'un tel cas,  
Ce Job pissoit, et moi, je ne peux pas.

*Les Muses en belle humeur, 1779.*

---

## LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

Un villageois, ayant perdu son veau,  
L'alla chercher dans la forêt prochaine.  
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,  
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.  
Vient une dame avec un Jouvenceau.  
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ;  
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,  
Crie, en voyant je ne sais quels appas :  
O Dieu, que vois-je, et que ne vois-je pas !  
Sans dire quoi, car c'était lettres closes.  
Lors le manant, les arrêtant tout coi :  
Homme de bien, qui voyez tant de choses,  
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi.

LA FONTAINE.







## LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT

Venez, passant, que je vous accommode :  
Achetez-moi de ces oiseaux si doux,  
Qu'on nomme Amours. Voici l'Amour jaloux,  
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.  
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.  
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.  
— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.  
Mais, dites-moi, n'auriez-vous point en cage  
L'Amour constant ? — De vieillesse il est mort.  
— Sauve qui peut ! Je prends l'Amour volage.

MILLEVOYE. (*Anthologie française*, 1816.)

---

Vénus s'amusait près de Mars  
A manier son casque, et son glaive et ses dards,  
Arme de défense et d'attaque.  
En voici, lui cria soudain  
Le pétulant dieu de Lampsaque,  
De plus propre pour votre main.

*Les armes de Vénus. (Libertin  
de bonne compagnie, p. 15).*

Veux-tu ton mal et le mien secourir ?  
 Trouve moyen qu'un jour entre deux draps,  
 Nous nous puissions embrasser à deux bras,  
 Et je suis seur qu'ainsi pourrons guérir.

*Fleur de poésie, 1543.*

### L'HORLOGE DU MARI

Veux-tu, sans te charger du joug du mariage,  
 Voir ce que les maris éprouvent dans leur lit ?  
 L'horloge d'eau t'en montre une parfaite image :  
 L'eau toujours diminuè, et le trou s'agrandit.

*Cosmopolite.*

### LE CHIFFONNIER

AIR : *Feu ! feu ! monsieur Mathieu*

Viens,  
 Chien,  
 Foutu vaurien,  
 Cess' ta plainte  
 Et pouss' ta pointe ;  
 Viens,  
 Chien,  
 Foutu vaurien,  
 Pouss' ta pointe  
 Et n' dis plus rien !

Si j'cède à tes beaux discours,  
 C'est parc' que tu m'cass's la tête,

Car avec un' fille honnête  
On n'couch' pas avant huit jours.  
Viens, etc.

Si tu n'es qu'un chiffonnier,  
Crois-moi, ça n'me chiffonn' guère ;  
Cherch' toujours des loqu's à terre  
Et j'te promets mon panier.  
Viens, etc.

Tu m'bouscul's du haut en bas :  
Qu'y sont ingrats, ces gueux d'hommes !  
Chaqu' jour tu m'coût's deux sous d'pommes,  
Et tu prétends qu'je n't'aim' pas !  
Viens, etc.

Tu mets tant d'grâce à t'baïsser,  
Que la femm' la plus austère  
Jett'rait tout's ses gu'nill's à terre  
Pour te les voir ramasser.  
Viens, etc.

Avec ton croc dans ta main,  
Quand tu n'es pas en ribote,  
Et qu'tu portes droit ta hotte,  
T'as l'air d'un consul romain !  
Viens, etc.

Quand tu fripais mes jupons,  
Poussé par trent'-six rogommes,  
N't'ai-j' pas fait trouver des pommes  
Où tu n'cherchais qu'des chiffons ?  
Viens, etc.

D'amour j'te jure un boisseau,  
Non par Dieu (car j'n'y crois guère),  
Mais par l'mand'ment d'son vicaire  
Qu't'as ramassé dans l'ruisseau !  
Viens, etc.

Si tu n'me vois pas dans l'jour,  
 Qu'ça n'soit pas ça qui t'consterne,  
 Car, la nuit ta p'tit' lanterne  
 S'ra pour nous l'flambeau d'l'amour.

Viens, etc.

Mais, j't'en conjure en tremblant,  
 Prends bien garde qu'il m'arrive  
 D'n'envoyer à la lessive,  
 Pendant neuf mois, qu'du ling' blanc.

Viens, etc.

#### MORALE

Viens donc m'essayer prompt'ment,  
 Si tu m'trouv's dign' d'ét' ta femme,  
 Nous f'rons mettr' dessus notr' flamme  
 Pour quéqu' sous d'saint-Sacrement.

Viens,

Chien,

Foutu vaurien,

Cess' ta plainte

Et pouss' ta pointe ;

Viens,

Chien,

Foutu vaurien,

Pouss' ta pointe

Et n'dis plus rien !

EMILE DEBRAUX.

#### LE MARQUIS

Villette à tout interverti,  
 Soit qu'il se batte, ou qu'il caresse,  
 Il ne voit pas son ennemi,  
 Il n'est pas vu de sa maitresse.

1788.

## LE CONTRE ORDRE

« Vite ! La Fleur, va brider ma jument, »  
 Disait Valère épris d'une Climène,  
 Qui doit au loin soulager son tourment ;  
 « Va donc, maraud ! » puis s'assied, se promène,  
 S'assied encor rêvant à sa beauté,  
 Tant que du rêve advint réalité.  
 Lors s'attiédit cette zone torride,  
 Et du volcan l'amoureuse chaleur.  
 Le valet monte : « Eh quoi ! déjà, La Fleur ?  
 — Vite, monsieur, elle est prête. — Débride. »  
 P.-D. E. LEBRUN. (*Bibliophile fantaisiste.*)

---

## LE PUCELAGE DE LA MADELEINE

Voici relique précieuse,  
 S'écriait, d'un ton rodomont,  
 Un pèlerin à Panthemont.  
 Madame, est-elle curieuse ?  
 — Qu'est, dit l'abbesse, cet outil ?  
 — C'est le pucelage gentil,  
 Répond-il, de la Madeleine.  
 — Pauvre pèlerin, grand merci,  
 Repart-elle, tu perds ta peine :  
 Nous n'en avons que trop ici.  
*Constitution de l'hôtel du Roule.*

---

## UN ENFANT TERRIBLE

## PORTRAIT

AIR : *Ah ! j' suis t'i pochard*

Voisine, j' suis désolée  
 D' mon coquin d' garçon :

Chaqu' jour, j' lui donne un' volée.

C'est un vrai démon.

Tant que j' peux sur sa carcasse,

J' tapp' sans fair' semblant ;

Derrière i' m' fait la grimace :

Quel cochon d'enfant !

Mon Dieu, quel esprit fantasque !

C'est un franc lutin :

Il appell' sa tant' vieux masque,

Son pèr' grand pantin ;

I' dit que j' suis un' harpie,

Et puis, l'insolent,

Trait' sa grand' sœur de toupie :

Quel cochon d'enfant !

Tous les matins quand je m' lève,

J'ai l' cœur sens sus d'ssous ;

J' l'envoi' chercher contr' la Grève

Un poisson d' quat' sous ;

Il rest' trois quarts d'heure en route,

Et puis, en r'montant,

I' m' lich' la moitié d' ma goutte :

Quel cochon d'enfant !

Depuis trois mois j'ai l'estime

D'un sapeur-pompier,

Qui m' donn' quéqu' leçons d'escrime

En particulier.

Tiens, v'là pour ach'ter un' pomme,

Dis-je en l' renvoyant ;

I' cont' ça l' soir à mon homme :

Quel cochon d'enfant !

Vous connaissez la p'tit' fille

A la mère Chibout,

Tout chacun la trouv' gentille,

Moi, j' l'estim' comm' tout ;

Il a beau r'cevoir des danses,  
Quand i' la surprend,  
Il lui dit des indécences :  
Quel cochon d'enfant !

L' dimanche, à la P'tit'-Villette,  
Après la chaleur  
J'allons chez mon oncl' Tinette,  
Qu'est maîtr' vidangeur ;  
Pour avoir un noyau d' cerise,  
En nous en r'tournant,  
I' s' roul' dans la marchandise :  
Quel cochon d'enfant !

Enfin dans tout's ses manières,  
Je n' vois qu' des défauts :  
I' suc' les ringur's des verres,  
I' rong' tous les os,  
Il est tapageur, colère,  
Ivrogne et faignant,  
C'est ben tout l' portrait d' son père.  
Quel cochon d'enfant !

CHARLES COLMANCE.

---

### ÉPIGRAMME SUR LA CONFESSION DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

Voltaire et l'Attaignant, d'humeur encor gentille,  
Au même confesseur ont fait le même aveu :  
En tel cas il importe peu  
Que ce soit à Gauthier (1), que ce soit à Garguille ;  
Mons Gauthier cependant nous semble bien trouvé.  
L'honneur de deux cures semblables

(1) L'abbé Gauthier, le confesseur de M. de Voltaire, a converti l'abbé de l'Attaignant, et est chapelain des incurables.

A bon droit étoit réservé  
 Au chapelain des incurables.

*Mém. de Bachaumont.*

---

### LE CONTRAIRE

Votre mal et le mien n'ont point de sympathie :  
 Lorsque vous vous plaignez de votre mal de dents,  
 En le mettant dehors vous en estes guarie,  
 Moy, je ne suis guarý qu'en le mettant dedans.

*P. Ogier de Gombauld.*

*(Epigr. de Gombauld.)*

---

### ÉPIGRAMME

Votre beauté sans seconde  
 Vous fait de tous appeler  
 La perle unique du monde :  
 Il faut vous donc enfler.

*MOTIN. (Cabinet satyr.)*

---

### CHANSON DU COMTE DE GUICHE A MADAME...

1666

Votre époux est de glace  
 Entre vos bras ;  
 Si j'étois à sa place,  
 Madame, hélas !  
 Je mourrois du plaisir qu'il ne sent pas.



Qu'il brûle ou soit de glace  
Entre mes bras,  
Il occupe une place,  
Cher comte, hélas !  
Que si l'amour donnoit, il n'auroit pas.

Si, pensant à la peine  
Qu'on a pour vous,  
Il vous prend quelque haine  
Pour votre époux,  
Appelez-nous, madame, appelez-nous.

*(Chansons hist. et sat. sur la Cour de France.)*

---

### LE FILS MAL TOURNÉ

Votre fils ne tient point de vous,  
Disait un jour Eraste à l'aimable Uranie.  
La Nature sans doute en lui vous a trahie ;  
Il est fait comme votre époux,  
Petit, mal tourné, sans génie.  
— Oui, dit-elle, il a méchant air ;  
Mais, que voulez-vous que j'y fasse ?  
Ce n'est point ma faute, mon cher,  
J'ai fait ce que j'ai pu pour en changer la race.  
BARATON. (*Anthologie fr.*, 1816.)

---

### A MADEMOISELLE GABRIELLE DE... AGÉE DE TROIS ANS

Votre sourire, dans mon âme,  
Je ne puis le dissimuler,  
Allume une petite flamme,  
Qui m'éclaire sans me brûler.

Mademoiselle Gabrielle  
Que je vous vois avec plaisir,  
Toute petite et toute belle !  
Ne vous hâtez pas de grandir.

Car l'avenir n'est pas grand'chose,  
L'espoir abuse notre cœur.  
Après les vers c'est de la prose,  
Petit rosier, restez en fleur,

Guidez dans une vie honnête  
Votre famille de joujoux,  
Et préparez bien la dinette  
A vos enfants de chez Giroux.

Je vous vois bien préoccupée.  
Vous avez vos chagrins aussi.  
Mettez au lit votre poupée,  
Qui vous donne tant de souci.

Racontez-lui comme nouvelle  
L'histoire du petit Poucet ;  
Et soyez toute maternelle,  
Avant de savoir ce que c'est.

Plus tard, à l'heure solennelle,  
Nous prévoyons avec douleur,  
Que quelque grand Polichinelle  
Saura bien troubler votre cœur.

Mais bientôt, j'en ai l'espérance,  
Dès que vous aurez vos quinze ans,  
Votre superbe indifférence  
Verra de nombreux courtisans.

Ah ! qu'ils pâlissent, je m'en moque.  
Tant pis pour ceux qui brûleront.  
Je ne suis pas de leur époque,  
Qu'ils s'en tirent comme ils pourront.

Grande alors, et la taille fine,  
Le front pur, l'œil plein de fierté,  
Alors, madame la Dauphine,  
Vous serez reine de beauté !

LATOUR SAINT-YBARS.

---

### LA JEUNE HOTESSE

AIR : *De la fanfare de St-Cloud.*

Voulez-vous que je vous loge ?  
Venez, gentils voyageurs.  
Je puis dire, sans éloge,  
Que mon gîte est des meilleurs.  
Du plus exigeant, je brave  
L'examen, sans nul effroi.  
Du grenier jusqu'à la cave,  
Tout est bien garni chez moi.  
Pour qui veut une demeure,  
La mienne a mille agréments :  
On peut trouver à toute heure  
Deux jolis appartements.  
Veut-on avoir de la marge ?  
Veut-on un petit endroit ?  
Au premier l'on est au large,  
Au second plus à l'étroit.  
Pour contenter tout le monde  
L'on ne doit rien épargner.  
Aussi, quand la foule abonde,  
J'ai l'art de me retourner.  
En hôtesse hospitalière,  
L'on me voit assez souvent,  
Me mettre sur le derrière,  
Quand quelqu'un veut le devant.

A. LÉGER.

## CONSEIL

Voulez-vous savoir le moyen  
De réussir près d'une belle ?  
Sur vous ne dites jamais rien ;  
Mais à chaque instant parlez d'elle.

CONJON. (*Anthologie franç.*, 1816.)

## C'EST IMPOSSIBLE !

AIR du Vaudeville de *Comment faire*.

Vous abusez de mon amour,  
Vous tourmentez un cœur sensible  
(Disait Orphise à Célicour) ;  
Non, non, monsieur : c'est impossible !

Célicour était jeune, beau :  
Orphise, malgré sa colère,  
Le suit sous un épais berceau,  
Et lui dit d'un ton moins sévère :  
Vous abusez de mon amour ;  
Je suis trop bonne et trop sensible.  
On peut venir... Ah ! Célicour !  
Finissez donc... C'est impossible !

Orphise est déjà dans les bras  
Du cher coupable qu'elle adore ;  
Sa voix expire... mais tout bas  
On l'entend murmurer encore :  
Vous abusez de mon amour ;  
Finißons un combat pénible ;  
Je ne saurais... cher Célicour ;  
Vous le sentez, c'est impossible !

On pardonne le premier tort  
En faveur d'une double offense,  
Mais cet amant, si fier d'abord,  
Tout-à-coup perdit contenance.  
Vous abusez de mon amour,  
Dit Orphise ; ah Dieu ! c'est horrible !  
Me joueriez-vous un pareil tour !  
J'espère que c'est impossible !

Le moment n'était pas heureux ;  
Célicour fuit, on le rappelle :  
Mais, en s'esquivant tout honteux,  
De loin il répète à la belle :  
Vous abusez de mon amour ;  
Vous êtes vraiment trop sensible :  
J'en suis fâché ; mais, à mon tour  
Je dis : Ma foi, c'est impossible !

Par M. DE LONCHAMPS. (*Œuvres  
de M. de Jouy, 1848.*)

### SUR LA JALOUSIE

Vous avez un mary qui entre en frenésie  
Quand il voit que quelqu'un veut de vous s'approcher,  
Dit qu'on sorte dehors, et qu'il se veut coucher,  
Voulant et ne pouvant cacher sa jalousie.  
Mais puisqu'il continue en ceste resverie,  
Et qu'il veut sans subject vos plaisirs empescher,  
Sans plus tant se fascher il se faut depescher  
De le mettre au papier de la grand'confrerie.  
Il ne ressemble pas à dix mille maris  
Qui, cocus de leur gré, paroissent dans Paris,  
Sont habillez de soye et vivent à leur aise.  
Les femmes de ceux là ont meilleur temps que vous,  
Car tant s'en faut qu'ils soient de leurs femmes jaloux,  
Qu'eux-mesmes font le guet quand quelque amy les baise.

ANGOULEVENT.

## LE MAIRE DE CONFOUTU .

Couplets chantés en novembre 1862, par mademoiselle de Géraudon,  
des Variétés, au dîner mensuel des Petits Agneaux.

AIR des *Anguilles*.

Vous connaissez, j'en suis certaine,  
Derrière un petit bois touffu,  
Dans le département de l'Aisne,  
Le village de Confoutu.  
Par suite d'un ancien usage  
Qui remonte au premier humain,  
Tout homme y fait pèlerinage  
La gourde et le bâton en main.

Par le plus paresseux des maires  
Ce village est administré ;  
Ce n'est pas le jour des affaires  
Qu'il paraît le plus affairé.  
Ses deux adjoints lui font escorte ;  
Mais, par un caprice nouveau,  
Tous les deux restent à la porte :  
Il entre seul à son bureau.

Quand plus raide que la justice,  
Nez en l'air et gros de courroux,  
Il s'élance pour le service,  
On croit qu'il fera les cent coups !  
Mais au moindre effort il se lasse  
Et perd même son embonpoint ;  
Bientôt il sort la tête basse  
En s'appuyant sur chaque adjoint.

Par un étrange phénomène,  
Aucun maire n'a jamais pu,  
Quinze ou vingt minutes à peine,  
Rester solide à Confoutu.

Messieurs, c'est une place à... vie ;  
Tâtez-vous... le plus résolu  
Peut aspirer à la mairie :  
Elle est vacante à Confoutu.

EUGÈNE VACHET.

---

### CANTIQUE DE SAINT VIT

AIR : *Dans un verger, Colinette*

Vous, messieurs les incrédules  
Qui prétendez à l'esprit,  
Vous traitez de ridicules  
Les prodiges que Dieu fit,  
Ecoutez donc sans scrupules  
Les miracles de saint Vit.

Un jour, une sœur tourière  
Se mourait d'un mal fâcheux.  
On porta le reliquaire  
D'un effet toujours heureux :  
Ah ! mettez-le moi, dit-elle,  
Mettez-le moi sous... les yeux.

Le curé, rempli de zèle,  
Sûr du pouvoir de son saint,  
Tire de son escarcelle  
Ce reliquaire divin.  
Ah ! mettez-le moi, dit-elle,  
Mettez-le moi dans... la main.

Grand Dieu ! qu'il est efficace !  
Il me cause un doux effroi.  
Où faut-il que je le place ?  
Dans mon trouble, aidez ma foi,  
Ah ! mettez-le moi, de grâce,  
Où j'ai mal, mettez-le moi.

Il le mit, la sœur tourière  
 A l'instant même guérit,  
 Ah ! chrétiens, d'un cœur sincère,  
 Rendons grâce au Saint-Esprit  
 Des miracles qu'il opère  
 Par la vertu de saint Vit.

*Contes théologiques.*

### CHANGEMENT D'INITIALE

Vous me donner toujours un non,  
 Je n'en suis pas recompensé,  
 J'ayme mieux, si le trouvez bon,  
 Au lieu d'une N, y mettre un C.

*Cabinet satyr.*

### AUX JÉSUITES

SUR LA CLOTURE DU COLLÈGE LOUIS-LE GRAND

Vous ne savez pas le latin ;  
 Ne criez pas au sacrilège  
 Si l'on ferme votre collège,  
 Car vous mettez au masculin  
 Ce qu'on ne met qu'au féminin.

*Mém. de Bachaumont, 29 avril 1762.*

### EPIGRAMME

Vous nous dites, belle farouche,  
 Que l'amour ne peut vous troubler.



Si votre *noc* savait parler,  
Il démentirait votre bouche.

GOMBAULD. (Epigr. inédites par SY-  
GOGNES, selon le *Cabinet satyr.*)

---

## CHANSON PLAISANTE ET RÉCRÉATIVE

DÉDIÉE AUX FILLES DE GAYE HUMEUR

Vous qui courtisez les dames,  
Comme loyaux amoureux,  
Et qui mourez dans les flammes  
Qui vous rendent langoureux,  
Quand vous songez jour et nuit  
A votre amour extrême.  
Vous avez toujours le vi...  
Le visage fort blême.

Et vous, petites mignonnes,  
Qui découvrez votre sein,  
Pour donner envie aux hommes  
De faire un acte vilain ;  
Cachez, cachez vos tétons,  
Dessous vos collerettes,  
Afin de garder vos cons...  
Vos consciences nettes !

Et vous, petites mercières,  
Qui venez à la Guibray,  
Savez-vous ce qu'il faut faire  
Lorsque l'on est arrivé ?  
Avant d'ouvrir vos bahuts  
Il vous faut aller boire ;  
Puis après, montrez vos cu...  
Vos curedents d'ivoire.

Vous, dames et demoiselles,  
 Qui portez de beaux atours,  
 Des fraises à la dentelle,  
 Et des robes de velours,  
 C'est pour paraître en plein jour  
 Claires comme la lune ;  
 Mais aussi, monsieur vous four...  
 Vous fournit de pécune.

Et vous, belle jardinière,  
 Qui vous allez promener,  
 Par la porte de derrière,  
 Pour le jardin visiter ;  
 Etant avec vos amis,  
 D'une amour pure et franche,  
 Vous pouvez cueillir des vi...  
 Des violettes blanches.

Et vous, ma loyale amie,  
 Qui me jurez votre foi,  
 De n'avoir jamais envie  
 De faire autre ami que moi,  
 Ne passez point par Paris  
 De peur qu'on vous débauche  
 Prenez-moi le bout du vi...  
 Du village à main gauche.

*Trésor et triomphe des plus belles  
 chansons, 1624.*

# STANCES A MADAME DE B. SUR SON ADRESSE A DONNER DES LAVEMENS (1)

Vous qu'on ne peut assez louer  
 Et que le ciel voulut douer

(1) Nouveau Recueil de plusieurs et diverses pièces galantes de ce temps. S. l., 1665.

De vertu, d'appas et d'adresse,  
Que vostre sort me :emble doux,  
Voyant qu'une grande princesse  
Ne sauroit se passer de vous.

Il faut bien que dans ses besoins  
Elle ait éprouvé que vos soins  
Luy sont tout à fait nécessaires,  
Puisqu'on tient mesme pour certain  
Qu'elle ne fait point ses affaires  
Que quand vous y mettez la main.

Par là vous estes bien en cour,  
C'est ce qui fait que chaque jour  
La Reine vous retient au Louvre,  
Et qu'un chacun estant couché,  
Fort souvent elle vous decouvre  
Ce qu'elle tient de plus caché.

Dans cet employ qui vous plaict tant.  
Vostre esprit seroit plus content  
Si ce n'estoit qu'il apprehende,  
Parmy les soins que vous prenez,  
Que sur l'heure elle ne vous rende  
Ce que parfois vous lui donnez.

Ne vous tourmentez qu'à propos  
Et, pour vivre plus en repos,  
Mettez toute crainte en arriere ;  
Puisque si l'objet de vos soins  
Vous tourne parfois le derriere,  
Il ne vous en aime pas moins.

Vous devez pourtant redouter  
Qu'une autre, pour vous supplanter,  
Ne vous dresse enfin quelque piege ;  
Car les esprits seront jaloux  
Qu'une Reine vous offre un siege  
Lorsqu'elle vous voit à genoux.

## L'IDYLLE DU COUTURIER

LE COUTURIER

Vous serez la plus belle et la plus admirée.  
J'ai trouvé votre robe.

LA CLIENTE

O jeune homme divin !  
Peins la moi. Je languis. Parle ; es-tu muet ?

LE COUTURIER

Vingt  
Serpents de pharaon relèvent la tunique.

LA CLIENTE

Quand je vous le disais ; cet enfant est unique !

LE COUTURIER

La taille est sous les bras. La boucle est dans le dos.

LA CLIENTE

C'est au cœur à payer de semblables cadeaux !

LE COUTURIER

La sous-jupe est jonquille et les ruches pareilles.

LA CLIENTE

Tes mots, comme un doux chant, caressent mes oreilles ?

LE COUTURIER

Le corsage est vert-pomme et la traîne lilas.

LA CLIENTE

Ah ! mon cœur de t'aimer ne sera jamais las.  
Mais, dis-moi, quels bijoux ?...

LE COUTURIER

Des sujets d'écurie

Montés dans le goût sûr de l'antique Etrurie.  
Un *gladiateur* d'or sur un chignon bouffant,...  
Et, le soir, les gandins sur vos pas s'étouffant,  
Croiront tous, à vous voir ainsi *benoîtonnée*,  
Que dans la bicherie, une autre biche est née.  
Et tous, ceux du *Moutard* et ceux du *Mirliton*,  
Avec leurs pince-nez et leurs cols de carton,  
Et leurs gilets ouverts sur la blancheur du linge,  
Crieront, en se pâmant : « Quel adorable singe ! »

*Vie parisienne*, 1869.

---

### BAISER VOLE

Vous vous plaignez de mon audace,  
Qui ay prins de vous ung baiser  
Sans en requérir vostre grâce.  
Venez vers moy vous apaiser :  
Je ne vous iray plus baiser  
Sans votre congé, veu qu'ainsi  
Il vous deult de ce baiser cy,  
Lequel, si bien l'ay osé prendre,  
N'est pas perdu : je suis icy  
En bon vouloir de le vous rendre.

CL. MAROT. (*Œuvres de Cl. Marot*.)

---

### L'OUVRAGE FACILE A FAIRE

#### COUPLET

AIR : *Philis demande son portrait*

Voyez la gentille Marthon  
En proie à la tristesse ;

Pour le maître de la maison  
 Elle eut trop de faiblesse :  
 Aussi madame la chassa,  
 En lui disant : « Ma chère,  
 » L'ouvrage que vous faisiez-là,  
 » Je saurai bien le faire. »

VENTE. (*Anthologie française*, 1816.)

---

### ÉPIGRAMME

Voyez la grande trahison  
 Des ingrats couillons que je porte :  
 Lorsque leur maître est en prison,  
 Les gallans dansent à la porte.

*Cabinet satyr., Nouv. Parn. satyr.*

---

### LE SORT CONTRAIRE

Voyez quel malheur est le mien,  
 Disait une certaine dame !  
 J'ai tâché d'amasser du bien,  
 D'être toujours honnête femme ;  
 Je n'ai pu réussir à rien.

Mme DE BOUFFLERS. (*Anthologie  
 française*, 1816.)

---

### ŒUVRES BADINES

Vous répondrez, ô corrupteurs de filles,  
 Disoit en chaire un docteur véhément,

Vous répondrez de toutes peccadilles  
Qu'elles feront avant le sacrement.  
Punis serez au jour du jugement  
D'avoir au mal femelle façonnée.  
La jeune Alix, qu'un amant peu constant  
Depuis huit jours avoit abandonnée,  
S'écria : — Bon, j'en ferai tant et tant,  
Que du fripon l'âme sera damnée.

PIRON.

---

**ÉPIGR. DE BOILEAU A SCARRON**

Voy sur quoy ton erreur se fonde,  
Scarron, de croire que le monde  
Te va voir pour ton entretien ;  
Quoy ! ne vois-tu pas, grosse bête,  
Si tu gratois un peu ta tête  
Que tu le devinerois bien ?

MAUREPAS.





## LE WHIST

CHANSON

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime*

**W**hist aimable, jeu séduisant  
Tu charmes ma bergère ;  
Il faut que tu sois amusant  
On te joue à Cythère.

Ta marche est celle des amours,  
Le secret t'environne ;  
C'est le côté du cœur toujours  
Qui dirige la *donne*.

Hymen peut te regarder noir  
Par juste antipathie ;  
Car qui ne fait que son *devoir*  
Chez toi perd la partie.

Tes tableaux offrent à nos mœurs  
Des traits philosophiques ;  
Le hasard donnent les *honneurs*,  
Le savoir fait les *triques*.

De la retourne tout dépend  
Apprenons à nous taire :  
On tâte, on invite, on s'entend,  
Avec sa *partenaire*.



Belles, pratiquez ma leçon,  
 Employez l'artifice :  
 Moins on montre son *singleton*,  
 Plus il rend de service.

Afin de plaire à votre ami,  
 Ayez quelque renonce ;  
 Au point de huit, on fait un cri  
 Bien digne de réponse.

Pour faire le *schelem* fameux  
 Mettez chacun du vôtre ;  
 On n'obtient ce triomphe heureux  
 Qu'en entrant l'un dans l'autre.

Êtes vous malheureux, *phases*,  
 De Paphos c'est l'usage ;  
 Après le *robe* retirez  
 Le bonheur est volage.

CAZIN.

---

## LE TALION

**X**avier, chagrin de ses méprises,  
 Et tout neuf au cas que voici,  
 Foutait Rose couci, couci,  
 Tant que l'époux les vit aux prises.  
 Ah ! dit celui-ci déconfit,  
 Voudriez-vous que l'on vous fit  
 Ce que vous faites à ma femme ?  
 — Ami, je ne suis dans mon tort,  
 Reprit l'amant ; par Notre Dame,  
 Foutez, je le désire fort.

*Constitution de l'hôtel du Roule, p. 18.*

## LE DANGER DE L'OISIVETÉ

**Z**émire est folle des moineaux,  
Comme eux sans doute elle est volage ;  
Églé m'aimera mieux, je gage,  
Églé nourrit deux tourtereaux ;  
Nous réglons nos goûts à tout âge,  
Sur nos vertus, ou nos défauts.  
Frère Ignace était hypocrite,  
Et frère Ignace avait un chat.  
L'un et l'autre avaient le mérite  
Et les grâces de leur état ;  
Mangeant beaucoup, dormant de même,  
Jurant un peu quand il fallait,  
Et ne songeant guère au carême  
Quand le jour de Pâques arrivait.

Le moine avait le mot pour rire ;  
Mais dans la peur d'être damné,  
Il fuyait ce qui nous attire ;  
Le chat aussi s'en fut donné,  
Si de la palme du martyre  
Il n'eut pas été couronné :  
J'entends qu'on l'avait condamné  
A ne jamais se reproduire.  
En peu de temps le chat mourut  
Et frère Ignace vit en songe...  
Que vit-il?... Marchons droit au but,  
Car déjà le récit s'allonge.

Il vit des champs voluptueux  
Où se promenaient sans envie,  
Tous les animaux vertueux  
Dont on nous a tracé la vie,  
Et dont ici les bienheureux  
Ont fait leur sainte compagnie,  
Avant de monter dans les cieux.

Là, grondait de l'hermite Antoine  
Le porc un peu luxurieux,  
De Balaam l'âne peureux  
A quatre pas mangeait l'avoine.  
O mon patron ! il vit ton coq  
Et le corbeau du grand Elie,  
Et le chien couchant de Saint Roch  
Avec la chienne de Tobie,  
Plus loin, marchait d'un pas tardif,  
Du bon saint Luc le bœuf pensif.

— Holà ? lui dit saint Ignace,  
Mon chat doit être parmi vous ?  
Répondez-moi, parlez, de grâce,  
On doit l'avoir mis dans la classe  
Des prudens et sages matous,  
Qu'une grâce plus efficace  
A préservé du nom d'époux.

Le bœuf répond ; — parlez à l'âne ;  
Le baudet dit : — que Dieu me damne  
Si ce métis là m'est connu,  
Célibataire il a vécu,  
D'après cela, monsieur, je gage  
Qu'en enfer il est descendu.  
Dans ce séjour plein de délices  
On n'entre point par chasteté ;  
Frère Ignace, l'oisiveté,  
Est la mère de tous les vices.

Ici le moine s'éveilla,  
Et ruminant dans sa cervelle,  
Il prit sa robe et s'en alla  
Conter le tout chez Isabelle.

On but ensemble, on s'embrassa ;  
Mais le nigaud des plus novices,  
Prétendait en demeurer là,  
La belle à la fin se fâcha :

— Songez donc aux avis propices  
 Que le baudet vous a dictés :  
 Songez à l'horreur des supplices,  
 Aux méchants là-bas apprêtés.  
 Mieux vaut laïque et sa malice  
 Que penaillon trop hébété :  
 Frère Ignace, l'oisiveté  
 Est la mère de tous les vices.

DE PIIS. (*Contes nouveaux.*)

## LA FILLE VIOLÉE

CONTE

Zénogris, fille grande et forte,  
 Mais ingénue autant que fille de sa sorte,  
 Autour d'elle laissa tant rôder un amant,  
     Qu'enfin, je ne sais comment,  
 Ses robes chaque jour devenaient trop étroites.  
     Comme elle était des moins adroites,  
 Ses parents aussitôt s'aperçurent du cas :  
     Dieu sait quel bruit et quel fracas  
     Ce fut dans toute la famille !  
 Cependant le galant, quoique petit, mal fait,  
 Etant riche, ce point adoucit tout le fait.  
     D'abord le père de la fille  
     Va proposer au suborneur  
 D'épouser Zénogris, pour sauver son honneur.  
 Épouser est un sort où rarement aspirent  
 Ceux qu'Amour n'a pas fait vainement soupirer ;  
     Et c'est ce qu'à peine ils desirent,  
     Lorsqu'ils ont tout à désirer.  
 Aussi Cléon (c'est le nom du jeune homme)  
 A ce triste propos n'eut garde de céder :  
     On supplie, on menace, on somme,  
     Le plus court fut de plaider.

Devant les magistrats notre belle éplorée  
Se plaint, montrant son ventre à son menton égal,

D'avoir été déshonorée,

Et demande qu'enfin par le nœud conjugal

Cette honte soit réparée.

Cléon, d'une mine assurée,

Et fourbe comme sont les hommes d'aujourd'hui,

Dit que le fait n'est pas de lui.

En cent façons on tâche à le surprendre :

Quelque détour qu'on puisse prendre,

Le drôle adroitement de tout sait se tirer.

Eh bien, messieurs, répond Zénogris désolée,

Puisqu'il m'y force, enfin il faut tout déclarer ;

Le perfide m'a violée :

Debout contre une porte arriva l'accident.

Mais comment, dit le président,

Un homme si petit, qu'à peine il peut atteindre

De sa main jusqu'à votre front,

A-t-il pu debout vous contraindre

A recevoir un tel affront ?

— Hélas ! la chose est très certaine,

Répond Zénogris, sans tarder :

Le voyant haleter, et souffrir tant de peine,

Je me baissai tant soit peu pour l'aider.

*Fin du dernier et huitième volume*



# TABLE GÉNÉRALE

## PAR NOMS D'AUTEURS

---

- ABRUTI (Un). Tome viii, page 131.  
ACCILLY (d' P.). Tome vi, page 155.  
ADAM BILLAUT. Tome ii, page 38.  
AGNIEL. Tome iv, page 230.  
ANDRIEUX. Tome iii, page 172. — iv, 150. — viii, 34, 95.  
ANGOULEVENT (Le Cadet d'). Tome vii, pages 52, 64. — viii, 193.  
ANONYME TRÈS CONNU. Tome viii, page 65.  
ANTIER (Benjamin). Tome v, page 223.  
ARNAULD. Tome viii, page 143.  
AROUET. Tome vii, page 252.  
AUGIER (Victor). Tome iii, page 165.  
AUTRAN. Tome ii, page 106. — ii, 212. — v, 123.  
AUVRAY (Jean). Tome i, page 126. — vi, 157, 190. — vii, 54, 57, 211. — viii, 78, 87.
- BACHAUMONT. Tome ii, page 21, 123, 163. — iii, 59. — iv, 90, 179, 195, 221. — v, 45, 102, 138. — viii, 96, 103, 116, 130, 144, 158, 169, 187, 196.  
BANVILLE (Th. de). Tome vi, page 125. — viii, 37.

BARATEAU (Émile). Tome II, page 193. — III, 152, 200, 270, 272. — IV, 94, 178. — V, 217. — VII, 229.

BARATON. Tome II, page 182. — III, 53. — V, 41, 68, 171. — VI, 112, 119. — VII, 272. — VIII, 111, 158, 180.

BAUDELAIRE (Ch.). Tome I, page 110. — V, 38. — VII, 125. — VIII, 30, 40.

BEAULIEU (Eustorg de). Tome VIII, page 68.

BEAUMARCHAIS (Caron de). Tome IV, page 166, 231. — VIII, 113.

BEAUPLAN (Amédée de). Tome VII, page 239.

BEAUVESET (Robbé de). Tome I, page 101, 224. — II, 206, 235. — III, 80. — IV, 129.

BELLEAU (Remi). Tome VII, 182.

BELLOY (De) Tome VI, 45. — VIII, 113.

BENSERADE (Isaac de). Tome II, page 163. — V, 98.

BÉRANGER. Tome I, pages 38, 57, 137, 141, 179. — II, 65, 68, 135, 137, 139, 155, 260. — III, 4, 12, 86, 115, 196, 221, 232, 254, 256, 260. — IV, 32, 89, 111, 184, 207, 218, 271. — V, 40, 43, 88, 98, 116, 133, 106, 189, 221, 235, 258, 262. — VI, 4, 50, 84, 193, 204, 215. — VII, 3, 17, 19, 30, 83, 143.

BERGERON. Tome VI, page 157.

BERNARD (A. de). Tome VII, page 121.

BERNIER. Tome I, page 224.

BÉROALDE DE VERVILLE. Tome VI, page 228.

BERTAUT (Jean) évêque de Séez. Tome I, page 252.

BLANC (L'abbé Jean le). Tome I, page 142.

BLANCHEMAIN. Tome V, page 220.

BLESSEBOIS (Corneille). Tome V, page 5.

BLONDEAU (J.) Tome III, page 204. — V, 67.

BLOT (Baron de Chavigny). Tome II, page 106.

BOILEAU. Tome V, page 88. — VIII, 7, 203.

BOISROBERT. Tome II, page 120. — IV, 35.

BOISSY (Laus de). Tome V, page 127.

BOLOGNE (P. de). Tome I, page 194. — II, 198. — III, 15. IV, 13.

BONNARD (Le chevalier de). Tome VIII, page 98.

BONNET (F.) DE LILLE. Tome VI, page 153.



- BONNIER DE LAYENS. Tome iv, page 60.  
BORÈRE (L'abbé de la). Tome v, page 103.  
BORDE. Tome i, page 132. — ii, 121, 173.  
BOUCHER (de Perthes). Tome iii, page 116. — vi, 121. —  
vii, 26, 29, 106, 212.  
BOUDIER DE LA JOUSSINIÈRE. Tome iv, 83.  
BOULLY. Tome vi, pages 101, 199.  
BOURET. Tome ii, page 207. — iii, 177. — v, 51.  
BOURDIC VIOT (Mme de). Tome iii, page 28.  
BOUFFLERS (Chevalier de). Tome ii, page 41. — iii, 92, 153,  
163, 181, 236. — iv, 54, 106, 112, 181, 211. — v, 86, 143, 269.  
vi, 118. — vii, 254. — viii, 46, 86, 124.  
BOUFFLERS (Mme la marquise de). Tome iii, 110, 197, 261.  
— viii, 202.  
BOURGET et LAURENT de RILLÉ. Tome i, page 54.  
BOUHIER (Le président). Tome i, page 158. — vi, 110.  
BOURSAULT. Tome ii, page 146, 153. — iii, 18, 213. — iv, 15.  
BOURSIER. Tome iv, page 169.  
BOVIE (F.). Tome i, page 225. — ii, 42. — vi, 29.  
BRADENG (H.). Tome iv, page 24.  
BRAZIER. Tome i, page 55. — ii, 21. — vii, 168.  
BRÉGY (Comtesse de). Tome iii, page 19. — iv, 87.  
BRET. Tome vii, page 150.  
BRETIN (L'abbé), Tome i, pages 105, 222. — ii, 95, 103,  
177. — iii, 77, 133. — iv, 150. — vi, 69. — vii, 46, 146.  
BRILLAT SAVARIN. Tome vii, page 215.  
BROË (Pierre). Tome vi, page 233.  
BRUNEAU. Tome ii, page 190.  
BRUSSEL (Pierre). Tome viii, page 60.  
BUSSY RABUTIN. Tome ii, page 121. — iii, 52.  
BUSSY (Mme la comtesse de) Tome v, page 85.  
BRUZEN (de la Martinière). Tome iii, page 115. — iv, 14.  
— v, 181. — vi, 24.  
  
CABASSOL (Julien). Tome ii, pages 11, 198. — vii, 34.

- CAIGNEZ. Tome VIII, page 108.
- CAILHAVA (De). Tome VIII, page 170.
- CAILLY. Tome I, p. 33. — II, 179. — III, 200, 263. — V, 148, 209. — VI, 25, 44, 127, 152, 188.
- CAMUS. Tome IV, page 38. — V, 142.
- CARON. Tome V, page 106.
- CANTEL (Henri). Tome II, page 224.
- CAZIN. Tome I, pages 9, 60, 92, 241, 261. — II, 57, 59, 101 IV, 18, 66, 216. — V, 86, 218. — VI, 130. VIII, 204.
- CHABAT (Vicomte de). Tome VI, 167.
- CHABEAUSSIERE (De la). Tome I, page 135, — VIII, 163.
- CHAMFORT. Tome VI, page 89.
- CHAMPCENET. Tome VIII, 123.
- CHARLES (duc d'Orléans). Tome I, avertissement, page 8.
- CHARLEVAL. Tome VI, page 67.
- CHATILLON (De). Tome IV, page 265.
- CHAULIEU (L'abbé de). Tome I, pages 92, 174, 211. — II, 57. — III, 258. — VII, 191.
- CHENNEVIERES (Fr. de). Tome I, page 249. — IV, 96.
- CHEVIGNÉ (Comte de). Tome I, pages 15, 88, 248. — II, 16, 72, 204, 262. — III, 99. — IV, 225, — VI, 175.
- CHEVREAU (Urbain). Tome II, page 172.
- CHOISY (L'abbé de). Tome III, page 92. — IV, 154. — VI, 257.
- CHOUX (Jules). Tome II, page 159. — IV, 268. — V, 76, 146.
- CHRISTINE (Reine de Suède). Tome V, page 36.
- CLAIRVILLE et LAMBERT THIBOUST. Tome I, page 262. — V, 159.
- CLÉMENT (J.-B.) Tome II, page 233.
- COCQUARD. Tome III, page 49. — VIII, 124.
- COLLÉ. Tome I, pages 48, 154, 246. — II, 33, 74, 90, 146, 188, 224, 232, 247, 256, 266, 270. — III, 2, 40, 109, 123, 145, 206, 212, 223, 268. — IV, 11, 64, 73, 91, 180, 194, 205, 223. — V, 31, 64, 105, 110, 146, 174, 182, 228, 256. — VI, 3, 38, 39, 92, 109. — VII, 124, 144, 149, 176, 198, 217, 260, 265.
- COLLETET (Guillaume). Tome II, page 223. — III, 122. — IV, 4, 58, 99. — V, 31. — VII, 208. — VIII, 107.
- COLLERYE (Roger de). Tome IV, page 52.

COLLIN. Tome iv, page 99.

COLLIN D'HARLEVILLE. Tome v, page 167.

COLMANCE. Tome vi, page 197. — viii, 185.

CONJON. Tome viii, page 192.

CONTY. (Princesse de). Tome i, p. 151.

CORNEILLE (Pierre). Tome v, page 72.

COSSON (Mme). Tome vii, page 130.

COTIN (L'abbé). Tome iii, page 36. — iv, 270.

COULANGES (De). Tome v, page 171.

COUPART. Tome ii, page 23.

COURCY (Frédéric de). Tome viii, page 51.

COURET DE VILLENEUVE. Tome i, page 47.

CRÉMIEUX (Hector) et ERNEST BLUM. Tome vii, page 180.

CRIC. Tome viii, page 110.

DAILLANT DE LA TOUCHE. Tome i, pages 41, 187. — ii, 95.  
— iii, 103, 115. — iv, 7, 165. — v, 90. — vi, 95, 195. — vii,  
81, 172.

DALÈS (Alexis). Tome iv, page 22. — vi, 258.

DAMAS. Tome i, page 155.

DANCHE (Pierre). Tome viii, page 168.

DANCHET (Ant.) Tome ii, page 199.

DANCOURT. Tome v, page 145.

DARCIER. Tome iii, page 222.

DAREAU. Tome iv, page 221.

DARTOIS et FRANCIS D'ALLARDE. Tome ii, page 249.

D'AUBERVAL. Tome iii, page 234.

D'AUBIGNÉ (Th. Agrippa). Tome iii, page 38. — iv, 56.

DAVERNE. Tome vii, page 184.

DEBRAUX (Emile). Tome ii, page 253. — iv, 24, 56, 200. —  
vii, 43. — viii, 182.

D'ESTERNOD Tome iii, pages 53, 246.

DHELL (Th.). Tome i, page 55.

D'HOUDETOT (Mme). Tome ii, page 127. — v, 144, 227.

DE LA ROME. Tome vii. page 229.

- DELAUVIGNE (Casimir). Tome v, page 27.
- DELILLE (Jacques). Tome iv, page 164. — vi, 99.
- DELVAU (Alfred). Tome i, page 228. — iv, 200. — viii, 119.
- DEMANET. Tome vi, page 166.
- DEMOUSTIER. Tome iv, pages 76, 114, 181, 230. — v, 39. — vi, 77.
- DENNERY et GRANGÉ. Tome iv, page 128.
- DESAUBONNE (Chevalier). Tome vi, page 33.
- DÉSAUGIERS. Tome ii, page 39. — iii, 24, 173, 182. — iv, 10, 53. — vi, 238. — vii, 201, 209, 220. — viii, 3, 61.
- DES BIES. Tome i, pages 122, 231. — ii, 206. — v, 144. — viii, 93, 176.
- DESFONTAINES (De la Vallée). Tome iii, page 166.
- DESFORGES MAILLARD. Tome iv, page 42.
- DESFOSSEZ (Michel). Tome viii, page 128.
- DESHOULIÈRES (M<sup>me</sup>). Tome i, pages 4, 99. — ii, 187. — iii, 9, 50, 81, 94. — iv, 4, 13, 81, 171, 270. — v, 80. — vi, 63, 108.
- DESMAHIS. Tome iii, page 87.
- DESMARAIS (L'abbé Régnier). Tome i, page 220. — iv, 224. — v, 35, 174. — vii, 79. — viii, 92.
- DESPAIZES. Tome iv, page 31.
- DESPORTES. Tome iv, page 263.
- DESTOUCHES (Pluchon). Tome i, page 211.
- DEVILLIERS (Hippolyte). Tome vii, page 228.
- DIDA. Tome ii, page 84.
- D'ORLÉANS (Duc régent). Tome iv.
- DU BELLAY. Tome vi, page 241.
- DU CHATELET (M<sup>me</sup>). Tome iv, page 164.
- DUCIS. Tome iv, page 153.
- DU COMMUN. Tome iv, page 209.
- DUCRAY-DUMÉNIL. Tome viii, page 105.
- DU DEFFANT (Marquise). Tome vi, page 76.
- DU LOCLE (Camille). Tome vi, page.
- DU LORENS. Tome i, page 23. — iii, 24.
- DUMANOIR (Philippe). Tome iv, page 238. — viii, 33, 98.
- DUMAS (fils, Alexandre). Tome v, page 243.

DUMERSAN et BRAZIER. Tome iv, page 156.

DUMOULIN DARCY. Tome v, page 172.

DUPONT (Pierre). Tome vii, page 263.

DURANDEAU (Emile). Tome iv, page 33.

DUVERT Alexandre, BASSET et LAUZANNE. Tome ii, page 37.

FABIEN PILLET. Tome vi, page 151.

FAULCON (F.) Tome viii, page 137.

FAULCONPRET. Tome iv, page 89.

FAVART. Tome v, 233.

FERRAND. Tome ii, pages 85, 145, 200. — iii, 80. — vii, 253.

FÉRANDIÈRE (Mme de la). Tome vii, page 253.

FESTEAU (Louis). Tome i, page 2. — v, 124. — vi, 159, 260. — vii, 12, 88. .

FIZELIÈRE (De la). Tome i, page 96. — iii, 35. — viii, 88, 165.

FLAN (Alexandre). Tome viii, page 145.

FLEURI. Tome vi, page 31.

FENESTE (Baron de). Tome ii, page 209.

FONTAINE (Ch). Tome iv, page 80.

FONTENELLE. Tome ii, page 166. — v, 101, 127.

FOURCAUX (Ed.) Tome vii, page 45.

FRANÇOIS Ier. Tome iii, page 192.

FUMARS. Tome iii, page 143. — iv, 69. — v, 42.

FURETIÈRE. Tome iv, pages 2, 268. — v, 73.

GALLET. Tome v, page 186.

GARIEN. Tome vii, page 241.

GAULTIER-GARGUILLE. Tome ii, page 129. — iii, 269. — iv, 44. — v, 121. — vi, 171. — vii, 170, 173.

GAUTIER (Th.), Tome i, page 7. — ii, 194. — vii, 236.

GENTIL BERNARD Tome v, page 179.

- GÉRAUD (S. E.) Tome III, page 207. — v, 207.
- GILBERT. Tome v, page 244.
- GIRAUD. Tome v, page 238.
- GIRAUDY. Tome VII, page 188.
- GLATIGNY (Albert de). Tome IV, page 38.
- GOBET. Tome IV, page 91.
- GOMBAULD (Ogier de). Tome II, page 176. — III, 28, 30, 198.  
— IV, 181, 225. — VI, 77. — VII, 51, 256. — VIII, 12, 188, 196.
- GOUBRACAP. Tome III, page 68.
- GOUFFÉ (ARMAND). Tome III, page 203. — IV, 142. — VII, 57.
- GRANGÉ (Eugène), THIBOUST (Lambert). Tome IV, page 116.  
— VIII, 132.
- GRÉCOURT (L'abbé). Tome I, pages 28, 72, 77, 120, 132, 183, 198, 214, 219, 247, 248, 264, 265. — II, 22, 46, 64, 208, 214, 216, 217, 220. — III, 6, 30, 141, 143, 193, 197. — IV, 6, 54, 72, 88, 142, 182, 211. — V, 73, 142, 178, 220, 223, 241, 246, 258, 261. — VI, 123. — VII, 46. — VIII, 25, 46, 66, 123, 140, 161, 172.
- GRINGORE. Tome VIII, page 101.
- GUÉMIER (Eugène). Tome IV, page 197.
- GUDIN (Paul). Tome I, page 114. — II, 50, 80. — IV, 31, 88, 113. — V, 30, 115, 118, 218. — VI, 26.
- GUICHARD (J. Fr.). Tome I, pages 231, 236, 241. — II, 10, 11, 15, 78. — III, 155, 215. — IV, 87. — VIII, 98.
- GUICHE (Comte de). Tome VIII, page 188.
- GUY (De Tours). Tome IV, page 80.
- GUYÉTAND. Tome II, page 247. — III, 155, 235.
- 
- HACHIN (Édouard). Tome v, page 78.
- HALÉVY (Ludovic). Tome VIII, page 175.
- HANNON (Théodore). Tome VIII, page 7.
- HÉNAUT. Tome I, page 171.
- HENDICOURT (Marquis d'). Tome VII, page 238.
- HOFFMAN. Tome v, page 38.
- HOUDARD DE LA MOTTE (Ant.). Tome II, page 270.

HOULLIER DE SAINT-REMI. Tome v, page 169.

HOUSSET. Tome i, page 138.

HOUSOT (L.). Tome v, page 131. — vii, 178.

HUBERT. Tome viii, page 48.

HUGO (Victor). Tome vi, page 264. — viii, 54.

IMBERT. Tome iii, page 79.

JACOB (P. L., bibliophile). Tome iii, page 101.

JAME. Tome iv, page 114. — v, 262.

JANIN (Jules). Tome iv, page 171.

JAIME et TRÉFEU. Tome ii, page 258. — v, 175.

JOUY (De). Tome i, pages 106, 254. — iii, 191. — iv, 35. — v, 233. — vi, 42.

KARR (Alph.). Tome i, page 151.

KÉRIVALANT. Tome ii, page 201.

KOCK (Ch. P. de). Tome i, pages 53, 267. — vi, 169, 262.

LA CONDAMINE (de). Tome i, page 109. — ii, 218. — vi, 181.

LACOMBE. Tome ii, page 223.

LA CHAUSSÉE. Tome i, page 229. — ii, 70.

LACHAMBAUDIE (Pierre). Tome ii, page 36.

LAFARE: Tome v, page 115.

LA FONTAINE. Tome i, pages 94, 130, 200. — ii, 24, 94, 110, 149, 226, 240. — iii, 61, 69, 111, 218, 237. — iv, 20, 102, 118, 158, 160, 172, 201, 231, 240. — v, 8, 56, 74, 81, 90, 136, 150, 190. — vi, 8, 46, 52, 78, 86, 242. — vii, 116. — viii, 136, 180.

LA FRESNAYS. Tome vi, page 191.

LAGARDE. Tome vi, page 206.

- LAHARPE. Tome viii, page 6.
- LAINÉZ (Alexandre). Tome iii, page 122.
- LALLEMAN. Tome iv, page 109. — viii, 100.
- LAMAROSSE (Le capitaine). Tome viii, page 24.
- LA MONTAGNE. Tome ii, page 256.
- LA MONNOYE (B. de). Tome i, page 243. — ii, 34, 149. — iii, 27, 33, 67, 161, 166. — iv, 107. — v, 49, 67, 74, 135. — vii, 65.
- LAMOTTE, Tome iv, page 65.
- LAUTIER (De). Tome iii, pages 46, 103. — iv, 51.
- LA PLACE (De). Tome vii, page 11.
- LA POPELINIÈRE. Tome i, page 2.
- LA SABLÈRE (De la). Tome iv, page 270. — viii, 109.
- LASSAGNE. Tome v, page 130.
- LASSALLE (Le général A. C. de). Tome i, page 165.
- LASSAY (Mme de). Tome vi, page 220.
- L'ATTEIGNANT (L'abbé de). Tome iii, page 39, 198. — v, 52, 101. — vii, 243. — viii, 90.
- LATOUR SAINT-YBARS. Tome viii, page 189.
- LAUJON. Tome i, page 84. — iii, 1.
- LEBRUN (Ponce Denis Ecouchard). Tome i, pages 56, 136, 176, 257. — ii, 134. — iii, 133. — vi, 137, 154. — vii, 238, 258. — viii, 80, 185.
- LEBRUN (Ant. L.). Tome i, pages 126, 133. — ii, 223. — iii, 124, 178. — iv, 221. — v, 35, 185, 247. — vi, 16, 106, 263. — vii, 3, 64, 116. — viii, 59, 87.
- LECOU (Victor). Tome viii, page 35.
- L'ESTOILE (De). Tome iv, page 208.
- LEFRANC (De Pompignan). Tome ii, page 177. — vi, 66.
- LÉGER (A.). Tome viii, page 191.
- LEGOUVÉ. Tome viii, page 55.
- LE LOYER (P.). Tome i, page 178.
- LEMAZURIER. Tome iii, page 232.
- LEMERCIER. Tome iii, page 190.
- LEMERCIER DE NEUVILLE. Tome iv, page 263.
- LONGCHAMPS (De). Tome viii, page 192.
- LOISEL. Tome v, page 262.



LEPETIT (Cl.). Tome I, page 49. — v, 190. — vii, 187. — viii, 30, 65, 108.

LIANCOURT (Mme de). Tome iv, page 71.

LIGNE (Prince de). Tome iii, page 25.

LUPIN (E. F.) Tome viii, page 165.

MAHIER DE LA CHESNERAYE. Tome v, page 86.

MAILLY (de). Tome I, page 75.

MALLEVILLE. Tome viii, page 83.

MANGENOT (L'abbé). Tome I, pages 39, 86. — iii, 14, 60, 106, 148, 216. — iv, 50, 256.

MARANDON. Tome iii, page 50.

MARC CONSTANTIN. Tome vi, page 34. — vii, 129.

MARCHAL, (C.) Tome v, page 114.

MARCILLAC (Aug). Tome iii, page 37. — vii, 168.

MARÉCHAL. Tome I, page 215. — vi, 202.

MARÉCHAL (Sylvain). Tome iii, page 98. — iv, 227.

MAROT (Cl.) Tome I, pages 131, 175, 176. — ii, 19, 107, 165, 183, 225, 247. — iii, 25, 27, 39, 186. — iv, 115, 117, 138. — vi, 19, 31, 43, 155, 161, 188. — vii, 80, 82, 148, 153, 178, 212. — viii, 175, 201.

MARSOLLIER. Tome vi, page 90.

MARTIGNAC (de). Tome v, page 71.

MARTIN (Aug). Tome iv, pages 17, 222. — vi, 219, 255. — vii, 1, 46, 95, 183.

MASSON DE MORVILLIERS. Tome ii, pages 78, 218. — vi, 45. — vii, 61, 166.

MATHIEU DE MONTEREUL. Tome vi, page 90.

MAUCROIX (fr. abbé de). Tome I, page 157. — v, 218. — vi, 45.

MAUREPAS. Tome I, pages 99, 102, 245. — iii, 90. — vi, 127, 129, 131, 134, 135, 154, 168, 171, 178, 179, 180, 188, 258, 260. — vii, 8, 24, 53, 77, 85, 87, 88, 124, 136, 189, 201, 209, 216, 221, 232, 234, 235, 236, 237, 241, 257, 258, 259, 261. — viii, 1, 2, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 33, 35, 38, 40, 74.

MAYEUR. Tome vi, page 52.

MAYNARD. Tome i, pages 32, 40, 157, 243. — ii, 145, 176, 231. — iii, 32, 54, 215, 227. — iv, 138, 160. — v, 71, 74, 75, 232. — vi, 254, — vii, 41, 53, 185, 257.

MÉLIN DE SAINT-GELAIS. Tome iv, 43, 97, 104, 177, 265. — v, 111, 130, 241. — vi, 193. — vii, 23, 237, 263. — viii, 168.

MÉNAGE (L'abbé). Tome v, page 88.

MÉNESTRIER CASIMIR. Tome viii, page 49.

MÉRARD SAINT-JUST. Tome i, pages 58, 175, 259.

MÉRÉ (le chevalier de). Tome ii, page 42.

MEUN (Jean de), Tome iv, 117. — vii, 198. — viii, 143, 145.

MERCIER DE COMPIEGNE. Tome ii, page 45.

MICHEL (Francisque). Tome i, page 152.

MILLEVOYE. Tome ii, page 257. — iii, 271. — viii, 181.

MOLIÈRE. Tome ii, page 167. — iii, 138. — vi, 19.

MONCRIF. Tome iv, page 41. — vi, 69.

MONSELET (Ch). Tome i, pages, 193, 174. — v, 234. — vi, 68.

MONTESQUIEU. Tome i, page 168.

MONTREUIL. Tome iv, page 229.

MONVILLE. Tome i, page 181.

MOREAU DE BRASEY. Tome vi, page 30.

MOREAU (HÉGÉSIPPE). Tome viii, page 44.

MOTIN. Tome i, pages 15, 123. — ii, 17, 226. — iii, 31, 192, — iv, 2, 220, 264. — v, 71, 102. — vi, 107, 153, 183, 231. — vii, 60. — viii, 68, 188.

MOUFFLE (Auguste). Tome viii, page 103.

MAGNEROT. Tome iv, page 76.

MUROT (M<sup>me</sup> de). Tome iv, page 108. — vi, 125.

MURGER (Henri). Tome v, page 25.

MUSSET (Alf. de). Tome ii, pages 88, 268. — v, 26. — viii, 48, 53.

MYRIEL. Tome vi, page 165.

NADAUD (Gustave). Tome III, page 228. — v, 187. — VII, 63, 249. — VIII, 121.

NAZIM (Georges). Tome VIII, page 128.

NEUFCHATEAU (Fr. de). Tome II, pages 8, 214. — IV, 30, 55. — v, 261.

NIVERNOIS (Duc de). Tome III, page 8. — VI, 107.

NOGARET (Félix). Tome I, pages 109, 165, 239. — II, 76, 219, 230. — III, 93, 182, 187, 197, 227, 270. — VI, 133. — VII, 41.

OURRY. Tome IV, page 21. — VI, 66.

PAIN. Tome VII, page 258.

PAJON (Henri). Tome I, pages 47, 261. — II, 95, 202, 211. — III, 84.

PANARD. Tome III, pages 118, 185, 201. — IV, 113. — v, 46, 108, 234. — VI, 70. — VIII, 59, 121.

PARNY (Évariste). Tome I, page 194. — II, 92. — III, 214. — VIII, 57, 110, 150.

PASSERAT (Jean). Tome VI, page 233. — VII, 69.

PATRIX. Tome v, page 123.

PAVILLON (Etienne). Tome v, page 205.

PERRAULT (Charles). Tome IV, page 189.

PETIT. Tome VIII, page 96.

PHILIPPON DE LA MADELEINE. Tome II, page 34. — VII, 226.

PLANARD (Eug. de). Tome I, page 103.

PLANCHER DE VALCOURT. Tome VI, pages 138, 145, 247.

PIBRAC. Tome VII, page 219.

PIIS (De). Tome II, page 175. — III, 236, 262. — IV, 193, 238. — VI, 7, 93, 210, 236. — VIII, 207.

PILLET (Fabien). Tome II, page 162. — III, 220.

PILLET (V. E.). Tome v, page 131.

PIRON. Tome I, pages 13, 41, 134, 177, 190. — II, 1, 10, 14.

16, 34, 63, 73, 79, 80, 165, 179, 196, 264. — III, 12, 15, 26, 117, 147, 151, 174, 187, 210, 230. — IV, 10, 63, 66, 69, 130, 137, 155. — V, 1, 229. — VI, 6, 24, 30, 71, 96, 142, 196. — VII, 126, 145, 151, 158, 163, 171, 172, 177, 203.

POINCLLOUD (Jules). Tome IV, page 15. — VII, 177.

PONToux (Claude de). Tome VII, page 44.

PONS DE VERDUN. Tome I, pages 40, 130. — III, 27. — V, 250. — VI, 24, 121, 238.

PORCHÈRES. Tome II, page 189.

PORQUET (L'abbé). Tome IV, pages 98, 195. — VII, 5, 33.

POTHIER DE BIÈLE. Tome II, page 226.

POUJADE Vicomte de la). Tome I, page 157.

PRADEL (Eugène de). Tome VIII, page 134.

PRÉVOST D'EXMES. Tome I, page 87.

PROTAT (Louis). Tome I, page 11. — II, 141. — IV, 95.

RABELAIS. Tome I, avertissement.

RACAN. Tome VI, page 226.

RACINE. Tome I, page 230. — II, 89.

RANCHIN. Tome VI, page 33.

RÉGNIER (Mathurin). Tome III, page 150. — IV, 31, 165. — V, 31, 42, 208, 233, 244. — VI, 106, 209.

RÉMOND DE SAINT-ALBINE. Tome VI, page 140.

RÉTIF DE LA BRETONNE. Tome VIII, page 93.

RIBOUTEL. Tome III, page 78.

RICHELET. Tome VII, page 186.

RICHELIEU (Duc de). Tome IV, page 88.

RICHEMONT et KELM. Tome VI, page 225.

RIGOTTIER. Tome I, page 130.

RIVIÈRE DE FRÉNY. Tome VII, page 128.

ROBBÉ DE BEAUMONT. Tome VI, page 143.

ROCHAMBEAU (De). Tome V, page 146.

ROCHEFORT (Henri). Tome I, page 162. — II, 182, 265. — V, 2. — VI, 93.

ROGER DE BEAUVOIR. Tome I, page 14. — III, 23.

- ROMARD (Saint). Tome 1, page 132.
- RONCARD. Tome 1, page 30. — III, 43. — IV, 44, 72, 227. — V, 139, 237. — VI, 254. — VII, 68.
- ROSSET. Tome VI, page 234.
- ROUGEMONT. Tome II, page 154.
- ROUSSEAU (J. B.). Tome 1, page 28. — II, 72, 80, 187, 196, 200, 205, 216, 217, 219. — III, 14, 166, 224, 226. — IV, 52, 68, 75, 83, 97, 136, 138. — V, 26, 55, 148, 226, 263. — VI, 26, 90. — VIII, 57, 60, 125.
- ROUSSEL (Auguste). Tome VI, page 118.
- RHULIÈRES (Chevalier de). Tome 1, page 18. — IV, 187.
- SALVADOR et BUFFIN. Tome IV, page 217.
- SAINT-AULAIRE. Tome V, page 207.
- SAINT-EVREMONT. Tome VI, page 93.
- SAINT-GLAS (Abbé de Saint-Ussans). Tome 1, page 186. — III, 151, 225. — IV, 1, 50, 155. — V, 208.
- SAINT LAMBERT. Tome V, page 225.
- SAINT LÉGER (James de). Tome II, page 148.
- SAINT MARC. Tome VIII, page 25.
- SAINT PAVIN. Tome II, page 172. — III, 24, 224. — IV, 229, 269. — VII, 172, 200.
- SALVERTE (Eusèbe). Tome VII, page 18. — VIII, 141.
- SAPHO. Tome IV, page 165.
- SARDOU (Victorien). Tome IV, page 140. — V, 183.
- SARRAZIN. Tome VI, page 111.
- SAURIN. Tome IV, page 105.
- SAUVIGNY (De). Tome 1, page 30. — IV, 149.
- SAUTEREAU (De BELLERAND). Tome 1, page 221.
- SCARRON. Tome III, page 262. — IV, 153.
- SCHOSNE (L'abbé de). Tome III, page 106. — V, 221.
- SCRIBE et MÉLESVILLE, et autres collaborateurs. Tome III, page 83. — V, 112. — VI, 123.
- SÉDAINE. Tome III, page 19. — IV, 98. — V, 100.
- SÉGUR (C<sup>te</sup> de). Tome 1, page 72. — II, 13, 93. — III, 88. — IV, 199. — V, 76.

- SÉNÉCÉ. Tome I, page 183. — III, 161, 229. — IV, 110.  
SERCY. Tome VIII, pages 45, 74.  
SERVIÈRE (Joseph). Tome VII, page 5.  
SIMON. Tome I, page 45. — VI, 136.  
SOREL (Ch.). Tome I, page 195.  
STRAPAROLE. Tome IV, 40. — V, 41, 101. — VII, 7.  
SUZE (Comtesse de la). Tome III, page 52. — IV, 238.  
SYGOGNES (De). Tome II, pages 227, 229. — V, 63, 116. — VII, 35, 51. — VII, 100.
- TABOUROT. Tome II, page 125. — VII, 58.  
TAHUREAU (Jacques). Tome I, page 176. — VII, 218.  
TALLEYRAND. Tome I, page 136.  
THÉIS (De). Tome II, page 173.  
TÉXIER (Edmond). Tome VIII, page 24.  
TRAVERS (Julien). Tome II, page 77.  
TRELLON (Claude de). Tome I, page 152.  
TRÉMOILLE (Duc de la). Tome IV, page 182.
- VACHETTE (Eugène). Tome VIII, page 194.  
VADÉ. Tome I, pages 59, 196. — II, 59. — III, 147. — VIII, 103.  
VALCOURT (Plancher de). Tome III, page 209.  
VAN DEN ZANDE. Tome III, pages 105, 211.  
VASSELIÉ. Tome I, pages 123, 159, 212, 244. — II, 136. — V, 245.  
VATOUT. Tome V, pages 36, 229.  
VATRY (Mme). Tome V, page 179.  
VAUDIN. Tome VIII, page 161.  
VAUQUELIN de la FRÉSNAIE. Tome V, pages 72, 244.  
VAURÉAL. Tome I, page 215.  
VERDIER. Tome I, page 244.  
VERGIER. Tome I, pages 19, 126. — II, 86, 124, 237. — III,

60, 138, 155. — v, 2, 62, 158, 232. — vi, 20, 101. — vii, 185.  
— viii, 111.

VERMERSCH (Eugène). Tome vii, page 42.

VENTE. Tome viii, page 201.

VERRUE (Comtesse de). Tome iii, page 23.

VIAUD (Théophile). Tome iv, page 110. — vii, 66.

VILLAINÉ (Marquis de). Tome iii, page 179.

VILLEDIEU (M<sup>me</sup> de). Tome v, page 240.

VILLON (FRANÇOIS). Tome iii, page 264. — iv, 117.

VILLIERS. Tome vi, page 116.

VINOT. Tome vii, page 139.

VISSIERE. Tome vii, page 61.

VOLTAIRE. Tome ii, pages 127, 205, 264. — iii, 126, 265. —  
iv, 222. — v, 77, 139, 271. — vi, 6, 113. — vii, 133. — viii,  
54, 88, 126, 146.

VOISENON (L'abbé). Tome viii, page 148.

VOITURE. Tome viii, page 76.

WILLEMAIN D'ABANCOURT. Tome ii, page 204.

*Fin de la Table générale par noms d'Auteurs.*

# TABLE GÉNÉRALE

## DES PIÈCES ANONYMES

TOME I. — <i>A ma femme en l'enterrant</i>	p. 211
<i>A présent je vous confesse.</i>	213
<i>A son mari Guillemette</i>	249
<i>Adieu Fanchon, mes amours</i>	30
<i>Ah ! le bel oiseau, maman.</i>	56
<i>Alix se voyant outragée</i>	133
<i>Allez vous faire foutre</i>	136
<i>Amour m'a fait voir ma belle</i>	170
<i>Amour n'est plus qu'un art</i>	172
<i>Anagramme de Fouquet</i>	189
<i>Au clair de la lune</i>	258
<i>Au bordel un vieil abbé</i>	253
<i>Chanson sur la femme d'Amoresan</i>	167
<i>Blaise et Babet</i>	140
<i>Conseil et remède pour les cocus</i>	156
<i>Distique</i>	224
<i>Histoire d'un carme et d'une fillette.</i>	143
<i>Jouissance imparfaite</i>	216
<i>L'amour regretté</i>	14
<i>La béatitude</i>	94
<i>La bergère exigeante.</i>	241



<i>La fille de Parthenay</i>	188
<i>La justice.</i>	214
<i>La pénitence</i>	83
<i>La pucelle bavarde</i>	229
<i>La semaine du paysan</i>	9
<i>La servante justifiée.</i>	40
<i>La simplicité rustique</i>	250
<i>La viande mal embrochée</i>	239
<i>Le ça, ou le goût de bien des gens</i>	60
<i>Le café d'Annette</i>	177
<i>Le cocuage</i>	39
<i>Le curé de Pomponne</i>	17
<i>L'exorcisme</i>	231
<i>L'origine du cocuage</i>	22
<i>Le moine</i>	109
<i>Le serment léger</i>	23
<i>Les âges</i>	169
<i>Les grands hommes</i>	220
<i>Les trois pucelages</i>	42
<i>Parodie de l'opéra d'Isis</i>	60
<i>Pasquille nouvelle</i>	62
<i>Perte sur l'aunage</i>	1
<i>Un cœur hospitalier</i>	230
<i>Une parisienne à son mari</i>	91
<i>Vœu d'une dame à Vénus</i>	246

<b>TOME II. — Au nom de Dieu parlez plus bas</b>	19
<i>Au pied du Li-ban dans-l'Asie</i>	19
<i>Monsieur et Madame</i>	21
<i>Ancien proverbe français</i>	41
<i>Le nouveau cadran</i>	67
<i>Le grand résultat</i>	67
<i>Aux femmes Baudin cherchait noise.</i>	67
<i>Aux pieds d'un carme déjà sur l'âge</i>	70
<i>La vérité en sorbonne</i>	73
<i>Le souhait modeste</i>	75

<i>La découverte</i>	77
<i>Le repentir sincère</i>	78
<i>Le change.</i>	79
<i>Question</i>	92
<i>Babet la bouquetière.</i>	98
<i>La confiance</i>	102
<i>A madame Barbe</i>	107
<i>Bardaches jeunes et dodus</i>	107
<i>Bassompierre</i>	109
<i>Bécasses au long bec.</i>	122
<i>Bélise allant faire un voyage</i>	123
<i>Belle maman, soyez l'arbitre</i>	128
<i>Belle plus rare que Pandore</i>	128
<i>Belle Quintin, tous vos discours</i>	133
<i>L'ingénue.</i>	148
<i>Bonjour, ma sœur</i>	157
<i>La rencontre nocturne</i>	158
<i>Le fouteur et la prude</i>	168
<i>Ça donc, mignon</i>	169
<i>Ça, je prétends punir</i>	170
<i>Bonne leçon</i>	175
<i>Célèbre amante de Pécourt</i>	181
<i>Sur les beautés de la femme</i>	183
<i>Statuts de l'ordre des trancardins</i>	184
<i>Ce n'est pas sans raison qu'on dit</i>	190
<i>Chanson sur Louis XIV</i>	191
<i>Ce qui tenta notre première mère</i>	200
<i>Le maladroit</i>	201
<i>La servante stérile</i>	205
<i>Le sermon.</i>	207
<i>Le pied du lit</i>	213
<i>Le pucelage cloué</i>	214
<i>Le mari justifié.</i>	215
<i>L'enthousiasme gascon</i>	225
<i>D'un cornard</i>	237
<i>Sur les dames</i>	250
<i>Chanson sur quelques curés de Paris</i>	251

<i>A Suzanne Lagier</i> . . . . .	264
<i>Chamillard veut qu'une pucelle</i> . . . . .	265

<b>TOME III. — Chaque jour plus élégante</b> . . . . .	6
<i>Le bout de saint Vincent</i> . . . . .	13
<i>L'axiome démenti</i> . . . . .	14
<i>La plaideuse chez son procureur</i> . . . . .	16
<i>Inscription funéraire</i> . . . . .	18
<i>Ci-gît de monsieur Lablouse</i> . . . . .	23
<i>Epitaphe de Mlle de Coulanges</i> . . . . .	24
<i>La distraction</i> . . . . .	31
<i>Colin et Colinette</i> . . . . .	32
<i>Comme la mer dessus l'areine</i> . . . . .	37
<i>Le casuiste</i> . . . . .	41
<i>Epître à un cocu</i> . . . . .	42
<i>Sur Saucourt</i> . . . . .	49
<i>Les cornes.</i> . . . .	51
<i>Couché la nuit passée avec</i> . . . . .	51
<i>Contre Mme de Maintenon</i> . . . . .	53
<i>Métamorphose de l'amour en pet</i> . . . . .	55
<i>Le jésuite vertueux</i> . . . . .	59
<i>Dames, nous sommes trois compagnons</i> . . . . .	68
<i>La fille prudente</i> . . . . .	76
<i>Rien pour rien</i> . . . . .	76
<i>Contre un Vantard</i> . . . . .	77
<i>Damon quand son ardeur</i> . . . . .	80
<i>Le néant des plaisirs.</i> . . . .	85
<i>Le charmant voleur</i> . . . . .	95
<i>Dans le logis de mon voisin</i> . . . . .	100
<i>Les doigts bénis</i> . . . . .	103
<i>Le paiement d'avance</i> . . . . .	124
<i>La restitution</i> . . . . .	141
<i>Le chanoine au bal</i> . . . . .	150
<i>La bonne ménagère</i> . . . . .	162
<i>La chute des feuilles</i> . . . . .	162
<i>Dans un solide et juste écrit</i> . . . . .	164

<i>La double félicité</i>	174
<i>Dedans notre village</i>	176
<i>L'urinal</i>	180
<i>Régime d'un jésuite</i>	181
<i>La contradiction</i>	182
<i>L'honneur des dames.</i>	186
<i>De ma grandeur je crois votre main.</i>	188
<i>La consultation tardive</i>	188
<i>Demandez ce qui plaît aux dames</i>	189
<i>Le committimus des jésuites</i>	190
<i>Des cocus le nombre est si grand</i>	203
<i>La mère charitable</i>	207
<i>Le chemin débarrassé</i>	214
<i>La belle pluie</i>	215
<i>L'approbation</i>	218
<i>De toi, Frontin, je me défie</i>	218
<i>L'âne de Mirabeau</i>	220
<i>Le mot grossier.</i>	226
<i>La bonne femme.</i>	230
<i>Infortune d'un chanoine</i>	235
<i>L'éteignoir</i>	235
<i>La sagesse.</i>	253
<i>Le jugement dernier.</i>	253
<i>Hymne à l'amour</i>	255
<i>Dieu vous gard', la pucelle.</i>	257
<i>Dis, pourquoi te vantes-tu.</i>	263
<i>Le portrait de Thémire</i>	265
<i>L'infailibilité</i>	266
<i>La tirelire.</i>	267
<i>La préparation.</i>	267
<i>L'apothicaire</i>	268
<i>Les apôtres</i>	271
<i>A Bertimont</i>	272

TOME IV. — <i>D'où vient tout</i>	1
<i>Mademoiselle Lise</i>	5

<i>Le curieux obstiné . . . . .</i>	7
<i>L'aphorisme dangereux . . . . .</i>	7
<i>Le plaisir des dieux. . . . .</i>	8
<i>L'amant résolu. . . . .</i>	9
<i>Maxime générale . . . . .</i>	34
<i>Elle est sourde comme une tour. . . . .</i>	40
<i>Le mensonge évident. . . . .</i>	42
<i>Seconde paire de manches. . . . .</i>	50
<i>L'ignorant curé . . . . .</i>	52
<i>Enfin la poule au pot. . . . .</i>	61
<i>Le mépris d'une beauté . . . . .</i>	61
<i>Enfin te voilà Marié ! . . . .</i>	62
<i>En fouillant dans le sein . . . . .</i>	63
<i>La sœur zélée . . . . .</i>	67
<i>Le solitaire des Pays-Bas . . . . .</i>	67
<i>L'exercice des doigts. . . . .</i>	69
<i>La revanche . . . . .</i>	76
<i>Entre les animaux . . . . .</i>	80
<i>Entre vous, jeunes fillettes. . . . .</i>	82
<i>En un certain lieu de France . . . . .</i>	84
<i>Sur la guerre . . . . .</i>	85
<i>Pot pourri. . . . .</i>	85
<i>Les connaisseuses . . . . .</i>	87
<i>Louange du maquerellage. . . . .</i>	100
<i>Fabien le fit et le refit . . . . .</i>	102
<i>Faire finesse, follier . . . . .</i>	104
<i>Gaillardise. . . . .</i>	104
<i>Faisant le catéchisme hier. . . . .</i>	105
<i>Faisons l'amour, mon cœur . . . . .</i>	106
<i>Le plaisir d'une servante . . . . .</i>	107
<i>Fille qui languissez . . . . .</i>	116
<i>L'index . . . . .</i>	136
<i>Symptômes d'amour . . . . .</i>	141
<i>Sans dessus dessous . . . . .</i>	143
<i>Les inconvénients du ménage . . . . .</i>	146
<i>Le cheval navarin . . . . .</i>	149
<i>Le petit bien de Glycère . . . . .</i>	151

<i>Grâces aux mœurs de ma patrie</i>	153
<i>Bon mot de Grégoire</i>	154
<i>Quel est le pis ?</i>	156
<i>Le paysan et la dame.</i>	157
<i>Les charmes de la nouveauté</i>	157
<i>La fille neuve</i>	159
<i>La tempérance</i>	162
<i>Hélas ! monsieur, ôtez-vous tôt.</i>	162
<i>La sentence arbitrale.</i>	172
<i>Ci-gît le corps tout usé</i>	179
<i>La nouvellette</i>	186
<i>Contre Mazarin</i>	193
<i>Il était une fillette</i>	209
<i>Il n'a, dites-vous, la façon.</i>	229
<i>Il n'y a point en tout le monde.</i>	262
<i>Sur Ninon de Lenclos</i>	266
<i>La femme philosophe.</i>	269
<i>Isabelle est molle au milieu</i>	271

TOME V. — <i>Le joug d'amour</i>	2
<i>Le mari appaisé</i>	23
<i>La maîtresse à la mode</i>	28
<i>Epigramme anglaise</i>	39
<i>D'un homme indifférent</i>	43
<i>Le mal réparé</i>	49
<i>Les jansénistes et les molinistes.</i>	52
<i>La garce en pleurs</i>	53
<i>J'avais pris femme laide</i>	61
<i>Une bonne place</i>	64
<i>Clopinel</i>	65
<i>La corne d'abondance</i>	67
<i>Le bâton de pommade</i>	68
<i>Sur une jeune épousée</i>	72
<i>Riposte méritée.</i>	80
<i>La colère</i>	87
<i>Invocation aux parques</i>	87

<i>L'ordre</i>	100
<i>Sur les amoureux de ce temps</i>	103
<i>Je ne sais d'où vient ni quoi</i>	104
<i>Les devises.</i>	109
<i>Je perds mon temps et mes discours</i>	114
<i>Les œufs</i>	115
<i>La chaude pisse.</i>	122
<i>L'égalité</i>	131
<i>Je suis une plaisante chose</i>	134
<i>Je suis un quelque chose</i>	135
<i>Le diable au corps</i>	137
<i>Je veux voisin et voisine</i>	148
<i>La confession</i>	163
<i>L'amateur de musique</i>	173
<i>Raison de l'amitié des femmes</i>	175
<i>La délicate Églé</i>	207
<i>La femme de Martin dans le lit</i>	216
<i>La rigueur justifiée</i>	224
<i>Conte qui n'en est pas un.</i>	224
<i>Le pacte mal observé.</i>	225
<i>Le secret de la noce</i>	226
<i>Sur un portrait de la justice</i>	227
<i>La femme du ministre</i>	227
<i>Les deux galants</i>	231
<i>La bataille de Novi</i>	238
<i>L'antéchrist</i>	240
<i>La petite est encore pucelle</i>	242
<i>La plume veut le prix</i>	242
<i>Chanson de la reine blanche</i>	245
<i>Cadet buteux à l'Opéra de la vestale</i>	

TOME VI. — <i>Le comte Ory.</i>	1
<i>Sur Charles XII.</i>	6
<i>L'andouille cuite</i>	17
<i>Paillardise n'est pas péché.</i>	17
<i>Le gâteau des rois</i>	18

<i>L'expérience fait la science</i>	18
<i>Le monde est plein de fous</i>	25
<i>Le mot royalement jadis</i>	25
<i>Le père Adam</i>	27
<i>Le carme prédicateur</i>	42
<i>Les aigrettes du cocuage</i>	42
<i>Le coucou oiseau jaune</i>	44
<i>Les seins découverts</i>	44
<i>L'esprit qui fait les papes.</i>	71
<i>Le reproche mal fondé</i>	76
<i>Le bon cocu</i>	77
<i>Sur un plagiaire décoré</i>	89
<i>Encore vaut-il mieux que rien.</i>	89
<i>L'hymen ni n'a point affaire</i>	91
<i>Le propagandiste</i>	94
<i>Lise avec de grands yeux.</i>	95
<i>La bonne âme</i>	95
<i>L'andouille en vic</i>	99
<i>Les deux n'en font qu'un.</i>	102
<i>Lisette, épris de tes charmes</i>	106
<i>L'on doit à Dieu le plus beau</i>	108
<i>Sur une réception à l'académie.</i>	125
<i>A la femme qui m'a préféré un vieillard</i>	128
<i>Lorsque vous me changez</i>	130
<i>Lorsqu'un amant auprès</i>	131
<i>Lorsqu'une jeune poulette.</i>	131
<i>Caractère de la galanterie française.</i>	133
<i>Lubin dit à Chloris un jour</i>	136
<i>Le rendez-vous.</i>	137
<i>Le caca</i>	142
<i>Pas si bête.</i>	144
<i>La tête de trop</i>	149
<i>Lucile a perdu son mari</i>	149
<i>La double restitution.</i>	150
<i>Le nez au lait</i>	152
<i>Le cocu de qualité</i>	153
<i>Les tétons.</i>	154



<i>Ma belle je t'aime mieux . . . . .</i>	156
<i>Proverbes d'amour . . . . .</i>	161
<i>Ma charmante Nanette . . . . .</i>	165
<i>La sagesse de Madame Alix . . . . .</i>	172
<i>Sur les femmes qui montrent leur sein . . . . .</i>	176
<i>La Virtuose . . . . .</i>	176
<i>A dame Thomasse . . . . .</i>	183
<i>Le bain d'usage. . . . .</i>	183
<i>Le conseil inutile . . . . .</i>	184
<i>Le mois de mai. . . . .</i>	185
<i>Gasconnade . . . . .</i>	186
<i>Le bel oiseau . . . . .</i>	187
<i>Madame Octave. . . . .</i>	189
<i>Madame un jour . . . . .</i>	189
<i>Madame votre con . . . . .</i>	190
<i>Madelon n'est point difficile . . . . .</i>	191
<i>A Jean . . . . .</i>	208
<i>La paresseuse . . . . .</i>	214
<i>Ma gente N que ta langue . . . . .</i>	214
<i>L'aiguille marine . . . . .</i>	215
<i>La grande sœur . . . . .</i>	217
<i>Entre un amant et sa dame . . . . .</i>	218
<i>Sur le comte de Mailly . . . . .</i>	220
<i>La femme philosophe. . . . .</i>	221
<i>L'innocence d'amour . . . . .</i>	221
<i>Le mot qui court . . . . .</i>	228
<i>Mais à quoi tendent . . . . .</i>	232
<i>Le mari opulent sans biens . . . . .</i>	232
<i>Une fille à son amant. . . . .</i>	236
<i>Mais n'es-tu pas entre mes bras. . . . .</i>	238
<i>Le chemin du paradis . . . . .</i>	241
<i>Maitre Goudon aussi laid. . . . .</i>	253
<i>Les prudes . . . . .</i>	253

TOME VII — <i>Les deux pucelages . . . . .</i>	9
<i>La consolation . . . . .</i>	8
<i>Ma maitresse en lisant . . . . .</i>	8

<i>Maman avant de dire oui.</i>	9
<i>Maman dit que l'amour</i>	13
<i>La nuit des noces</i>	15
<i>Maman me dit que quand.</i>	16
<i>Ma mère je suis en âge</i>	20
<i>M'amie dit qu'elle ne voudrait</i>	23
<i>D'un baiser</i>	24
<i>Ma mère a fait à son désir</i>	25
<i>Ma mère j'ai quinze ans passés.</i>	27
<i>Ma mère l'un de ces jours.</i>	28
<i>D'une dame aisée à courroucer.</i>	32
<i>De Margot.</i>	33
<i>La pénitence</i>	35
<i>La marmotte</i>	45
<i>D'une juive</i>	46
<i>Étrennes à la grosse Margot</i>	49
<i>Margot de qui la vanité</i>	50
<i>Margot faisant la bien apprise</i>	51
<i>Duo d'opéra</i>	55
<i>La lanterne à Margot</i>	57
<i>Margot un soir.</i>	58
<i>Consolation à Marguerite Gautier</i>	58
<i>La servante maîtresse</i>	59
<i>La paresse de Marguerite</i>	59
<i>Dialogue</i>	60
<i>Les vapeurs conjugales</i>	67
<i>La ressemblance et la différence</i>	73
<i>Mars et l'amour tous deux</i>	76
<i>Le sommeil de Vénus</i>	77
<i>Marthe pour moi j'en conviens.</i>	79
<i>Le bon conseil</i>	79
<i>De Martin.</i>	80
<i>L'occasion.</i>	81
<i>Martin s'en va à l'eau</i>	82
<i>Les maux du mariage 1480</i>	96
<i>La complainte de monsieur le cul</i>	108
<i>A Maumisert mon valet</i>	113

<i>Catulle Mendès en prison.</i>	121
<i>A Marie</i>	125
<i>Sur le voyage du roi à Chantilly</i>	140
<i>Un vrai con</i>	145
<i>Remède pour le cocuage</i>	151
<i>Une dame à son ami.</i>	151
<i>Mon chemin je cheminai.</i>	152
<i>Dégout de la vie</i>	168
<i>Mon père m'envoie garder</i>	174
<i>Le cul musicien.</i>	175
<i>Mon vit est de petite taille.</i>	181
<i>Les tétons</i>	182
<i>Multiplier le monde</i>	183
<i>Code d'amour parisien</i>	188
<i>Nanon dormait.</i>	190
<i>Nanon pour prêter con et cuisse</i>	100
<i>Dame Jacqueline</i>	191
<i>N'a pas longtemps qu'un gentil.</i>	191
<i>N'as-tu pas tort gros paysan</i>	198
<i>Ne croyez pas ce qu'on vous dit</i>	208
<i>Ne laissant jamais rien sur table</i>	208
<i>Ne point employer ses appas</i>	214
<i>Ne soit sujet au vin ni à la femme</i>	216
<i>Ne souffre à ta femme pour rien</i>	217
<i>N'eût Alix qu'un petit denier</i>	218
<i>Ne veuille, ami, prendre en</i>	219
<i>Chanson pour danser</i>	219
<i>Le terme impropre</i>	227
<i>La paix ratifiée.</i>	230
<i>Le beau laquais.</i>	244
<i>Notre voisine qui débauche</i>	259
<i>Le prochain</i>	260
<i>Nonelle à toi je suis contraire</i>	263
<i>Les grateuses</i>	266
<i>Légende dorée sur l'opéra</i>	269

TOME VIII. — <i>L'incarnation</i>	31
<i>On ne vous verra plus en posture</i>	31
<i>On n'épouse point sans balance.</i>	33
<i>La gourmandise</i>	58
<i>L'honneur vilain</i>	59
<i>Le séducteur convaincu</i>	64
<i>Par un matin d'une jeune dévote</i>	64
<i>Sur la pucelle d'Orléans</i>	64
<i>Paul ne termine rien</i>	65
<i>D'une bossue mariée.</i>	70
<i>Eoliennes</i>	70
<i>Pierre et Margot</i>	78
<i>La consanguinité</i>	79
<i>Pleust à Dieu qu'eusse</i>	80
<i>L'éteignoir</i>	80
<i>Le bien vient en dormant.</i>	82
<i>Remède à la tentation</i>	83
<i>Quand j'étoye petite garce.</i>	84
<i>D'une dame se plaignant de son mari</i>	92
<i>Quand vous venez me voir</i>	93
<i>Les claquements de mains.</i>	100
<i>Vers à une jeune dame</i>	101
<i>Qui bien se mire bien se voit</i>	101
<i>L'entrée de jouissance</i>	102
<i>Sur un joli pied</i>	102
<i>Sur un serin</i>	107
<i>Le castrat.</i>	107
<i>D'un paresseux.</i>	108
<i>Robin et Margot s'en altaient</i>	112
<i>Le procureur et la plaideuse</i>	117
<i>Pour un portrait de Catze Volans</i>	123
<i>Epigramme d'une garce</i>	124
<i>Sur l'album d'un boursier</i>	125
<i>Les pâques suisses</i>	131
<i>Les commandements de Dieu</i>	137
<i>La payse</i>	138

<i>L'indignation de tous les diables</i>	141
<i>Tout ici baise Jeanneton</i>	144
<i>Trente culs sont à toi</i>	145
<i>La question résolue</i>	149
<i>La mort de trois courtisans</i>	149
<i>Le maladroit</i>	149
<i>La table cassée</i>	150
<i>Tu veux toujours que mon vit</i>	150
<i>Le dédommagement</i>	159
<i>Le cordelier galant</i>	161
<i>L'avis du cordelier</i>	162
<i>Le droit des chattes</i>	168
<i>La rédemption</i>	171
<i>La marche.</i>	173
<i>A travers l'exposition de 1878</i>	173
<i>Un jour Fanchon</i>	175
<i>Le vengeur de la foi.</i>	176
<i>La vierge et le chantre</i>	177
<i>Ce n'est pas leur faute</i>	178
<i>La rétention d'urine.</i>	179
<i>Les armes de Vénus.</i>	181
<i>Veux-tu ton mal et le mien</i>	182
<i>L'horloge du mari</i>	182
<i>Le pucelage de Madeleine.</i>	185
<i>Cantique de Saint Vit</i>	195
<i>Changement d'initiales</i>	196
<i>Chanson plaisante et récréative,</i>	197
<i>Stance à M<sup>me</sup> sur son adresse à donner des lavements</i>	198
<i>L'idylle du couturier</i>	200
<i>Voyez la grande trahison.</i>	202
<i>Le talion</i>	206
<i>La fille violée</i>	209

FIN



Les Contes du sire de la Glotte  
*n'ayant pas été insérés dans l'ordre  
alphabétique, nous croyons être agréa-  
ble à nos lecteurs en les reproduisant  
ici à la suite:*



LIBRARY  
OF THE  
UNITED STATES  
DEPARTMENT OF  
AGRICULTURE  
WASHINGTON, D. C.





## LE PARRICIDE PAR IGNORANCE

**V**<sup>oyons</sup>, du calme ; à quoi bon s'insurger  
Contre le sort ? Hé ! mon ami, nous sommes  
Tous plus ou moins mortels... Les pleurs des  
En pareil cas, peuvent-ils alléger [hommes,  
Le sac d'ennuis jeté sur leurs épaules ?  
La chose n'est, certes, pas des plus drôles,  
Mais il en faut prendre notre parti.  
Ainsi, mon cher, vous êtes averti :  
Votre femme est perdue. Avant l'aurore  
Elle aura dû trépasser. Je veux bien  
La venir voir demain matin encore,  
Mais pour la forme... Allez, en bon chrétien,  
Chercher un prêtre, et priez pour son âme. »

Le médecin ayant dit, s'en alla ;  
Jean resta seul avec sa pauvre femme.

« Eh quoi ! fit-il, Madelon, la voilà !...  
Celle, qu'un jour, à mon bras suspendue,

Je fis entrer, joyeuse, à la maison,  
La voilà roide, immobile, étendue...  
Oh ! comme au temps de sa verte saison  
Elle était fraîche et gaillarde ! Ses hanches  
Faisaient dresser, sous leurs cottes si blanches,  
Les vits de tous... Hélas ! c'est dans ce lit  
Où le trépas la couche et la pâlit,  
Que je lui pris son mignon pucelage.  
O douce nuit ! Oh ! le blanc étalage  
De ferme chair ! Son corps solide ouvrait  
Avec ardeur ses jambes amoureuses ;  
J'aurais alors juré qu'on ne pourrait  
Jamais forcer les portes ténébreuses  
Par où la pine arrive jusqu'au cœur  
De l'épousée attendant son bonheur !  
Que je bandais ! O Dieu ! je bande encore  
En cet instant où je me remémore  
Cette nuit-là. J'écartais doucement  
Ses poils frisés, tout en couvant ses charmes... »

Et ce disant, Jean, les yeux pleins de larmes,  
Pensant encore être à ce doux moment,  
Baisait sa femme à couilles rabattues...

Froide et pareille aux inertes statues,  
Sans un seul coup de cul, sans un hoquet,  
La Madelon reçut dans son baquet  
Le foutre épais du veuf inconsolable.

L'aurore vint, et d'un rayon aimable  
Illumina la chambre des époux.

„ Eh bien ! mon cher, dit, en ouvrant la porte,  
Le médecin, maintenant portez-vous

Votre malheur avec une âme forte ?  
Hein ! quoi ? que vois-je ? Oh diable !... »

Jean trembla,  
Epouvanté devant son sacrilège.

« Ah ! sapristi ! fit le docteur, voilà  
Bien du nouveau ! je sors donc du collège ?  
Eh quoi ! j'avais condamné Madelon,  
Et je la vois qui respire ?

— Ma femme ?

— Elle est sauvée !

— Est-ce vrai ?

— Sur mon âme ! »

Jean, entr'ouvrant soudain son pantalon,  
Montre sa pine, et raconte à voix basse  
Ce qu'il a fait, tout en demandant grâce :  
« En de tels cas, le coït peut souvent  
Bien opérer, dit le docteur. Avant  
Quatre ou cinq jours, vous verrez Madeleine  
Boire et manger, et foutre à motte pleine. »

Jean, tout joyeux, n'eut rien de plus pressé  
Que de conter son cas au voisin Pierre,  
En lui disant comment un vit dressé  
Pouvait tirer Lazare de sa bière :  
« Hélas ! fit Pierre, étouffant un sanglot,  
Si tu m'avais dit ce secret plus tôt,  
Je n'aurais pas, la semaine dernière,  
Laisse mourir mon brave homme de père ! »

## EN FAMILLE

O premiers battements du cœur !  
Premiers désirs ! heure première  
Où, guidés par l'amour vainqueur,  
La pine en main, la tête fière,  
Nous pénétrons dans la carrière !

Le jeune Oscar avait seize ans,  
Quand son père, bourgeois honnête,  
Aux trois mentons resplendissants,  
Lui tint, pour le jour de sa fête,  
Ce discours tout plein de bon sens

« Oscar, depuis votre naissance,  
J'ai tendrement veillé sur vous,  
Comme un père indulgent et doux.  
L'heure de votre adolescence  
Est sonnée, ô mon cher Oscar !  
Je veux moins vous surveiller, car  
Je sais trop combien à votre âge  
On a besoin de liberté.  
Comme un étalon emporté  
Par son mâle et bouillant courage,  
Un jeune homme, fougueux, ardent,  
Considère ainsi qu'un outrage  
Les avis du vieillard prudent.  
Donc, maintenant, tous les dimanches,  
Vous aurez vos allures franches,  
Et je joindrai trente-deux sous  
Aux libertés que je vous donne,  
Car il ne faut pas que personne  
Puisse prendre le pas-sur vous.  
Mais veuillez me prêter encore

Une oreille attentive : Hélas !  
Avec l'ardeur qui vous dévore,  
On peut risquer plus d'un faux pas.  
Comme un sol couvert de verglas,  
Ou comme une rivière prise,  
La vie, à notre âme surprise  
Se présente au premier abord ;  
On trébuche et l'on risque fort  
De faire de mauvaises chutes.  
L'ami, le père que vous eûtes  
En moi, l'apprit à ses dépens.  
Mon fils, que ces fautes passées,  
Dont aujourd'hui je me repens,  
Vous donnent de bonnes pensées.  
Méfiez-vous des intrigants,  
Et surtout des femmes galantes  
Qui vous demanderont des gants.  
Elles sont pareilles aux plantes  
Vénéneuses, qu'il est malsain  
De respirer. Soyez farouche  
Auprès d'elles, fuyez leur couche,  
Ne dormez jamais sur leur sein,  
Et ne leur faites pas minette ;  
Vous tireriez peu de profits  
De cette action déshonnête.  
Je vous bénis. Allez, mon fils... »

Tout fier de la chaîne de montre  
Que sur son gilet on peut voir,—  
Oscar file... Sur un trottoir  
Tout à coup il fait la rencontre  
D'une créature au chignon  
Phénoménal, très-maquillée,  
Somptueusement habillée  
D'une robe d'occasion.

« Psitt ! eh ! petit !

— Hein ! quoi, Madame !

— Veux-tu monter chez moi ?

— Pourquoi ?

— Eh mais ! pour baiser une femme.

Viens, tu seras content de moi,

Petit, je serai polissonne. »

A ce discours, Oscar frissonne,  
Et ce jeune être pudibond,  
Rouge jusqu'aux sourcils, répond  
D'une voix émue et tremblante :

« Non ; de toute femme galante

Papa m'a dit de me garer.

— Papa n'est qu'une vieille bête ;

Il faut le laisser pérorer,

Et puis n'en faire qu'à ta tête,

Viens : je veux te faire jouir ;

Tu dois avoir ton pucelage

Encore, et me parais à l'âge

Où ce vilain oiseau doit fuir.

— Non, papa serait en colère...

D'ailleurs, je n'ai que trente sous.

— Garde ton argent ! je m'en fous !

Est ce qu'à ton âge on éclaire ?

Tu me plais, viens, et baise à l'œil... »

Troublé par la crainte et l'orgueil

De se voir aimé pour lui-même

Oscar grimpe jusqu'au cinquième

Empunaisé par la putain.

Le cœur lui bat ; il va connaître

Enfin le fin fond de cet être

Qui, sous ses jupes de satin

Ou de toile, cache l'abîme  
Que l'on ne peut sonder sans crime,  
En dehors de l'acte légal  
Qui devient devoir conjugal.

« Oh ! dit la Margot, en mettant  
Sa main câline à la braguette  
D'Oscar plein d'aise et palpitant,  
Qu'est-ce que ça ?

— C'est ma quéquette.

— Dis donc ta pine ! »

Et retroussant  
Ses cotillons, sans préambule,  
Elle fait voir à l'innocent  
Une motte où le crépuscule  
Joue avec la couleur des crins.  
« Ça, c'est mon con. Un coup de reins'  
Suffit pour y loger ta pine,  
Et ceci, petite vermine,  
Vois-tu, c'est un godemichet...  
Monte sur moi ; je vais le mettre  
Dans ton cul... »

Oscar que, peut-être,  
Cet instrument effarouchait,  
Se résigne pourtant et baise ;  
Mais étendant la main, il sent  
Un ventre noblement obèse,  
Poilu, qui monte et qui descend  
Au bout de l'étrange machine.  
Alors, il entend une voix  
Tonnante, dire :

« Eh bien ! tu vois  
Où peut mener une coquine !... »

Heureusement, c'est entre nous.  
Vous serez plus sage, j'espère...  
Si ce n'eût été votre père,  
Pourtant, quelle honte pour vous ! »

---

## DÉCOUVERTE

Un vieux rentier, dans les Champs-Élysées  
Se promenait au tomber de la nuit ;  
Il regardait, dans les branches croisées,  
Les reflets roux qu'a le jour qui s'enfuit,  
Quand sur un banc il rencontre une gueuse :  
« Ho ! ho ! fait-il, livrons-nous à l'amour ;  
La nuit déjà s'étale ténébreuse,  
Guiguitte va prendre l'air à son tour... »

Sur le dossier du banc il se renverse,  
Et met son nœud dans une main que gerce  
L'âpre travail du branlage en plein air.  
Les yeux fermés, plein d'une molle ivresse,  
Il laisse errer son esprit dans l'éther,  
En savourant la mouvante caresse  
De cette main aux doigts arachnéens ;  
Il était bien aux Champs-Élyséens !!!

Mais cependant qu'il se pâme et godille,  
Il s'aperçoit que de son autre main  
La garce fait érecter un voisin.

« Vous plairait-il, monsieur, que cette fille



Précipitât moins fort son mouvement,  
Dit-il, et qu'elle allât plus doucement ?  
— Avec plaisir, monsieur, » répond dans l'ombre  
Une voix mâle.

Alors, nos deux michés  
Du même train se trouvant dépêchés,  
En même temps déchargent sans encombre.

La fille étant payée, elle s'en va  
Chercher ailleurs une nouvelle proie.

Lors le vieux : « Je crois que cette enfant-là,  
Bien que souvent notre esprit se fourvoie,  
Était, monsieur, une fille de joie. »

---

### L'HONNETE SCRUPULE

Et vous ne voyez plus Durand ?  
— Oh ! plus du tout !  
— Pour quelle cause ?  
Il vous a donc fait quelque chose  
D'effroyable, et son crime est grand ?  
— Très grand.  
— Vous étiez, ce me semble,  
L'an dernier encor très amis ;  
On vous voyait toujours ensemble.  
— Autant qu'il peut être permis  
D'être amis, nous l'étions. Quel être !  
Toujours joueur, toujours dispos,  
Tenant mille amusants propos.

Rien que son aspect faisait naître  
 La gaité. Quel esprit charmant !  
 Des farces, des plaisanteries  
 Nouvelles à chaque moment !  
 Quelles inventions nourries  
 De malice et de bonne humeur !  
 Un jour, je faisais ma toilette,  
 Quand, à pas de loup, mon farceur  
 Vient, et sa main à l'aveuglette  
 Prends mon nœud. Je dis : Finis donc,  
 Imbécile, ça me chatouille.  
 Il secoue, et dingdong ! dingdong !  
 Je sens ma pine qui se mouille...  
 Avons-nous ri !!!

— Bah !

— Chaque jour

Amenait quelque nouveau tour.  
 Ecoutez : j'étais en chemise  
 Dans ma chambre (il venait souvent  
 A l'heure du soleil levant,  
 Alors que notre âme se grise  
 Du parfum humide des fleurs) :  
 Il entre comme d'habitude ;  
 Sur mon cul je sens les rondeurs  
 De ses deux couilles au poil rude ;  
 Puis, brusquement, criant : coucou !  
 Il met sa pine dans ma fesse.  
 Je riais, je vous le confesse,  
 Jusqu'aux larmes, de voir ce fou  
 Pousser et repousser son membre,  
 En se tortillant par la chambre,  
 Bref, il décharge dans mon cu.  
 — Mais ce qu'il a fait est donc grave ?  
 Car enfin, lorsqu'on a vécu  
 De la sorte, on devient esclave  
 D'un ami pareil.

— En effet ;

Mais nous avons rompu. Nous sommes  
Brouillés à mort.

— Qu'a-t'il donc fait ?

— On m'a dit qu'il était pour hommes !

---

### LA VÉROLE GUERIE

Un bon docteur, homme de quarante ans,  
Avait pris femme, et depuis fort longtemps  
Las des margots où s'égarent nos queues,  
Se reposait dans les calmes eaux bleues  
D'un bon ménage, et ne retroussait plus  
Que des jupons légitimes. Sa femme,  
Bien qu'il fût vert, alerte et non perclus,  
Et la baisât avec une grande âme,  
Prit un amant ; pour rien, pour le plaisir  
D'avoir parfois deux pines à saisir.  
Tout allait bien. La dame était baisée  
Autant et plus, et ne souhaitait rien.  
Mais s'il est vrai que très souvent le bien  
Vient en dormant, la vérole peut naître  
Lorsque l'on fout, et la chose arriva.  
Le mal d'abord dissimulé couva,  
Puis mis le nez, un jour, à la fenêtre  
Sanglots et pleurs ! « Que dira mon époux ?  
Je suis perdue, O ciel ! je suis perdue !  
Je n'ai plus qu'à mourir !

— Consolez-vous,

Dit un ami, du calme... L'étendue  
De votre mal n'est pas si grande. Allez  
Passer deux jours au plus à la campagne.  
Ne craignez rien, et que la paix regagne  
Sa place ancienne en vos esprits troublés. »

En soupirant, et sans trop bien comprendre,  
 A son époux la dame au cul gâté  
 Vint déclarer qu'elle désirait prendre  
 L'air pur des champs égayés par l'été.  
 Le bon docteur y consentit sans peine.

Quand il fut seul son ami le vint voir :

« Te voilà veuf pendant une semaine,  
 Lui dit-il ; viens, nous dînerons ce soir  
 En devisant des heures envolées,  
 De ce beau temps où nous étions garçons,  
 Où nous laissions mille folles chansons  
 Jaillir sans fin de nos lèvres brûlées  
 Par les baisers de ces démons d'amour  
 Qu'on appelait, en ce temps, des grisettes ;  
 Viens ! nous ferons au passé des risettes ;  
 Soyons garçons et libres pour un jour ! »

Le médecin accepte. On boit, on dîne,  
 Et les propos d'aller leur train : « Blondine  
 Était jolie, et je l'aimais.

— O temps

De nos amours le lendemain trompées !  
 Des rires fous, des claires équipées !  
 Je crois entendre encore par instants  
 Les violons de la Grande-Chaumière,  
 — Allons au bal !

— Y penses-tu vraiment ?

— Cette folie, hélas ! est la dernière  
 Que nous ferons avant l'enterrement.  
 — Allons au bal alors ; vive la joie ! »

Les deux amis dont la raison se noie,  
 Vont à Bullier, battent des entrechats,

Prennent le cul aux différentes grues  
Que l'on peut voir se livrer aux pourchas,  
Des pines d'hommes en ces lieux apparues,  
Et pour finir vont coucher au bordel...

Le lendemain, au réveil de l'aurore,  
Quand le docteur se demandait encore  
Si tout cela pouvait être réel,  
Ou s'il n'avait fait simplement qu'un songe,  
Sa douce épouse arrive brusquement.

En bon mari, le pauvre cocu plonge  
Dans ce cher con son vit encor fumant,  
Et s'envérole à plaisir.

La semaine  
Se passe ainsi tranquillement. Voilà  
Qu'un beau matin, l'époux poivré promène  
L'œil sur sa queue.

« Oh ! oh ! qu'est-ce cela ?  
Foutre ! on dirait la vérole... et c'est elle ! »

En frémissant le docteur se rappelle  
Qu'il s'est grisé, puis qu'il a forniqué  
Lorsque sa femme était à la campagne.  
Le voilà triste et pâle, interloqué,  
Car il a dû, sans doute, à sa compagne  
Donner son mal, étant intoxiqué  
Comme jamais nul ne le fut au monde.  
C'est le cœur plein d'une angoisse profonde,  
Le front baissé, l'air soumis et penaud.  
Qu'il avoua le cas à son épouse.

Elle bondit, furieuse, aussitôt :

« Quoi ! j'étais douce, aimable et point jalouse,

Rien n'altérerait ma confiance en vous,

Je vous aimais : voilà ma récompense... »

En cent propos s'exhala son courroux.

« Pardonne-moi, grâce, ma chère Hortense !

Je me repens. Va, je te guérirai ! »

Après qu'il eut longtemps prié, pleuré,

Promis bijoux, toilette et cachemire,

Un généreux pardon lui fit offert.

Depuis ce temps, quand Madame désire

Quelque chiffon de prix, elle se sert

De ce moyen, et rappelle au coupable

Et sa conduite et l'acte abominable

Par un oubli si gracieux couvert.

Ne méprisez jamais la moindre cause

Pour en venir, mesdames, à vos fins.

Ce récit prouve aux esprits superfin

Que la vérole est bonne à quelque chose.

LA CHASTE SUZANNE

*Opéra comique en un acte*

PERSONNAGES

LES DEUX VIEILLARDS. — SUZANNE. — LE CHŒUR.

LES DEUX VIEILLARDS, *se branlant.*

Pristi ! j' voudrais bien la baiser !

LA CHASTE SUZANNE

Ah ! ces deux vieillards me dégoutent !

Je crois même qu'ils ont la goutte

Militaire.

LE CHŒUR

Bien qu'ils ne l'aient jamais été !

FIN















**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003



002163474b

CE PQ 1193

.S3A6 1876 V8

C00

ACC# 1385838

ANTHOLOGIE





